

LA
B O N N E N O U V E L L E

annoncée aux enfants



(EVANGILE DE JEAN III, 14-18.)

DIX-HUITIÈME ANNÉE

1878



VEVEY
FRANÇOIS GUIGNARD

VEVY. — IMPRIMERIE ALPH. RECORDON.

LA BONNE NOUVELLE

annoncée aux enfants.

DIX-HUITIÈME ANNÉE.

A l'occasion de la nouvelle année.

Tendre Père, je sais que tout dans cette vie
M'est toujours dispensé par Toi ;
Aussi, quoi qu'il arrive (et tout change, varie),
Je ne connaîtrai pas d'effroi.
O mon Dieu, remplis-moi de la constante envle
De te plaire en vivant de foi.

Donne-moi chaque jour ton secours efficace
Pour que je sois fortifié ;
Détourne mon désir de tout ce qui s'efface,
A ton côté tiens-moi lié ;
Heureux de n'occuper qu'un tout petit espace
Pour que Tu sois glorifié !

Il n'est pas un sentier que les ronces ne couvrent
Où nous passerions sans secours ;
Une croix à chacun toutes les parts découvrent ;
La prière est de tous les jours.
Mais le plus humble cœur, que tes ailes recouvrent,
Est heureux partout et toujours !

« Qui est l'Éternel pour que j'obéisse à sa voix?...
Je ne connais point l'Éternel? »

Voilà des paroles bien audacieuses, n'est-ce pas, mes enfants? Savez-vous qui est celui qui les prononça? Ouvrez votre Bible au chapitre V de l'Exode, et vous verrez que ce fut ce cruel Pharaon, roi d'Égypte, qui faisait peser sur les enfants d'Israël une si dure servitude.

Mais devons-nous nous étonner de ces paroles? Elles nous semblent bien impies; il y a en elles une rudesse et une insolence sans égales. Eh bien, comprenons-le : c'est, hélas ! la vraie expression de ce fait réel, que l'homme naturel ne connaît pas Dieu, ni ne veut se soumettre à Lui. On ne le dit peut-être pas brutalement comme Pharaon, mais c'est l'état du cœur qui se manifeste dans une vie éloignée de Dieu, ou plutôt sans Dieu.

La Bible nous parle clairement à ce sujet. Cherchez, mes enfants, les passages suivants :

Éphésiens IV, 18 : « Ayant leur entendement obscurci, étant étrangers à la vie de Dieu à cause de l'ignorance qui est en eux. »

Galates IV, 8 : « Alors, ne connaissant pas Dieu, vous étiez asservis à ceux qui, par leur nature, ne sont pas dieux. »

Jean I, 5, 10 : « Et la lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont pas comprise... Il était dans le monde, et le monde fut fait par lui, et le monde ne l'a pas connu. »

Voilà l'état dans lequel se trouvaient les nations qui, dépourvues d'intelligence quant à Dieu, adoraient des idoles de pierre et de bois. (Lisez Ésaïe XLIV, 19.) L'orgueilleux Pharaon lui-même, qui méprisait le Dieu des Hébreux, n'était aussi qu'un pauvre idolâtre.

Israël valait-il mieux ? Non, mes enfants ; lisez plutôt ce qu'en dit le prophète Ésaïe :

Ésaïe I, 3 : « Le bœuf connaît son possesseur, et l'âne la crèche de son maître ; mais Israël n'a point de connaissance, mon peuple n'a point d'intelligence. »

Ainsi une bête a plus de connaissance de celui qui prend soin d'elle, que l'homme n'en a de Dieu son Créateur. Quelle triste condition ! Mais la méchanceté du cœur de l'homme va plus loin encore, et la Bible le met à nu sous nos yeux. Que dit-elle des secrètes pensées du méchant quant à Dieu ?

Psaume X, 4 : « Le méchant marchant avec fierté, ne se fait conscience de rien ; toutes ses pensées sont qu'il n'y a point de Dieu. »

Psaume XIV, 1 : « L'insensé a dit en son cœur : Il n'y a point de Dieu. »

Pourquoi donc cette ignorance et cette dépravation du cœur et de l'intelligence ? Est-ce la faute de Dieu ? Oh ! non. Voyez de quelle manière Dieu montre à tous son existence :

Psaume XIX, 1 : « Les cieux racontent la gloire du Dieu fort ; et l'étendue donne à connaître l'ouvrage de ses mains. »

Romains I, 19-20 : « Ce qui se peut connaître de

Dieu est manifeste parmi eux ; car Dieu le leur a manifesté ; car, depuis la fondation du monde, ce qui ne se peut voir de lui, savoir sa puissance éternelle et sa divinité, se discerne par le moyen de l'intelligence, par les choses qui sont faites, de manière à les rendre inexcusables. »

Pour Israël, il a fait encore plus : il lui a fait entendre sa voix, et, par de grands prodiges, lui a montré sa puissance :

Deutéronome IV, 12 ; 32-34 : « L'Éternel vous parla du milieu du feu... Informe-toi... s'il a jamais été rien entendu de semblable, qu'un peuple ait entendu la voix de Dieu parlant du milieu du feu, comme tu l'as entendue... ou que Dieu ait fait une telle épreuve... par des choses grandes et terribles selon tout ce que l'Éternel notre Dieu a fait. »

Tout le livre de l'Exode, le Lévitique, les Nombres, on peut dire l'Ancien Testament en entier, montre tout ce que Dieu a fait pour être connu de son peuple.

Est-ce tout ? Dieu voulait-il seulement être connu comme Créateur par ses œuvres, ou comme Législateur d'un peuple ? Non ; Dieu avait d'autres pensées à l'égard de l'homme qui ne le connaît pas, des pensées telles que l'amour le plus profond a pu seul les concevoir. On aime être connu de celui qui vous apprécie ; Dieu a voulu être connu parfaitement de l'homme qui ne se souciait pas de Lui. Qu'a-t-il fait pour cela ? Lisez encore :

Jean I, 18 : « Personne ne vit jamais Dieu ; le Fils unique, qui est dans le sein du Père, lui, l'a fait connaître. »

Ainsi, mes enfants, retenez bien ceci : c'est que si l'homme naturellement ne connaît pas Dieu, et même ne peut le connaître, ce n'est pas que Dieu n'ait fait tout ce qu'il y avait à faire pour que l'homme le connût. La création ne suffisait pas ; la loi de Moïse non plus ; alors, il a envoyé son propre Fils, qui, étant de toute éternité dans son sein, Le connaissait parfaitement, et qui est venu donner de Dieu une complète connaissance. N'est-ce pas merveilleux ?

Qu'est-il arrivé ? L'a-t-on reçu, accueilli avec amour, ce Fils bien-aimé du Père ? La parole de Dieu répond :

Jean I, 10-11 : « Le monde ne l'a pas connu. Il vint chez soi, et les siens (les Juifs) ne l'ont pas reçu. »

Méconnu, méprisé, rejeté, les Juifs joints aux païens Romains l'ont enfin cloué à la croix. Que nous montre ce fait terrible ? Ah ! chers enfants, c'est que le manque de connaissance de Dieu vient de ce que le cœur, les affections naturelles de l'homme sont éloignés de Dieu, opposés à Lui ; et qu'ainsi sa volonté ne se soumet pas à Lui et le repousse. L'homme, et l'enfant tout comme l'homme, préfère ses convoitises, ses plaisirs, la satisfaction de ses sens, à ce que Dieu lui présente.

Genèse VIII, 21 : « L'imagination du cœur des hommes est mauvaise dès leur jeunesse. »

Romains VIII, 7 : « La pensée de la chair est inimitié contre Dieu, car elle ne se soumet pas à la loi de Dieu. »

Telle est la source, l'origine du mal ; et quand la

lumière, le Seigneur Jésus, vient dans le monde, « les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, car leurs œuvres étaient mauvaises » (Jean III, 19); de sorte que Jésus disait aux Juifs : « Vous ne voulez pas venir à moi pour avoir la vie » (Jean V, 40); et encore, lisant dans leurs pensées et voyant leur mauvais vouloir, il les traduit par ces paroles : « Nous ne voulons pas que celui-ci règne sur nous. » (Luc XIX, 14.)

Chers enfants, en a-t-il été ainsi de vous jusqu'à présent ? Avez-vous préféré les jouissances présentes à la connaissance de Dieu et de son Fils ? La lumière a brillé sur vous pour vous donner à connaître l'amour de Dieu, la grâce du Seigneur Jésus ; avez-vous mieux aimé les ténèbres de votre méchant cœur ? Alors vous êtes comme Pharaon, qui ne voulait pas obéir à l'Éternel.

Qu'aurait-il dû faire au lieu de proférer ces paroles impies ? S'informer qui était l'Éternel, et non lui jeter comme un défi méprisant. Et vous, cher enfant qui lisez ces lignes, vous n'avez peut-être pas bien réfléchi aux droits de Celui qui vous invite à venir à lui pour avoir la vie. Que faut-il que vous fassiez ? Écoutez. N'y a-t-il pas eu un autre homme très différent de Pharaon, qui a fait une question analogue à celle-ci : « Qui est l'Éternel ? » mais qui l'a faite dans de tout autres dispositions ? Lisez *Jean IX, 35-36* : « Jésus lui dit : Crois-tu au Fils de Dieu ? Et il répondit : Qui est-il, Seigneur, afin que je croie en Lui ? »

Voilà, mes enfants, un cœur soumis, désireux de

connaître Dieu; à celui-là, Jésus se fait connaître sans tarder. « Tu l'as vu, » lui dit-il. Quel bonheur pour l'âme d'avoir vu et connu le Fils de Dieu. Celui qui l'a vu a vu le Père (Jean XIV, 7-9), et ainsi il connaît Dieu.

Je sais encore un homme qui, ébloui par une lumière venant des cieux, abattu, brisé, jeté par terre, faisait une question semblable : « Qui es-tu, Seigneur? » (Actes IX, 5.) Et il apprend à connaître Jésus, parce que Dieu a dit : « A qui regarderai-je ? A celui qui est affligé, et qui a l'esprit brisé, et qui tremble à ma parole. » (Ésaïe LXVI, 2.)

C'est dans ces dispositions que le cœur apprend à connaître Dieu.

Quelle différence entre ces deux hommes et Pharaon ! D'où vient-elle ? Ce dernier avait un cœur orgueilleux, rebelle ; or « Dieu résiste aux orgueilleux. » (1 Pierre V, 5.) Des deux autres, le premier avait un cœur touché par la puissance de la grâce de Jésus qui lui avait ouvert les yeux ; le second avait une conscience réveillée qui lui montrait l'inutilité de sa propre justice, et les péchés qu'il avait commis (lisez Philippiens III et 1 Timothée I, 13-17) ; et en même temps un cœur brisé et soumis (Actes XXII, 10). L'un et l'autre apprennent à connaître Dieu et son amour et sa grâce, dans la personne de Jésus. Les voilà sauvés, et parfaitement heureux pour le temps et l'éternité ; ils ont la vie éternelle. Lisez plutôt *Jean XVII, 3* : « C'est ici la vie éternelle, qu'ils te connaissent, toi seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ. » Pharaon apprend aussi à con-

naitre Dieu ; mais, chose terrible ! il le connaît dans ses jugements, jusqu'à ce qu'enfin il périsse, sans repentance, dans les flots de la mer Rouge.

Chers enfants, quel sort désirez-vous partager ? Oh ! puissiez-vous « incliner votre oreille à l'intelligence, » et apprendre à connaître Dieu, le grand amour dont il nous a aimés, et les immenses richesses de sa grâce, dans sa bonté envers nous dans le Christ Jésus. (Éphésiens II, 4, 7.)



Oui, Jésus reviendra !

Quand les ombres du soir s'étendent sur la plaine,
C'est le prélude aussi du matin radieux :
Quelques heures de nuit, quelques moments de peine,
Et Jésus reviendra, puissant et glorieux.

Sur un monde vieilli les ombres épaissies
Ne me montrent partout que péché, que douleur ;
Promesses de mon Dieu, ma foi vous a saisies ;
Le jour a lui : j'attends Jésus, mon Dieu Sauveur.

Oui, Jésus reviendra ! Mon âme, sois sans crainte !
Bientôt je le verrai Lui-même de mes yeux !
Que de l'Esprit divin la flamme pure et sainte
Entretienne en mon cœur un vrai désir des cieux.

Oui, Jésus reviendra ! Que dans la vigilance
Je chemine, Seigneur, conduit par ton amour.
J'ai pour me soutenir la vivante espérance
Du repos qui m'attend au céleste séjour.





Les flocons de neige.

(POUR LES JEUNES CROYANTS.)

Oh ! que c'est beau de voir tomber ces légers flocons, si blancs, si purs ! Combien c'est curieux de voir disparaître, comme par enchantement, la terre

grise et même les vilains tas de boue, sous un brillant tapis de neige. Les haies dépouillées, les arbres nus, le pré vert-sombre, la tombe fraîchement creusée, les toits aux briques rouges, le chaume enfumé, tout a pris la même couleur et la même couverture; un seul et même manteau enveloppe tout, cachant tous les défauts, unissant toutes les inégalités, arrondissant tous les angles et les aspérités. Les objets les plus sombres sont blancs, les plus sales sont propres, les plus ternes sont éclatants, les plus insignifiants sont remarquables. On ne voit plus les noirs sillons des champs nouvellement labourés, ni l'herbe fanée des prairies : tout a disparu sous un linceul immaculé. Et quand le soleil vient éclairer cette scène, on voit briller de mille feux les moindres objets qui scintillent, comme des pierres précieuses, aux rayons de l'astre du jour.

« Tout net ! » s'écriera peut-être quelqu'un de nos jeunes lecteurs, en admirant par la fenêtre le paysage ainsi transformé ; et si vous avez quelque peu l'habitude du langage biblique, cette exclamation ne manquera pas de vous rappeler une de ces divines expressions de l'Écriture. En effet, par qui ces mots ont-ils été prononcés ? N'est-ce pas par le Seigneur Jésus-Christ ? — Vous les trouverez dans l'évangile de Jean, chapitre XIII, verset 10. — Et de qui parle Jésus, en disant : « Il est tout net ? » — De ceux qui croient en son précieux Nom. Le pécheur le plus coupable, qui croit au Seigneur Jésus, est purifié de tout péché dans le sang de Christ ; il est lavé, sans nulle tache ; il est « plus blanc que la

neige » (Psaume LI, 7) aux yeux de Celui qui a envoyé son Fils pour être le Sauveur du monde.

Nous sommes tous « par nature des enfants de colère » (Éphésiens II, 3), et notre « cœur est rusé et désespérément malin par-dessus toutes choses » (Jérémie XVII, 9); mais lorsque la convaincante parole de Dieu vient sonder l'âme du pécheur et atteindre sa conscience, oh! comme alors cela met à découvert toute la perversité, toute la souillure de son méchant cœur. Mais du moment que le pécheur vient à Christ, du moment qu'il croit en Lui, il est à l'instant même nettoyé et purifié. Sa « transgression est pardonnée, » son « péché est couvert, » son « iniquité ne lui est pas imputée. » (Psaume XXXII, 1-2.) Sa vieille nature a complètement disparu de devant la face de Dieu; « il est en Christ, ... une nouvelle création » (2 Corinthiens V, 17); il est « enseveli avec Lui, ... crucifié avec Lui » (Romains VI, 4, 6); « ressuscité avec Lui. » (Éphésiens II, 6; Colossiens III, 1.) Par conséquent, « il ne vit plus, lui, mais Christ vit en lui. » (Galates II, 20.) Ainsi, nous qui croyons, nous sommes *en Christ*, revêtus de la *justice* de Christ, lequel « nous a été fait sagesse de la part de Dieu, et *justice*, et sainteté, et rédemption » (1 Corinthiens I, 30); en sorte que la face de Dieu peut se tourner vers nous, et reposer sur nous avec une parfaite satisfaction. Quelle glorieuse merveille n'est-ce pas, qu'une telle vérité?

« Agréable dans le Bien-aimé » (Éphésiens I, 6), « parfait en Christ » (Colossiens I, 28), « accompli en Lui » (Colossiens II, 10), le plus faible croyant ne

devrait jamais laisser le moindre doute pénétrer dans son cœur. Vous qui croyez, vous êtes « rendus parfaits à perpétuité. » (Hébreux X, 14.) C'est Dieu qui le déclare ; cela ne doit-il pas vous suffire ?

Mais il y a encore une autre leçon à retirer des flocons de neige. Si, en regardant au chrétien, notre Dieu voit non pas l'homme, mais *Christ*, ne devons-nous pas, nous croyants, être « imitateurs de Dieu » en cela aussi ? Remarquez comment la neige arrondit les surfaces les plus raboteuses et les adoucit, cachant même les épines de la haie. Ah ! si nous considérons *toujours* nos frères comme étant *en Christ*, si nous savions mieux voir ce qu'il y a *de Christ* en eux, serions-nous si prompts à découvrir les pointes et les angles, les défauts et les imperfections de leur caractère ? Bien au contraire : en voyant non pas nos frères seulement, mais *Christ* dans nos frères, nous ne pourrions nous empêcher d'aimer ceux-ci ; car que pourrait-il y avoir de plus cher au cœur d'un croyant que Christ ?

Rappelons-nous quelquefois le tableau que nous venons d'admirer ensemble. Quelle beauté, quel éclat, et en même temps quelle douceur il y a, n'est-il pas vrai, dans cette neige qui couvre tout *sans exception*. On ne voit plus ni le tas de grosses pierres, ni le portail sali de boue, ni le mur à moitié écroulé, ni les ronces chargées d'épines, choses qui hier encore offusquaient nos regards : tout est enseveli sous la neige, et les objets qui, tout à l'heure, choquaient nos yeux, ont revêtu tant de beauté et d'éclat, qu'on a vite oublié ce qu'ils étaient auparavant. — Et

pourquoi en est-il ainsi? — Parce que c'est la neige que je vois, et non les choses qu'elle recouvre.

Il est bien vrai, chers jeunes lecteurs, qu'il n'est pas toujours aussi facile de voir Christ dans un frère ou une sœur, qu'il ne l'est de voir le blanc manteau de neige sur la campagne; mais si vous vous *efforcez* d'agir de cette manière à l'égard des saints, et que vous demandiez au Seigneur la grâce de pouvoir le faire, vous finirez par y arriver. La foi voit les choses comme Dieu les voit, et « l'amour couvre une multitude de péchés. » (1 Pierre IV, 8.)

Simple histoire.

10 janvier.

Ma chère amie,

Je désire l'entretenir de l'œuvre merveilleuse que le Seigneur a opérée dans le cœur d'un pauvre malade dont les forces déclinent rapidement, mais qui s'en va heureux et paisible en se reposant entièrement sur Christ, l'Agneau de Dieu. M. D^m est depuis vingt ans pasteur de l'église anglicane. Deux ans avant sa consécration, il y eut chez lui un travail de conscience, mais il n'avait que la connaissance du salut sans pouvoir se l'approprier à lui-même. Il entra ensuite dans ce que l'on appelle la carrière ecclésiastique, annonçant certaines vérités de l'Évangile sans trouver jamais la paix pour

lui-même. Au dedans il était profondément malheureux, mais au dehors plein du zèle le plus actif pour son église. Il était extrêmement attaché aux formes, à ce ritualisme anglican, qui a tant de points de contact avec le catholicisme romain. Cherchant à remplir le vide qu'il éprouvait, il avait recours, comme tant d'autres pauvres pécheurs, aux pratiques extérieures, au lieu de s'attacher simplement à Christ et à sa Parole.

Tout cela ne l'empêchait pas, comme je te l'ai dit, d'être très actif et zélé. Il travaillait diligemment, et faisait tous ses efforts pour que chaque dimanche son église fût remplie de monde. Son activité se manifestait aussi par les visites nombreuses qu'il faisait dans sa paroisse. Un jour il alla voir une pauvre fille, croyante intelligente et éclairée, qui, séparée depuis longtemps de l'église anglicane, marchait dans la communion des enfants de Dieu qui cherchent à garder l'unité de l'Esprit par le lien de la paix. M. D*** — je le tiens de lui — fut surpris de ses réponses, mais en même temps dérouté et ennuyé par la connaissance qu'elle avait des Saintes Écritures. Dans son impatience, il alla jusqu'à lui dire qu'elle ferait bien mieux de ne pas avoir de Bible et d'aller à l'église ; et qu'il ne pouvait comprendre les raisons qui l'empêchaient d'assister au culte public. « Elles sont très nombreuses, lui répondit la pauvre fille ; mais l'une d'entre elles est la position même que vous occupez. Vous faites partie d'une classe spéciale, choisie, établie par les hommes, pour exercer la sacrificature. Vous vous consi-

dérez comme un prêtre et vous voudriez que je vous considère comme tel. Mais, cher monsieur, je suis prêtre et sacrificateur moi-même. » — Cette réponse frappa M. D^{***}, qui s'en alla tout pensif.

Depuis deux ans environ, atteint de la maladie qui l'amène lentement à la fin de sa course terrestre, il avait quitté sa paroisse pour venir chercher ici un climat plus salubre ; mais ce n'est que tout dernièrement qu'il changea d'appartement et qu'il vint occuper ma maison en compagnie de sa femme. Une certaine intimité s'établit bien vite entre nous. Il était très malheureux dans son âme ; et ce qui l'angoissait particulièrement, c'était d'avoir prêché pendant tant d'années aux autres, étant dans les ténèbres lui-même. Dans son angoisse il fit venir son frère, pasteur ritualiste à X^{***}, afin de recevoir de ses mains la communion et de trouver peut-être la paix par ce moyen. J'étais présente au moment où cette cérémonie allait commencer, et l'on m'offrit d'y prendre part. Je refusai ; ce qui étonna beaucoup le malade, et l'engagea à me questionner plus tard sur mon refus. Je lui en exposai les raisons, qui parurent le convaincre. La « communion » n'ayant pas donné au pauvre malade ce qu'il désirait, il chercha son refuge dans la « confession ; » mais sans plus de succès.

C'est alors que, me trouvant seule avec lui, je cherchai à lui faire comprendre la valeur de l'œuvre de la rédemption, la paix avec Dieu obtenue pour nous par le sang de Christ et donnée à la simple foi. En le quittant, je lui laissai un traité sur « la

Rédemption par le sang de Christ, » et un autre intitulé : « La Vie divine. » — Chose remarquable, c'est par le moyen de ces deux simples écrits que Dieu lui fit trouver la délivrance, et dès lors il s'appuie avec confiance sur Celui qui l'a obtenue pour lui.....

21 janvier.

Ma chère amie,

Si le corps du cher M. D^{***} va s'affaiblissant de jour en jour, son âme fait des progrès dans la jouissance du Seigneur et des vérités de sa Parole. Samedi passé, très tard dans la soirée, sa femme, dont l'hostilité grandit à mesure que la piété de son mari se développe, fit chercher le prêtre anglican. Elle désirait que le pauvre malade se confessât encore avant sa fin, qu'elle croyait proche. M. D^{***} reçut affectueusement le pasteur, mais lui déclara que désormais il ne se confessait plus à l'homme. « Maintenant, ajouta-t-il, je parle à l'homme Christ Jésus, mon prêtre, mon souverain sacrificateur dans les cieux. Son œuvre pour moi est faite et parfaite ; le sang de Jésus a tout fait pour moi ; je suis en paix ; bientôt je serai avec lui. » — Avant-hier, sa belle-mère lui proposa encore de faire chercher un pasteur. Il refusa et dit en me désignant : « J'ai M^{me} X^{***} auprès de moi, et je lis des traités qui m'éclairaient beaucoup. »

Hier, sa belle-sœur, une toute jeune femme, ma-

riée depuis trois ans au pasteur anglican de N^m, est venue lui faire ses adieux. Elle fut très surprise du changement qui s'était opéré en lui. « Comme il est calme et paisible, » me dit-elle à voix basse. Il l'entendit, et me demanda de remettre à sa belle-sœur les traités par le moyen desquels il avait trouvé la paix. Cette jeune femme les prit et passa la nuit à les lire. « Jamais, me dit-elle ce matin, je n'ai rien entendu de pareil ; c'est donc ce qui a rendu mon beau-frère si heureux ! Oui, je le vois, il y a là quelque chose que je n'ai pas. » Nous eûmes alors une conversation de deux heures ensemble. Je lui dis entre autres que nous ne pouvions pas présenter notre propre justice à Dieu, puisqu'il déclarait qu'elle n'était rien qu'un linge souillé. — « Cela est-il dit dans la Bible ? » demanda-t-elle avec étonnement, en la montrant du doigt. — Nous lûmes ensemble plusieurs passages, entre autres celui-ci : « Il nous a été fait de la part de Dieu sagesse, et justice... » (1 Cor. I, 30.) — « Cela est-il pour moi ? » dit-elle. — Puis encore au chapitre II de l'épître aux Éphésiens : « *C'est lui qui est notre paix...* » « afin qu'il créât les deux en lui-même pour être un seul homme nouveau, *en faisant la paix.* » « *Il a annoncé la bonne nouvelle de la paix à vous qui étiez loin...* » (Vers. 14, 15, 17.) — « Cette paix serait-elle donc pour moi ? » s'écria-t-elle avec joie. — Puis elle me pria instamment de lui prêter une Bible, disant que chez elle il n'y en avait pas, et qu'ils ne lisaient que le livre de prières.

Ah ! chère amie, mon cœur déborde en présence

de cette grâce merveilleuse, de cette grâce qui apporte le salut dans la personne de Jésus, de cette grâce de Dieu qui se plaît à révéler son Fils au cœur et à la conscience d'un pauvre pécheur !

(La fin prochainement.)

Un lieu de repos pour le petit enfant.

L'autre soir, tandis que je mettais au lit ma petite fille, elle me raconta, dans son langage enfantin, qu'elle avait vu dans la montre d'un magasin une image qui lui avait beaucoup plu. Lui ayant demandé ce que représentait cette image, elle me dit qu'on y voyait comme quelqu'un qui était couché dans les bras de Jésus, et que c'était si joli à voir.

— Eh bien, ma chère enfant, lui dis-je en l'embrassant, après l'avoir couchée dans son berceau, repose maintenant paisiblement dans les bras de Jésus.

— Oui, répondit-elle de sa plus douce voix, on est si bien dans son sein.

Et, cachant sa petite tête bouclée dans l'oreiller, elle s'endormit aussitôt.

N'est-ce pas un doux lieu de repos que le sein de Jésus, pour un petit enfant ?

« Il assemblera les agneaux entre ses bras, il les placera en son sein. » (Ésaïe XL, 11.)



Les noms sous lesquels Dieu se fait connaître.

Aujourd'hui, mes chers enfants, nous nous occuperons du commencement du VI^m chapitre de l'Exode. Ouvrez vos Bibles et lisez les neuf premiers versets.

Que voyons-nous d'abord aux versets 2 et 3 ?

C'est que Dieu était apparu à Abraham, Isaac et Jacob, et s'était fait connaître à eux sous un certain nom : « LE DIEU FORT, TOUT-PUISSANT. »

Cherchons en quels endroits.

Genèse XVII, 1 : « Abram étant âgé de quatre-vingt-dix-neuf ans, l'Éternel lui apparut et lui dit : Je suis le *Dieu fort, tout-puissant*, marche devant ma face et sois intègre. »

Nous voyons ensuite Isaac, envoyant au loin son fils Jacob, lui dire (Genèse XXVIII, 3) : « Et le *Dieu fort, tout-puissant*, te bénisse. »

Jacob, à son tour, quand ses fils vont se rendre en Égypte, leur adresse ces paroles (Genèse XLIII, 14) : « Or le *Dieu fort, tout-puissant*, vous fasse trouver grâce devant cet homme. » — Voyez aussi Genèse XXXV, 11 ; XLIX, 25. 9

Pourquoi Dieu se faisait-il connaître aux patriarches sous ce nom ?

Pour répondre à cette question, rappelons-nous, mes enfants, dans quelle condition ils se trouvaient.

Abraham avait quitté son pays, sa parenté et la maison de son père, pour obéir à la parole de l'Éternel. (Lisez Genèse XII, 1-5.) Il était dans un

pays éloigné, peuplé d'idolâtres, dont quelques-uns étaient très méchants (Genèse XII, 6; XIII, 7, 13); et là, il était seul, allant de lieu en lieu, vivant sous des tentes, comme étranger et voyageur. (Genèse XXIII, 4; XXXV, 27; Hébreux XI, 13.) Telle fut aussi la position d'Isaac et de Jacob.

N'avaient-ils donc pas bien besoin de savoir avec certitude que le Dieu qui les avait placés dans cette position, était le Fort, le Tout-Puissant, Celui qui a fait toutes choses, à qui tout appartient, qui est au-dessus de tout, qui peut tout, et sans la volonté duquel rien n'arrive? Il saurait donc bien les garder, quels que fussent les dangers, les difficultés et les ennemis. Aussi Dieu disait-il à Abraham (Genèse XV, 1) : « Abram, ne crains point, je suis ton bouclier, et ta grande récompense. »

Comprenez-vous maintenant, mes enfants, pourquoi Dieu voulait que les patriarches le connussent sous ce nom? C'est pour qu'ils fussent sans crainte, bien que seuls et faibles au milieu du monde.

Que puis-je avoir à redouter si le Dieu Fort, Tout-puissant, me garde? Rien, assurément. Eh bien, mes enfants, il garde encore de même tous ceux qui lui obéissent comme Abraham.

Voyez ce que dit l'apôtre Pierre à ceux qui ont été régénérés par la miséricorde de Dieu (1 Pierre I, 5) : « Vous qui êtes gardés par la *puissance* de Dieu, par la foi. » — Lisez encore Hébreux XIII, 5-6.

N'est-on pas bienheureux d'être, la nuit, le jour, sous une semblable protection et de pouvoir dire avec David (Psaume XXVII, 1, 3) : « L'Éternel est

ma lumière et ma délivrance ; de qui aurai-je peur ? L'Éternel est la force de ma vie ; de qui aurai-je frayeur ?... Quand toute une armée camperait contre moi, mon cœur ne craindrait point. »

Psaume XLVI, 1-2 : « Dieu est notre retraite, notre force, et notre secours dans la détresse, et fort aisé à trouver. C'est pourquoi nous ne craindrons point, quand on remuerait la terre, et que les montagnes se renverseraient dans la mer. » — Lisez encore le Psaume XCI, 1-9.

Isaac, qui avait été gardé, rappelait cette précieuse vérité à Jacob ; et celui-ci à son tour, après tant d'épreuves où il avait été préservé par Dieu lui-même, implore ce Dieu pour ses fils prêts à entreprendre un long voyage. — Lisez encore Genèse XLVIII, 16 ; XLIX, 24-25.

Tous ces passages vous montreront, mes enfants, combien ces patriarches avaient reconnu la puissance de leur Dieu. Puissiez-vous aussi le connaître comme Celui qui vous garde.

Mais maintenant, en Égypte, Dieu veut être connu des enfants d'Israël sous un autre nom. Lequel ?

Celui d'ÉTERNEL.

A qui le déclare-t-il d'abord ? A Moïse, quand il l'envoie comme libérateur du peuple d'Israël, comme nous le voyons en Exode III, 13, 15 : « Moïse dit à Dieu : Voici, quand je serai venu vers les enfants d'Israël et que je leur aurai dit : Le Dieu de vos pères m'a envoyé vers vous, s'ils me disent alors : Quel est son nom, que leur dirai-je ?... Dieu dit encore à Moïse : Tu diras ainsi aux enfants d'Is-

raël : L'ÉTERNEL, le Dieu de vos pères, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob, m'a envoyé vers vous ; c'est ici mon nom éternellement, et c'est ici le mémorial que vous aurez de moi dans tous les âges. »

Vous voyez dans ces versets ces deux choses sur lesquelles Dieu insiste. La première, qu'il est le même qui fut autrefois le Dieu de leurs pères Abraham, Isaac et Jacob, et qui les avait si admirablement gardés par sa puissance. La seconde, que désormais pour eux son nom, dans tous les âges, serait l'ÉTERNEL ou JÉHOVA, auquel équivalait ordinairement, dans le Nouveau Testament, le nom : SEIGNEUR.

Et savez-vous, mes enfants, ce que signifie ce nom d'ÉTERNEL ou JÉHOVA ?

Ce n'est pas seulement que Dieu a toujours existé et existera toujours, comme le disent entre autres les passages suivants, que je vous engage à chercher et à lire avec soin : Psaume XCIII, 2 ; XC, 2 ; Apocalypse IV, 9-10. Mais ce nom veut dire Celui qui ne change pas, qui, lorsqu'il a formé un dessein, ou résolu une chose, l'accomplit certainement ; sur la parole et les promesses duquel on peut toujours compter d'une manière invariable.

Voici quelques passages qui nous font voir Dieu sous ce dernier caractère.

Nombres XXIII, 19 : « Le Dieu fort n'est pas homme pour mentir, ni fils d'homme pour se repentir. Il a dit, et ne le fera-t-il pas ? Il a parlé, et ne le ratifiera-t-il point ? »

Romains XI, 29 : « Les dons de grâce et l'appel de Dieu sont sans repentir. »

Psaume XXXIII, 11 : « Le conseil de l'Éternel se soutient à toujours ; les desseins de son cœur subsistent d'âge en âge. »

Psaume CII, 27 : « Toi, tu es toujours le même. »

Jacques I, 17 : « Dieu est le Père des lumières, en qui il n'y a point de variation, ni d'ombre de changement. »

Maintenant je vous poserai cette question : Pourquoi Dieu veut-il que les enfants d'Israël le connaissent particulièrement sous ce nom ?

Pour répondre, demandons-nous d'abord qu'est-ce que Dieu avait fait avec Abraham, Isaac et Jacob, et que leur avait-il promis ?

Il avait fait une alliance ; il s'était solennellement engagé envers eux à donner le pays de Canaan à leurs descendants, comme Dieu le rappelle au verset 4 du chapitre que nous avons lu, et comme nous le voyons en différents endroits de la Genèse.

Genèse XV, 18 : « En ce jour-là, l'Éternel traita alliance avec Abraham, en disant : J'ai donné ce pays à ta postérité. » — Lisez encore XII, 7 ; XIII, 14-15, 17 ; XVII, 7-8.

Genèse XXVI, 3 : « Dieu dit à Isaac : Je te donnerai, et à ta postérité, tous ces pays-ci. »

Genèse XXVIII, 13 : « Et il dit à Jacob : Je suis l'Éternel, le Dieu d'Abraham ton père, et le Dieu d'Isaac ; je te donnerai, et à ta postérité, la terre sur laquelle tu dors. »

Voilà ce que Dieu avait déclaré. (Lisez XXXV, 12.

Et maintenant où étaient les Israélites, les descendants d'Abraham ?

En Égypte, loin de Canaan, sous la plus cruelle oppression, dans le plus dur esclavage, comme dans un fourneau de fer. (Deutéronome IV, 20.) Tout le service que l'on tirait d'eux était avec rigueur. (Lisez Exode I, 11, 13-14.) Non content de cela, un roi barbare avait fait mettre à mort leurs enfants. Et, plus tard, quand il est question de délivrance, que voyons-nous ? Pharaon méprise l'Éternel et commande (V, 9) « que la servitude soit aggravée sur ces gens-là. » On les accable des plus rudes travaux, on les bat, et leur angoisse monte au plus haut point.

Dieu avait-il donc oublié son alliance et ses promesses, ou bien n'avait-il pas la puissance pour délivrer ?

Non, mes enfants ; l'homme peut oublier et devenir indifférent, mais Dieu n'oublie point les siens. Écoutez jusqu'où va sa tendresse envers son peuple.

Ésaïe XLIX, 15 : « La femme peut-elle oublier son enfant qu'elle allaite, en sorte qu'elle n'ait point pitié du fils de son ventre ? Mais quand elles les auraient oubliés, encore ne t'oublierai-je pas, moi. »

Comment donc n'aurait-il pas fait attention aux enfants d'Israël et n'aurait-il pas eu pitié d'eux, en voyant leur profonde misère ? Dès le second chapitre de l'Exode nous lisons (II, 23-24) : « Ils crièrent, et leur cri monta jusqu'à Dieu ; et Dieu ouït leurs sanglots, et Dieu se souvint de l'alliance qu'il avait traitée avec Abraham, Isaac et Jacob. »

Aussi dit-il à Moïse (III, 7) : « *J'ai très bien vu l'affliction de mon peuple qui est en Égypte, et j'ai ouï le cri qu'ils ont jeté à cause de leurs exacteurs, car j'ai connu leurs douleurs. C'est pourquoi je suis descendu pour les délivrer.* »

Et dans notre chapitre VI, l'Éternel dit positivement : « *J'ai entendu les sanglots des enfants d'Israël, ... et je me suis souvenu de mon alliance.* »

Oh ! non, Dieu ne les avait pas oubliés. Mais comprenez-vous maintenant pourquoi il veut que les enfants d'Israël le connaissent sous le nom d'ÉTERNEL ? C'est comme s'il leur disait : Celui qui ne change pas, qui ne peut changer, qui est toujours le même, comme il se nomme lui-même « JE SUIS CELUI QUI SUIS ; » Celui qui a promis et qui veut tenir sa promesse, comme aussi il est PUISSANT pour l'accomplir, Celui qui a été pour vos pères le Fort, le Tout-puissant, et qui les a gardés, Celui-là est votre Dieu et le sera. Il vient pour vous délivrer maintenant, et bientôt il vous introduira au pays de Canaan.

Quel beau nom que celui d'Éternel ! Quelle grâce que Dieu nous fasse ainsi connaître Lui-même ce qu'il est ! Comment l'aurions-nous su, s'il ne nous l'avait dit ? (Proverbes XXX, 4.)

Ce nom devait être pour toujours aux enfants d'Israël un gage de ce que Dieu est, et de sa fidélité. Aussi le leur rappelle-t-il souvent, et surtout dans leurs détresses. — Voyez Psaumes LXVIII, 4 ; LXXXIII, 18 ; Ésaïe XLII, 8.

Maintenant, mes enfants, Dieu a-t-il tenu ce que dit ce beau nom, et ce qu'il avait déclaré aux enfants d'Israël ? Oh ! oui, comment ne l'aurait-il pas fait, et quelle puissance aurait pu l'en empêcher ? Pour moi, je puis promettre et avoir la bonne volonté de tenir ma parole ; mais d'un côté je suis sujet à oublier, et puis, que de choses en moi et hors de moi qui peuvent m'empêcher de faire ce que j'ai résolu. Mais l'Éternel n'oublie rien, il reste toujours le même, et il est le Dieu fort, tout-puissant, auquel rien ne peut résister. Aussi a-t-il montré sa puissance aux Égyptiens par des prodiges extraordinaires, et ni la force, ni les armées de Pharaon ne peuvent empêcher Dieu de faire ce qu'il a décidé. Il aurait pu d'un souffle de sa bouche anéantir ce roi orgueilleux et tout son peuple, mais il dit lui-même à Pharaon (Exode IX, 16) : « Je l'ai fait subsister pour ceci : afin de faire voir en toi ma puissance, afin que mon nom soit célébré par toute la terre. »

L'Éternel a frappé de plaies l'Égypte ; il a fait mourir les premiers-nés de ce peuple qui avait détruit les petits enfants d'Israël ; il a noyé Pharaon et son armée dans les flots de la mer Rouge, que les Israélites venaient de traverser à pied sec. Puis, les ayant délivrés, il les a conduits, nourris et protégés, durant quarante ans, à travers le désert, et enfin les a introduits en Canaan, malgré tous les efforts de leurs ennemis. — Oh ! oui, le Dieu fort, tout-puissant, est l'Éternel ; il est fidèle et ne peut se démentir.

Les Israélites pouvaient-ils s'affranchir eux-mêmes ? Avaient-ils force, courage, armes, ou volonté

pour le faire? Non, ils n'avaient rien; c'était un peuple lâche, timide, toujours prêt aux murmures. (Lisez Exode VI, 9; XIV, 11-12; XVI, 2-3; Nombres XI, 1-6, etc.) Mais Dieu voulait, en dépit de Pharaon, et en dépit d'eux-mêmes, les délivrer parce qu'il est fidèle, et il le fait par sa grande puissance et sa parole qu'il avait mise en la bouche de Moïse.

Et maintenant, mes enfants, où sont-ils, les enfants d'Israël?

Hors de Canaan, dispersés partout, après avoir souffert des calamités inouïes; objets d'opprobre dans tous les pays.

Pourquoi? Dieu s'est-il lassé, les a-t-il oubliés? Non, Dieu n'oublie pas; il les a toujours devant Lui, car il se souvient de son alliance. (Lisez Ésaïe XLIX, 16.) Mais eux ont oublié leur Dieu (Ésaïe I, 2-4; Jérémie II, 12-13); ils l'ont abandonné, Lui qui s'est montré si patient et fidèle; et quand il leur a envoyé son fils, son bien-aimé, le Seigneur Jésus, ils n'ont pas voulu le recevoir et l'ont crucifié. (Lisez Jean I, 11; V, 40; Actes III, 13-14; XIII, 46.) Alors Dieu les a rejetés, comme il les en avait menacés.

Mais est-ce pour toujours? Non, car Dieu est l'Éternel, et ce qu'il a promis à Abraham, Isaac et Jacob, il le tiendra. Aussi Paul dit-il (Romains XI, 28) « qu'ils sont bien-aimés à cause de leurs pères; » qu'ils n'ont pas bronché jusqu'à tomber; que Dieu est puissant pour les rétablir, et que c'est ce qu'il fera. Tous les prophètes annoncent ces temps glorieux où, dans sa grâce, Dieu aura encore une fois pitié de son peuple d'Israël et où les promesses faites aux pères seront

pleinement accomplies. — Lisez Ésaïe XI; XLIX; Jérémie XXXI, 1-14.

O mes enfants, qu'il est précieux de connaître un tel Dieu, plein de puissance pour garder ceux qui lui appartiennent, plein de fidélité pour faire ce qu'il a promis. C'est aussi le Dieu de ceux qui croient au Seigneur Jésus-Christ. Que ce soit le vôtre !

Simple histoire.

(Suite et fin de la page 20.)

23 janvier.

... Hier, lundi, de très bonne heure, la jeune dame sortit pour s'acheter une Bible. En rentrant, elle vint aussitôt me trouver. Son visage était rayonnant. « Comment pourrais-je exprimer mon bonheur, me dit-elle, car j'ai obtenu la délivrance et le salut. Je sais maintenant que ma propre justice n'est rien, et qu'il ne me faut rien moins que la justice de Dieu pour pouvoir paraître devant lui. Combien je suis heureuse ! — Mais que dois-je faire ? Quand je serai de retour à la maison, mon mari devra tout savoir ; il voudra peut-être se séparer de moi... »

« Le Seigneur sera avec vous, » lui répondis-je.

Elle partit hier au soir. Puisse son mari être tou-

ché en voyant sa paix et en entendant parler de celle de son beau-frère !

Ce matin, un des anciens collègues de M. D^{***}, un pasteur anglican, est venu lui faire visite. Le cher malade lui a parlé de son bonheur, ajoutant qu'il n'avait pas besoin d'autre chose. L'autre lui dit alors : « Voulez-vous donc mourir comme un apostat ? »

M^{me} D^{***}, toujours très hostile, a lu avant-hier à son mari une lettre d'un ami, membre influent du clergé anglican. Il lui annonçait que ce jour-là, « le clergé offrait pour son mari un très saint sacrifice dans le lieu très saint, par un bon et saint prêtre. » Cela a fait beaucoup de peine au cher malade. Il ajouta : « Et moi, j'ai pu participer pendant tant d'années à toutes ces choses ! »

Toutes ces paroles me frappent extrêmement ; car j'y vois un contraste absolu entre la lumière et les ténèbres, entre la puissance de Dieu et le néant des formes religieuses de l'homme.

28 janvier.

Chère amie,

Voici la copie d'une lettre que je viens de recevoir de ma jeune amie. Je suis sûre que tu partageras ma joie en la lisant :

... Vous serez heureuse d'apprendre que je suis très bien arrivée chez moi ; et c'est avec joie que je puis vous dire que je jouis toujours de la liberté nouvellement trouvée, devant Dieu que je connais maintenant comme un Père. Oh ! quelle merveille de grâce, qu'il m'ait ainsi cherchée et trouvée au lit de mort de mon cher frère, et qu'il me donne d'avoir part à cette grâce parfaite dont notre cher malade jouit par l'œuvre accomplie de Jésus ! Tout me semble si nouveau maintenant. J'ai lu les traités que vous m'avez donnés et j'en ai beaucoup joui ; mais, sur la demande qu'il m'en fit, je les remis à mon mari qui les brûla en ma présence, afin, dit-il, qu'ils n'empoisonnassent pas d'autres personnes par leurs hérésies. Je trouvai cela très dur, et des paroles de colère montèrent à mes lèvres ; mais je me rappelai vos derniers mots : « Souvenez-vous maintenant que vous suivez l'humble Sauveur, le Prince de paix, » et j'essayai de retenir mes mauvais sentiments, parce qu'il a dit : « Apprenez de moi. »

Mon cher mari m'a défendu de correspondre avec vous ou avec quelque personne que ce soit qui retienne de telles hérésies. Je lui dis que je ne vous écrirais que cette fois-ci. C'est une grande épreuve pour moi, car je suis très attachée à mon mari, et depuis trois ans de mariage, c'est le premier nuage qui se soit levé entre nous. Priez pour moi, afin qu'il me soit donné de tenir ferme et de supporter toutes les difficultés avec patience en regardant à Jésus.

J'ai ma chère petite Bible, que mon mari ne peut raisonnablement me défendre de lire, et je veux essayer de l'étudier de plus en plus. J'aurai tant à dire à mes chers enfants de l'école, sur « l'amour du Christ qui surpasse toute connaissance ! » Je sais que vous ne m'oublierez pas, et je penserai toujours à vous avec une profonde gratitude et avec la joie dans le cœur.

Ne dites rien de mes difficultés à mon beau-frère ; mais dites-lui que je trouve l'amour de Jésus si riche, si grand, que je puis oublier toute autre chose. J'espère qu'il ne souffre plus autant ; je suis toujours en pensée auprès de lui. Je suis si reconnaissante de vous savoir près de lui ; il m'a dit combien vous avez été, combien vous êtes encore en bénédiction pour lui.

Je suis attristée en pensant à l'hostilité de ma pauvre sœur ; mais j'espère qu'elle sera bientôt amenée à mettre toute sa confiance dans les bras éternels du Sauveur et à trouver un abri dans la foi au sang qui purifie de tout péché.

Je ne vous demande pas de m'écrire, car je dois obéir à mon mari. J'aimerais beaucoup correspondre avec vous régulièrement. Votre lettre, reçue le surlendemain de mon arrivée, m'a fait tant de bien ! Je l'ai montrée à mon cher mari, qui voit toutes mes lettres, mais il m'a défendu d'en recevoir de pareilles à l'avenir...

5 février.

Chère amie,

L'heure du délogement de M. D^{'''} s'approche rapidement. Il n'aura probablement pas la douceur de revoir son fils aîné, car sa femme s'y oppose, craignant que cette entrevue n'ébranle la confiance de ce jeune homme dans son église. La dernière fois que son père le vit, c'était au mois de juillet ; dès lors il a demandé plusieurs fois à le voir, mais sans succès.

Hier soir, pendant que sa femme était à l'église, je me tenais près de lui. Il fit un mouvement de sa pauvre main amaigrie, car depuis hier c'est à peine s'il peut encore prononcer une parole. Je vis qu'il cherchait à désigner l'encrier qui se trouvait sur la cheminée ; je le lui apportai avec ce qu'il fallait pour écrire, et c'est à grand'peine qu'il put tracer les lignes suivantes :

Mon cher fils,

Ma vie s'en va rapidement. Je suis attristé à la pensée de ne plus te voir sur la terre, mais la chose est impossible. Pour que je te retrouve là-haut, donne ton cœur à Jésus qui t'aime. Alors nous aurons une rencontre glorieuse auprès de Celui qui

est mort pour nous et s'est donné lui-même pour nous. — Je m'en vais en parfaite paix.

Il joignit à ce billet le traité sur « la Rédemption par le sang de Christ, » dont Dieu s'est servi pour lui faire trouver la paix.

6 février.

... Il s'en est allé heureux et paisible auprès du Seigneur. Au dernier moment, il a retrouvé sa voix pour dire ces mots : « Paix et repos en Jésus, » et puis il s'est endormi. — Il est doux de penser qu'il n'y a plus de combat pour lui. — Son fils vient d'arriver. La douleur de ce jeune homme est déchirante ; il peut à peine pardonner à sa mère de ne pas lui avoir laissé voir son père une dernière fois.

9 février.

Chère amie,

La dépouille de M. D^m a été enterrée hier avec toute la pompe de l'église romaine dans l'église anglicane. Il y avait là quatre-vingt-neuf pasteurs et un évêque. La nuit qui précéda les funérailles, la bière fut ouverte dans la maison mortuaire. On

avait revêtu le mort de ses vêtements sacerdotaux ; il était couvert d'une espèce de manteau et avait des croix rouges sur les bras et la poitrine. Il portait aussi une croix entre ses mains jointes. Tout autour de la bière on avait allumé des cierges, et d'une commode on avait fait un autel sur lequel des cierges brûlaient aussi.

Avant son départ, il a rendu un éclatant témoignage contre tout ce papisme dont son âme était délivrée ; et tandis que la religion des formes honorerait ce qui tombait en corruption, son âme jouissait d'un rassasiement de joie auprès du Seigneur, où il attend la meilleure résurrection !



Explication de passages.

« Les messagères de bonnes nouvelles ont été une grande armée..... Quand vous aurez reposé entre les bergeries, vous deviendrez comme les ailes d'une colombe, couverte d'argent, et dont le plumage est semblable à la couleur jaune du fin or. » (Psaume LXVIII, 11-13.)

Il y a bien des passages de l'Écriture, qui, au premier abord, présentent un sens quelque peu étrange et fantastique pour ceux qui ne sont pas au courant de la vie, des mœurs et des coutumes de l'Orient, et des choses qu'on y voit ; mais une fois que la signification de ces passages est comprise,

ils acquièrent une grande beauté et deviennent fort intéressants pour tout lecteur désireux de s'instruire dans la Parole.

Une dame anglaise, miss Whately, fille de l'archevêque de ce nom, laquelle a vécu en Égypte, et s'est occupée des classes pauvres du Caire, a écrit plusieurs détails sur les mœurs et coutumes de ces populations. Nous avons trouvé dans son livre une page qui illustre d'une manière frappante le texte que nous citons en tête de ces lignes et en élucide le sens. Voici, entre autres détails, ce qu'elle raconte :

« Les toits des maisons, dans les quartiers pauvres, sont ordinairement dans le plus misérable état, et s'ils n'étaient pas, de temps en temps, débarrassés des décombres qui s'y amoncellent, ils ne manqueraient pas de s'effondrer sous la charge. Il y a pourtant, parmi ces décombres, certains matériaux que, semble-t-il, on n'enlève jamais : ce sont les débris de vieilles cruches cassées, de pots et autres ustensiles de terre de toutes sortes, lesquels sont arrangés en tas à l'un des coins du toit. Il y a, à ce propos, un curieux fait à observer.

» Un peu avant le coucher du soleil, on voit tout à coup sortir de derrière ces piles de poteries une quantité de pigeons ; c'est là qu'ils dorment durant la chaleur du jour, ou qu'ils cherchent dans les débris quelques graines pour nourriture. On les voit s'élever soudain dans les airs, et voltiger en formant de grands cercles, avec leurs ailes déployées qui reflètent la lueur éclatante des rayons obliques du soleil couchant. Ces rayons du soir font paraître le

plumage de ces oiseaux comme s'il était du plus beau jaune d'or. Si, par contre, on se place de manière à les voir voler contre le soleil, il semble que leurs plumes deviennent blanches comme de l'argent le plus pur. Il est vrai de dire que la plupart de ces oiseaux ont le plumage blanc, ou de couleur claire ; mais l'effet que nous venons de décrire provient uniquement de certains jeux de lumière, inconnus dans nos contrées, mais que l'on peut remarquer fréquemment dans ces pays où le soleil, plus chaud, brille d'un éclat particulier qu'il faut avoir vu soi-même pour s'en faire une idée. Soir après soir, nous épiions le moment où le vol de pigeons apparaissait, et chaque fois nous avons pu observer le même phénomène.

» C'était un beau spectacle que celui de ces oiseaux s'élevant, purs et sans taches, de la poussière et de la boue où ils s'étaient tenus cachés pendant le jour, et prenant leur essor vers le ciel où nous les perdions de vue après les avoir vus brillant tantôt des reflets de l'or, tantôt de ceux de l'argent. »

Notre passage est tiré d'un Psaume qui a trait au résidu d'Israël, lorsqu'il est introduit dans la bénédiction qui l'attend. Alors Israël trouvera une subite et complète délivrance ; il sera tiré de la misère et de la pauvreté la plus profonde, et apparaîtra dans toute sa beauté au jour où le Soleil de justice brillera en gloire.



Le pont.

— On ne passe pas ainsi ! s'écria un homme assis dans un bureau à l'entrée du pont. On ne passe pas sans payer !

— Mais, monsieur, nous n'avons pas d'argent !

— Eh bien, les enfants, que voulez-vous que j'y fasse ? Le règlement me défend de laisser passer ceux qui ne paient pas.

— Mais nous voulons rentrer chez nous.

— Alors donnez vos centimes.

— Nous n'en avons plus un seul. Faut-il que nous restions là toute la nuit ? Oh ! que diront nos parents ?

Et les enfants se mirent à pleurer.

Un monsieur, qui désirait aussi traverser le pont, s'avança vers le bureau, déposa son argent, et avait déjà fait deux ou trois pas, lorsqu'il vit les enfants tout en larmes. Il s'arrêta aussitôt, et leur parla

avec bonté. Il fut bientôt mis au courant de leur embarras.

Alors il s'assit auprès d'eux et leur dit : — Mes amis, connaissez-vous le chemin du ciel ?

— Le chemin du ciel ? dirent-ils en ouvrant de grands yeux.

— Oui.

— Le chemin du ciel ! Mais, monsieur, n'est-ce pas *la prière* ? hasarda timidement l'un d'eux.

— La prière ? Mais quand vous avez prié l'employé du bureau de vous laisser passer le pont, l'a-t-il fait ?

— Non, monsieur, puisque nous sommes encore ici ! C'est peut-être *les larmes* ?

— Mais il me semble que vous pleuriez il n'y a qu'un instant ; ces larmes vous ont-elles fait traverser le pont ?

— Non, monsieur ; mais notre prière et nos larmes montrent bien que nous avons envie de traverser le pont et d'arriver chez nous !

— C'est vrai, mais vous êtes encore de ce côté-ci. Qu'est-ce qui manque pour que vous arriviez de l'autre côté ?

— Ah ! monsieur, c'est de pouvoir payer notre passage.

— Et vous ne le pouvez pas ?

— Nous n'avons pas un seul centime entre nous tous !

— Il faudra donc trouver quelqu'un qui puisse payer à votre place.

— Ah ! monsieur, ne le pourriez-vous pas ?

— Oui, mes amis, *je le pourrais*. Mais il faut aussi quelqu'un qui le veuille.

— Oh ! vous le voudrez aussi, n'est-ce pas ?

— Oui, mes enfants, *je le peux et je le veux*.

Le monsieur retourna au bureau et y déposa cinq centimes pour chacun des enfants, qui s'élançèrent avec lui sur le pont et le traversèrent tout joyeux, en accablant leur nouvel ami de remerciements.

— Écoutez, mes enfants, leur dit le monsieur, comme ils arrivaient de l'autre côté, vous ne m'avez pas encore dit quel est le chemin du ciel.

— C'est vrai, monsieur, nous n'y pensions plus.

— Pourtant, dit un petit garçon, il est bien important d'y penser. J'aimerais bien connaître ce chemin-là.

— Ah ! dit un autre, est-ce que Jésus-Christ n'a pas dit : *Je suis le chemin ?*

— Oui, mon enfant, tu connais donc le chemin ; mais y marches-tu ? Tu connaissais bien tout à l'heure le chemin de la maison, mais tu n'y marchais pas.

— Ah ! c'est que la barrière était fermée.

— Et quelle est la barrière qui nous ferme le chemin du ciel ?

— Notre péché, je pense.

— Oui, notre péché. Nous devons à Dieu une immense dette, celle que nous avons contractée par les péchés que nous avons commis, et nous n'avons pas de quoi la payer. Comment Jésus-Christ est-il le chemin du ciel ? Qu'a-t-il fait pour nous ?

— Il a donné sa vie ! dit l'un des garçons.

— Il est mort pour nous ! dit un autre.

— Il a été crucifié pour les pécheurs ! ajouta un troisième.

— Ainsi, vous êtes donc reçus en grâce ?

— Ah ! quant à ça, je n'en sais rien ! répondit un enfant.

— Tu n'en sais rien ? Mais comment peux-tu croire que Jésus soit mort pour les pécheurs, et toi, qui es un pécheur, ne pas croire qu'il est mort pour toi et qu'ainsi il t'ouvre le ciel ?

— Vous voulez dire, monsieur, que tout comme nous avons passé le pont parce que vous avez payé, nous irons au ciel parce que Jésus est mort pour les pécheurs.

— Précisément.

— Ah ! monsieur, quel bonheur !

— Crois-tu donc que j'ai payé pour toi ?

— Mais nous vous l'avons vu faire, et puis la barrière s'est ouverte, et nous voici passés !

— Eh bien, mon enfant, si tu lèves les yeux de ton âme sur Jésus-Christ, si tu regardes avec foi à ce Sauveur mourant sur la croix, pour acquitter ta dette envers Dieu et ôter la barrière qui te fermait l'entrée du paradis, tu es bienheureux. A l'instant même où une âme a saisi cette vérité par la foi, ses iniquités, quelque grandes qu'elles soient, lui sont pardonnées ; elle est purifiée de tout péché par le sang de Jésus, et le chemin du ciel lui est ouvert.

— Oh ! monsieur, que je suis heureux de savoir cela !

— Vraiment, mon ami ? Alors il te faut vivre désormais pour plaire à Celui qui a eu tant d'amour pour toi.

— Ah ! monsieur, dirent les petits garçons, quel bonheur que vous soyez venu, et que vous ayez eu la bonté de nous parler ! Merci, monsieur, merci !

Et les enfants le quittèrent, pleins de joie.

S.

Le Père.

Nous avons vu, mes enfants, que le Dieu qui a créé et formé toutes choses, a bien voulu se révéler à l'homme, qui non-seulement ne pouvait le connaître par les propres forces de son intelligence, mais qui, de plus, était séparé de Lui par le péché. Dieu l'a fait en différents temps et de diverses manières, et toujours en parfaite harmonie avec le but qu'il avait en vue. Aux patriarches, il se révèle comme le Dieu Fort, Tout-puissant, capable de les garder en toutes circonstances, quelle que fût leur faiblesse ; à Israël, comme l'Éternel, Celui qui ne change pas, et qui accomplit ses desseins malgré les efforts de l'ennemi et l'infidélité même de son peuple.

Et maintenant est-ce le même Dieu que nous connaissons ? Oui, car Pierre disait aux Juifs : « Le Dieu d'Abraham, et d'Isaac, et de Jacob, le Dieu de nos pères, a glorifié son serviteur Jésus... Le Dieu

de nos pères a ressuscité Jésus, que vous avez fait mourir, le pendant au bois. » (Actes III, 13 ; V, 30.)

Ainsi le Dieu des patriarches et d'Israël est aussi Celui que connaissent et adorent ceux qui croient en Jésus. C'est ce que nous lisons encore au commencement de l'épître aux Hébreux, chap. I, vers. 1 : « Dieu ayant autrefois, à plusieurs reprises et en plusieurs manières, parlé aux pères par les prophètes, à la fin de ces jours-là, nous a parlé dans le Fils. »

Mais ce verset nous dit quelque chose de plus ; c'est que Dieu se fait connaître à nous maintenant, comme autrefois aux patriarches et à Israël, sous un nom spécial. Quel est-il ? Que suppose ce mot de Fils que nous avons ici ? Il suppose le Père, et c'est en effet sous ce doux nom que Dieu se révèle maintenant, nom qui ne fait pas connaître seulement sa puissance ou sa fidélité à garder ses promesses, mais qui nous dévoile ses affections, son cœur. Et qui nous l'a fait connaître ainsi ? Non pas un ange, ni un Moïse ; non pas l'Éternel sur le Sinaï, au milieu des tonnerres et des éclairs : cela n'aurait pas convenu à la tendresse et à l'amour que suppose le nom de Père ; c'est le Fils bien-aimé qui vient lui-même du ciel pour nous le révéler comme tel.

Jean I, 18 : « Personne ne vit jamais Dieu ; le Fils unique, qui est dans le sein du Père, lui, l'a fait connaître. »

Comment cela a-t-il pu se faire ? Lisez le verset 14, et vous le saurez : « Et la Parole devint chair, et habita au milieu de nous (et nous vîmes sa gloire, une

gloire comme d'un Fils unique de la part du Père). »

De sorte que ceux qui connaissent le Fils connaissent le Père, comme Lui-même le dit en répondant à Philippe qui demandait de voir le Père (Jean XIV, 9) : « Celui qui m'a vu, a vu le Père. »

Et c'est ainsi, mes enfants, que Dieu nous est révélé sous un nom qui n'avait jamais été connu auparavant, celui de Père, et par conséquent dans un caractère qui n'avait jamais été présenté, c'est-à-dire comme étant *amour*. C'est ce que nous lisons en bien des endroits, en particulier dans la 1^{re} épître de Jean, où se trouvent ces précieuses paroles (chap. IV, 8, 16) : « Dieu est amour. »

Mais Dieu, en envoyant son Fils, voulait-il seulement nous révéler qu'il est Père et que, comme tel, il a une personne sur laquelle il pouvait reposer les affections de son cœur? Dieu nous fait connaître cela, comme nous le lisons (Jean V, 20; III, 35) : « Le Père aime le Fils ; » — (Matthieu III, 17; XVII, 5) : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé ; » mais il y a aussi dans cet amour qui nous est révélé dans le Fils quelque chose qui nous concerne. Oui, mes enfants, cet amour qui est dans le cœur de Dieu a voulu se répandre au dehors. Et pour qui s'est-il montré? Est-ce envers des anges saints, des êtres purs et obéissants? Non, mais envers des créatures méchantes et éloignées de Lui, envers nous, ses ennemis.

Romains V, 8 : « Dieu constate son amour à lui envers nous en ce que, lorsque nous étions encore pécheurs..... »

Jean III, 16 : « Dieu a tant aimé le monde..... »

1 Jean IV, 10 : « En ceci est l'amour, non en ce que nous, nous ayons aimé Dieu, mais en ce que lui nous aima. »

Et qu'est-ce que Dieu a fait pour montrer cet amour? Chers enfants, il a fait tout ce qu'il y a de plus merveilleux, et que l'on ne pourrait croire si lui-même ne nous l'avait fait connaître. De même qu'il avait formé le dessein d'avoir en Israël un peuple sur la terre, qu'il l'avait révélé à Abraham, puis l'avait accompli et l'accomplira encore plus parfaitement, malgré tous les efforts de l'ennemi, de même Dieu, avant la fondation du monde, a formé un autre dessein. Savez-vous lequel? Celui d'avoir, dans son ciel, près de Lui, dans sa maison, une famille dont il serait le Père, et dont son fils bien-aimé serait le frère aîné, le premier-né. Et cette famille, où voulait-il la prendre? Parmi les hommes, bien qu'ils ne fussent tous que de pauvres, misérables pécheurs. Lisez avec moi les passages suivants :

Éphésiens I, 4-5 : « Il nous a élus en lui (Christ), avant la fondation du monde, pour que nous fussions saints et irréprochables devant lui en amour, nous ayant prédestinés *pour nous adopter pour lui* par Jésus-Christ. »

Romains VIII, 29 : « Ceux qu'il a préconnus, il les a aussi prédestinés à être conformes à l'image de son Fils, pour qu'il soit premier-né entre plusieurs frères. »

Hébreux II, 10-11 : « Amenant plusieurs fils à la gloire... Il n'a pas honte de les appeler frères. »

Voilà donc ce que Dieu voulait, et c'est ce qui fait dire à l'apôtre Jean (1 Jean III, 1) : « Voyez de quel amour le Père nous a fait don, que nous soyons appelés enfants de Dieu. »

Et c'est pourquoi aussi, dès que le Seigneur Jésus a rassemblé autour de lui quelques disciples, il leur apprend quel est le nom sous lequel Dieu se fait connaître à eux et sous lequel il veut être invoqué : c'est vers leur Père céleste qu'il dirige leurs pensées. (Matthieu V, 16, 45, 48 ; VI, 1, 4, 9, 14, 26, 32 ; VII, 11 ; X, 29.)

Si vous parcourez l'évangile de Jean, celui où il nous est dit que le Fils nous a fait connaître Dieu, vous verrez que presque partout Jésus le présente comme le Père, et comme son Père. Aussi, sur le point de quitter la terre et ses disciples bien-aimés, pouvait-il dire (Jean XVII, 6, 26) : « J'ai manifesté *ton nom* aux hommes que tu m'as donnés du monde... Et je leur ai fait connaître ton nom, et je le leur ferai connaître, afin que l'amour dont tu m'as aimé soit en eux. »

Quel bonheur, n'est-il pas vrai, mes enfants, de pouvoir élever nos regards en haut et dire : O Dieu, tu n'es pas seulement le Fort, Tout-puissant, l'Éternel, mais tu es le Père, et mon Père ! Le pouvez-vous ?

Ah ! dira quelqu'un, je le voudrais, mais comment le pourrais-je ? Je suis un méchant, rempli de mauvaises pensées, et ayant fait tant de mauvaises choses ! — Béni soit Dieu, mon enfant, si cette pensée et cette conviction profonde a été mise dans ton

cœur. Lui-même, dans son amour, a une réponse pour toi.

C'est bien vrai qu'il était impossible que Dieu eût dans son ciel des êtres souillés par le péché : « Ses yeux sont trop purs pour voir le mal. » Il faut être « saints et irréprochables devant Lui. » Mais puisqu'il avait formé le dessein d'avoir des enfants, ce dessein pouvait-il manquer? Non ; il est l'Éternel. N'avait-il pas la puissance pour l'accomplir? Oh ! oui ; et cette puissance s'est déployée plus grande pour délivrer du pouvoir de Satan et du péché que pour arracher Israël de la domination de Pharaon et de la servitude d'Égypte. C'est pourquoi les enfants de Dieu disent avec joie (Colossiens I, 12-13) : « Rendant grâces au Père, qui nous a rendus capables de participer au lot des saints dans la lumière ; qui nous a délivrés du pouvoir des ténèbres. »

Par quel moyen donc, Dieu a-t-il pu opérer une œuvre si grande? — Par un moyen qui nous montre en même temps que sa sagesse et sa puissance, l'immense étendue de son amour. C'est par son fils bien-aimé, qui non-seulement nous a révélé Dieu comme le Père, mais qui a aussi accompli tout ce qui était nécessaire pour qu'en toute confiance et liberté, nous puissions, quoique pécheurs par nature, l'appeler « notre Père. »

(La fin au prochain numéro.)





Le petit Neddie et sa Bible.

Il faut avoir vécu en Irlande, pour pouvoir se faire quelque idée des ruses diaboliques qu'emploient les méchants instruments de Satan, dans le but de cacher à des milliers d'habitants de ce pays la lumière de l'évangile de la gloire du Christ. Mais plusieurs de ceux qui ont été témoins de cette opposition, peuvent parler aussi de la grâce abondante du Seigneur se révélant parfois à des personnes placées, semblait-il, dans les circonstances les moins favorables pour recevoir la vérité, à des gens qui n'avaient jamais entendu parler du salut qui est dans le Christ Jésus. On en rencontre même beaucoup qui savent à peine qu'il existe dans le monde

un livre appelé la Bible, la parole de Dieu, et pour lesquels, encore qu'ils en sachent l'existence, elle est un livre entièrement fermé.

On enseigne à ces pauvres malheureux que si l'on se permet de sonder soi-même les Écritures, c'est un péché dont il faut se confesser à un prêtre. On leur enseigne aussi que leurs propres œuvres sont nécessaires pour compléter celle du Fils de Dieu, et qu'après avoir fait tout ce qui dépend d'eux-mêmes dans cette vie, ils ne peuvent avoir qu'un espoir bien vague de passer enfin du purgatoire dans le ciel. Mais la parole de Dieu, béni soit-Il ! n'est pas liée ; l'attouchement même du bord du vêtement du Seigneur Jésus, un regard de foi vers Celui qui est mort afin que nous vivions, et l'âme appartient à Christ pour toujours ; elle appartient au bon Berger, qui donne la vie éternelle à ses brebis, et de la main duquel personne ne peut les ravir.

Dans un des districts les plus reculés de l'Irlande, au bord de l'océan Atlantique, vivait, il y a quelques années, le petit Neddie. Ses parents jouissaient d'une certaine aisance, et ils étaient un peu plus cultivés d'esprit que ne le sont la plupart des paysans irlandais. Neddie fut envoyé de bonne heure à l'école, où il apprit à lire d'une manière passable. Vers l'âge de dix-sept ans il tomba malade, et l'on reconnut bientôt qu'il était atteint mortellement. Hélas ! où serait allé le pauvre Neddie, sans le Seigneur qui l'aimait d'un amour éternel, et qui mit au cœur d'une dame chrétienne de le visiter ? Elle espérait à peine pouvoir faire autre chose que de le soulager un peu

dans ses souffrances corporelles ; car elle connaissait bien la jalousie infatigable avec laquelle l'église romaine garde ses enfants, de peur qu'ils ne lui échappent, et particulièrement lorsqu'ils sont à l'article de la mort. Durant la première visite, M^{lle} B. parla peu du Seigneur ; mais Dieu gouverne toutes choses dans les cieux et sur la terre. Au lieu de se montrer méfiants et soupçonneux, les parents de Neddie furent flattés de l'intérêt que la visiteuse portait à leur enfant, et lui accordèrent toute facilité de converser avec le jeune malade ; en sorte qu'à la visite suivante, elle put lui parler librement de l'amour de Dieu et de l'œuvre ineffable que Jésus a accomplie sur la croix.

Elle lui donna en même temps un exemplaire du Nouveau Testament, version catholique, qui a été une source d'eau vive pour plus d'un pauvre papiste. Quelle leçon c'eût été pour plusieurs de ceux qui ont la parole de Dieu entre leurs mains et qui l'entendent annoncer avec fidélité, sans en saisir la valeur, s'ils eussent été témoins du sérieux de Neddie et du bonheur avec lequel il lisait et relisait son Nouveau Testament. Sa mère, alarmée de ce changement, le pria de mettre le livre de côté jusqu'à ce que, disait-elle, sa santé se fût raffermie.

Mais il ne fut que plus pressé de faire part à tous de la vérité qu'il avait reçue. — « Il ne se lasse pas de nous parler des choses qui sont dans ce livre, » disait la mère, « et il veut absolument que nous l'écoutions pendant qu'il lit. » — Et pourquoi Neddie agissait-il ainsi ? Parce qu'il avait trouvé, en lisant

ces pages, la vie éternelle; ce n'était pas par ses bonnes œuvres, ni à la condition de traverser le feu purifiant du purgatoire, qu'il avait obtenu cette vie, mais il l'avait reçue gratuitement de la part de Celui qui a bu la coupe de la colère en lieu et place du pécheur.

Bientôt il ne fut plus question, dans le village, que du livre extraordinaire de Neddie, et le soir, des voisins venaient pour en entendre lire quelques chapitres. Des hommes dont les cheveux avaient blanchi, sans qu'ils eussent jamais entendu une prière ni une hymne, sans qu'ils eussent jamais ouï parler du salut qui est dans le Christ Jésus, tinrent le Livre de Dieu entre leurs mains et lurent ces paroles bénies : « Dieu a tellement aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. »

Sur ces entrefaites, le Révérend Père W., qui avait été quelque temps absent, revint dans la paroisse. C'était un homme hostile et violent; mais le Seigneur, qui tient les cœurs des hommes dans sa main, ne permit pas que cet adversaire de l'évangile réussit à entraver l'œuvre divine.

Un jour, il vint auprès de Neddie et demanda à voir le Testament dont on parlait tant. Chose inattendue, après l'avoir feuilleté, il le rendit à Neddie, en lui disant que c'était un bon livre catholique. Mais le jeune homme fut obligé d'abandonner au prêtre un recueil d'hymnes qu'il tenait aussi de M^{lle} B. Heureusement pour lui, il en avait appris par cœur quelques-unes, qu'il aimait à chanter sur des

airs de son invention, quand la toux ne l'en empêchait pas.

La sacrificature de Christ était une des vérités qui réjouissait le plus le cœur de notre malade. Il aurait redouté autrefois de mourir sans s'être confessé, de peur de ne pouvoir obtenir de pardon ; mais maintenant il contemplait par la foi le Seigneur Jésus-Christ, assis devant Dieu comme grand Souverain Sacrificateur, après avoir, par une seule offrande, effacé pour toujours les péchés de tous les rachetés, et laissé à ceux-ci une paix parfaite.

Les derniers jours de Neddie s'écoulèrent au milieu de scènes orageuses, car l'Irlande était agitée par des désordres politiques ; mais il ne s'en inquiétait pas. Toutes ses pensées étaient pour la maison du Père vers laquelle il se dirigeait, et pour Celui qui a donné sa vie, afin que nous ayons une place avec Lui dans les demeures célestes.

Deux heures avant la mort de Neddie, M^{lle} B. le vit encore. Il était souffrant, mais calme et paisible. La pensée d'être ce jour même avec le Seigneur dans le paradis lui était précieuse. Ajoutons que la mort de Neddie, et les cérémonies que le clergé romain observe en de telles circonstances, fournirent au prêtre W. l'occasion d'user de nouveau de son pouvoir et de son autorité dans la maison de deuil, dont l'entrée fut désormais fermée pour M^{lle} B. — Les lèvres de ceux qui entouraient la dépouille mortelle de Neddie étaient fermées aussi, mais la lumière de l'évangile avait pénétré dans la chaumière irlandaise ; et durant les siècles à venir, Dieu mon-

trera dans le Christ Jésus, l'excellente richesse de sa grâce envers tous ceux qui auront cru.

Maintenant, chers enfants qui lisez ces lignes, c'est à vous que je m'adresse. Neddie n'avait pas eu le privilège d'avoir des parents chrétiens pour l'entourer de foi et de prières; il n'allait à aucune école du dimanche; il n'avait entendu parler de la Bible que les derniers temps de sa vie, et lui et ceux de sa famille avaient été bien des années dans une complète ignorance des choses de Dieu. Cette histoire ne vous dira-t-elle rien, vous à qui toutes ces choses sont connues, et qui, cependant, ne les auriez pas reçues par la foi?

Comment échapperez-vous, si vous négligez un si grand salut?



Le secours dans la détresse.

Les biens de Koeller à Helsen devaient être vendus à l'enchère, parce qu'il n'avait pu payer l'impôt dans la difficile année de 1847. Le jour qui précéda la vente, Koeller alla au temple avec sa femme, comme il avait l'habitude de le faire chaque dimanche. Il éprouva déjà une immense consolation, rien qu'en entendant le texte de la prédication: « Ne soyez donc pas en souci, disant: Que mangerons-nous, ou que boirons-nous, ou de quoi serons-nous vêtus?... car votre Père céleste sait que vous avez

besoin de toutes ces choses... Ne soyez donc pas en souci pour le lendemain, car le lendemain aura soin de ce qui le regarde. » (Matthieu VI, 31-34.) Après le service, il revenait tout soulagé à côté de sa Marguerite, car il faut vous dire, chers enfants, que Koeller avait la foi au Seigneur Jésus, et pouvait par conséquent s'appliquer à lui-même cette promesse de l'évangile. Marguerite, par contre, eut peine à retenir ses larmes en entrant pour la dernière fois dans cette chère maisonnette qu'ils devaient, le lendemain, abandonner pour jamais. Son mari tâcha de la consoler, en lui rappelant les précieuses paroles qu'ils avaient entendues : « Ne soyez donc pas en souci pour le lendemain ; votre Père céleste sait de quoi vous avez besoin. » Il lui représentait que s'ils étaient pauvres, c'était la volonté de Dieu ; que la santé ou la maladie, l'abondance ou la disette viennent également du Seigneur ; mais que Dieu a promis de faire concourir toutes choses au bien de ceux qui l'aiment. (Romains VIII, 28.)

Le lendemain, on vit venir le greffier et l'huissier munis du cahier des charges et du marteau d'ivoire pour les enchères. La séance commença ; les amateurs firent leurs offres : — 40 écus, — 100 écus, — 300 écus, — 400, — 450. A ce taux, le silence se fait. L'huissier répète : — 450 écus pour la première, 450 écus pour la seconde... Personne ne met plus ? On va adjuger !... — 500 écus, s'écrie un jeune homme qui s'était arrêté devant la porte, le bâton de voyage à la main, le havre-sac sur le dos, et

l'expression de la bonté et de la foi dans le regard. Il ouvrait en même temps un portefeuille plein de billets de banque. — 500 écus pour la première, reprit l'huissier ; 500 écus pour la seconde, 500 écus... personne ne met plus?... 500 écus pour la troisième... Adjugé. — Monsieur, quel est votre nom? — Mon nom ne fait rien à l'affaire, reprit le jeune homme ; je paye comptant. Ce n'est pas pour moi que j'achète cette maison ; c'est pour qu'elle reste à celui qui la possédait. Je suis un étudiant, en route pour retourner à l'université. Je m'étais arrêté sans dessein devant cette maison entourée de tant de monde. J'ai vu les époux affligés ; les larmes de la femme, les lèvres tremblantes et les mains jointes du mari ; j'ai compris la prière de cet homme ; 500 écus ne sont rien pour moi : je peux les sacrifier, et je les donne volontiers pour aider un frère en Christ.

Les pauvres Koeller n'eurent pas le temps de remercier, car, avant qu'ils pussent se remettre de leur émotion, le jeune homme avait disparu. Mais ils remercièrent Dieu, le véritable et souverain bienfaiteur.

Rien ne parut changé dans leur situation extérieure ; bien des gens ignorèrent ce qui s'était passé ; mais ces heureux témoins de la miséricordieuse bonté du Seigneur en gardèrent un profond et vivant souvenir. Ils gravèrent au-dessus de leur porte ces précieuses paroles : « Ne soyez pas en souci pour le lendemain ; ... votre Père céleste sait de quoi vous avez besoin. »

Je vais à Jésus.

Il y a environ trois ans, un magnifique bateau à vapeur allait couler avec le plus grand nombre de ses passagers. Il n'y avait qu'une seule nacelle de sauvetage qui eût résisté à la violence des flots, et la mer était telle qu'il était presque impossible de se servir de ce dernier moyen de salut.

Au moment où un homme allait sauter par-dessus le bord, avec l'espérance d'être recueilli, plus tard, dans la nacelle, une petite fille, qui restait sur le bateau à vapeur, donna un billet à cet homme en lui disant : « Si vous parvenez à terre, donnez cela à ma mère. »

L'homme fut sauvé après de grands périls, tandis que la petite fille et des centaines d'autres voyageurs furent engloutis dans l'océan. Le billet, enfermé dans un portefeuille, quoique ayant été mouillé, ne fut pas détruit, et le marin parvint à l'expédier à la mère de l'enfant.

Qu'était-il écrit, pensez-vous, sur ce morceau de papier ?

D'abord l'adresse de la mère, et puis ces mots : « Chère maman, ne t'afflige pas sur mon sort, je vais à Jésus ! »

Chère enfant, quels devaient être son courage et sa foi, pour qu'elle eût le calme d'écrire ces paroles dans un pareil moment ! Elle allait à Jésus à travers les vagues orageuses et la mer en courroux, et cependant elle n'avait pas peur. Par la foi, elle avait saisi Christ, comme la bonne part à travers tout,

comme l'objet de son cœur et de ses affections ; c'est pourquoi elle pouvait être sans crainte en regardant à Lui. Son bonheur était d'être avec Jésus, qui l'avait aimée le premier et qu'elle aimait.

Chers jeunes lecteurs, avez-vous mis, comme cette enfant, toute votre confiance en Jésus ?

L'enfant de Dieu.

Heureux l'enfant de Dieu ! Le monde en vain l'assiège,
Des pièges du péché le Seigneur le défend !
Lorsque son Père est là qui veille et qui protège,
Que pourrait redouter l'enfant ?

Faible, c'est de Dieu seul qu'il attend la puissance :
Il prie, et l'Esprit saint subvient à son néant.
S'il tombe, il prie encore et Dieu dans sa clémence
Le relève en lui pardonnant.

Heureux l'enfant de Dieu ! Loin des citernes vides,
Dont l'eau trompe la soif comme un torrent d'été,
Il connaît le Rocher, d'où les sources limpides
Jaillissent pour l'éternité.

Il a de tous les biens les seuls dignes d'envie !
Qu'il vive, ... le Seigneur est sa joie ici-bas ;
Qu'il meure, ... sans regrets il quittera la vie,
Jésus au ciel lui tend les bras !



Un voiturier russe.

Chers jeunes amis, je voudrais aujourd'hui vous raconter la conversion d'un cocher de fiacre russe. Vous avez sans doute plus d'une fois entendu parler de la ville de Saint-Petersbourg, capitale du grand empire russe, et située à l'embouchure de la Néva. C'est là que je vous prierai de me suivre pour un moment. Pétersbourg est une grande ville, moins populeuse, il est vrai, que les cités de France ou d'Angleterre, mais pourtant très animée, surtout en hiver. Pendant cette saison, qui dure six mois de l'année, d'innombrables traîneaux en sillonnent les rues larges et régulières. Des deux côtés de ces rues stationne une rangée de fiacres. En été, ce sont de petits véhicules qui portent le nom de drojkys; en hiver, des traîneaux.

Pendant les grands froids, les pauvres cochers font bien pitié. Souvent on les voit sauter et frapper

des mains pour se réchauffer ; mais, hélas ! j'en ai vu plus d'un avec des membres gelés.

Les cochers de fiacres forment une large partie de la population pauvre de Saint-Pétersbourg. Ce sont, pour la plupart, des paysans qui viennent de villages parfois très éloignés. Ils se mettent au service d'un maître voiturier, et font ce métier durant les longs mois où les travaux des champs sont interrompus. Quand vient le printemps, ils retournent en foule dans leurs foyers.

Ces pauvres gens sont bien ignorants. Un grand nombre d'entre eux n'a jamais appris à lire et à écrire, et ceux qui savent lire ne possèdent pas ce précieux Livre qui nous révèle l'amour de Dieu. Ils connaissent pourtant Jésus, au moins de nom ; car la ville de Pétersbourg est pleine d'églises, et dans ces églises il y a profusion d'images du Christ. Chaque fois qu'ils passent devant l'une d'elles, ils ne manquent pas d'ôter leur chapeau et de se signer dévotement. On voit aussi passer dans les rues des prêtres à longues barbes et à longues robes, mais ils se contentent de réciter leurs liturgies et n'annoncent pas la bonne nouvelle du salut gratuit par la foi en Jésus. D'ailleurs, comment le pourraient-ils ? Eux-mêmes ne la connaissent guère.

Cette population est donc restée dans les ténèbres jusqu'au moment où quelques chrétiens eurent à cœur de s'occuper de cette classe déshéritée. Ils se mirent à leur distribuer des Nouveaux Testaments et des traités, et ils organisèrent des réunions d'évangélisation spécialement destinées aux cochers de

fiacres. Il y a de cela deux ou trois ans, et depuis lors bien des âmes ont été amenées à la connaissance du salut, qui est en Jésus-Christ. Cependant, comme la ville est très grande et que cette partie de la population se renouvelle chaque année, il y a encore beaucoup de ces gens qui n'ont jamais entendu la prédication du pur évangile.

Cet automne, un serviteur de Dieu, M. P..., était en tournée dans la ville, distribuant des traités aux passants. Il y en avait qui les refusaient, qui les jetaient même dans la boue ; mais beaucoup d'autres, surtout les gens de la classe pauvre, les acceptaient avec reconnaissance.

— Que disent-ils ces livres ? demandait-on à M. P...

— Ils indiquent la voie du salut, était-il répondu.

— Oh ! s'il en est ainsi, donnez-m'en aussi pour mes camarades. Ce n'est pas de refus.

— Les vend-on ? demandait un pauvre homme.

— Non, on les donne.

— Dans ce cas, j'en veux bien. Ce sont des livres de piété, hein ?

— Oui, oui.

Et M. P... était entouré de cochers, de garçons de magasins, de vendeurs d'échoppes qui réclamaient des livres.

Parmi ces gens se trouvait entre autres un homme qui reçut avec joie un traité intitulé : « La bonne nouvelle. » C'était un maître voiturier, que nous appellerons Nicolas. Il demeurait dans un quartier reculé où M. P... n'avait pas encore pénétré. Cet

homme n'avait jamais entendu annoncer l'évangile, jamais vu même de Bible ou de Testament. Le contenu du traité était donc tout nouveau pour lui. Il le lut et le relut, et Dieu lui ouvrit le cœur pour comprendre et recevoir la bonne nouvelle qui y était annoncée.

Ah ! oui, en vérité, c'était une bonne nouvelle, une nouvelle de grâce pour lui, pauvre pécheur perdu. Souvent il avait senti le poids de ses péchés ; souvent il avait tremblé à la pensée de la mort, qui d'un moment à l'autre pouvait l'amener en présence du juste Juge. Il avait essayé d'apaiser sa conscience en plaçant maint cierge devant l'image de son patron, en disant des prières, en se confessant, en se faisant absoudre par le prêtre ; mais tout avait été inutile. Il ne se sentait pas plus en règle avec Dieu après tout cela.

Et voici qu'il lisait dans ce petit livre que Jésus avait payé sa dette, qu'il avait porté ses péchés sur la croix et avait ainsi satisfait à la justice de Dieu.

Le pauvre Nicolas avait donc perdu son temps en essayant de faire lui-même sa paix avec Dieu. Un autre l'avait faite et d'une manière si complète qu'à lui, Nicolas, il ne restait plus qu'à le croire. S'il le croyait, il était un homme sauvé, pardonné, justifié.

Notre cocher ne se demanda pas si le petit livre disait vrai. Ne citait-il pas les Saintes Écritures ? Quoiqu'il n'eût jamais eu de Bible entre les mains, il savait pourtant qu'elle était la parole de Dieu et il savait aussi que Dieu ne peut mentir. Il ne se demanda pas non plus si ce salut le regardait bien lui,

Nicolas. Le livre ne disait-il pas : « envers tous et sur tous ceux qui croient; car il n'y a pas de différence, car tous ont péché et n'atteignent pas à la gloire de Dieu, étant justifiés gratuitement par sa grâce, par la rédemption qui est dans le Christ Jésus. » (Romains III, 22-24.)

C'était presque trop de joie pour le pauvre homme. Il se jeta à genoux, et en pleurant il rendit grâce à Dieu de lui avoir fait connaître cette bonne nouvelle.

Ce soir-là, les cochers revenus de leur journée de travail se réunirent comme d'habitude dans la chambre commune. Représentez-vous une salle basse et enfumée; une table placée au fond de la chambre sous une image de saint, et le long de la paroi des bancs qui la nuit servent de lits, en forment tout l'ameublement. Une chandelle éclaire la pièce.

Nicolas sentait le besoin de faire part à tous ses collègues de la bonne nouvelle qu'il venait d'apprendre. Il commença d'une voix émue et, comme ces hommes le regardaient avec étonnement, il prit son traité et le lut à haute voix. Cette lecture se répéta souvent. Nicolas ne se lassait pas de relire son cher livre.

Cependant il avait un ardent désir de revoir le monsieur qui le lui avait donné et surtout de posséder une Bible. Après bien des recherches, il découvrit enfin l'adresse de M. P... Vous pouvez vous imaginer la joie qu'il y eut de part et d'autre dans cette rencontre. Nicolas retourna chez lui emportant le volume tant désiré.

Quelques jours plus tard, M. P... se rendait pour

la première fois dans le quartier qu'habitait notre voiturier. Les cochers le reçurent avec empressement. La salle basse était comble. M. P... ouvrit la Bible et leur redit les mêmes précieuses paroles qu'ils avaient lues dans le traité. On écoutait avec une grande attention, et au milieu d'un profond silence. Seulement, de temps à autre, un soupir s'échappait de quelque poitrine oppressée, et plusieurs de ces hommes aux traits durs et grossiers pleuraient comme des enfants. M. P... eut ensuite un entretien particulier avec quelques-uns de ses auditeurs, auxquels il demanda s'ils avaient compris le message de grâce. Il répondit aussi à leurs questions. Plusieurs d'entre eux crurent et confessèrent Jésus comme leur Sauveur.

Il se forma ainsi chez le voiturier toute une petite colonie de disciples du Christ.

M. P... continue à leur expliquer la parole de Dieu et ils ne se contentent pas de l'écouter eux-mêmes, mais ils vont dans les rues et les carrefours chercher tous ceux qui veulent entendre la bonne nouvelle du salut.

Voilà tout ce que je sais de l'histoire de Nicolas et de ses cochers. J'espère, chers jeunes lecteurs, que ce récit, quelque simple qu'il soit, ne restera pas sans effet sur vos cœurs. Vous avez bien des privilèges que ce pauvre homme n'avait pas. Presque tous; vous avez entendu parler de l'amour de Jésus dès votre bas âge. On vous parle du Seigneur soit à la maison, soit à l'école du dimanche; de bonne heure vous avez pu lire la parole de Dieu, et

chaque mois ce petit journal que vous tenez entre vos mains vous annonce cette même bonne nouvelle. L'avez-vous aussi reçue dans votre âme? Savez-vous, comme Nicolas, que vos péchés sont effacés par le sang de Christ? Pouvez-vous vous en réjouir comme lui? Pensez-y bien, chers lecteurs, on ne se joue pas de Dieu; et chaque fois que vous relisez cette bonne nouvelle sans y prendre garde, vous vous jouez de Lui.

Ne remettez pas cette question à plus tard. Le jour de demain peut ne jamais venir pour vous. Faites comme le voiturier russe; ne vous couchez pas ce soir avant de savoir que vous êtes réconciliés avec Dieu. « Voici, c'est maintenant le temps favorable; c'est maintenant le jour du salut. » (2 Corinthiens VI, 3.)

Et vous, qui avez déjà cette bienheureuse assurance, annoncez-vous à d'autres le message du salut? Parlez-vous de Jésus à ceux qui ne le connaissent pas?

Oh! que Dieu nous donne, à vous et à moi, de ne pas garder pour nous seuls d'aussi précieuses nouvelles!

Le Père.

(Suite et fin de la page 50.)

Quel était l'obstacle qui s'élevait entre Dieu et nous? C'était nos péchés, lesquels faisaient que

nous étions sous le juste jugement de Dieu, les ennemis de Dieu et les misérables esclaves de Satan. Eh bien, le Fils bien-aimé de Dieu a pris sur lui nos péchés, il a subi, sur la croix, le jugement dû à ces péchés, il nous a réconciliés avec Dieu, il a brisé la puissance de Satan. (Lisez Éphésiens I, 6; Colossiens I, 12-14, 20-22; II, 15.) N'est-ce pas là de l'amour, mes enfants? Amour de la part de Dieu, et que nous présentent d'une manière si touchante les passages suivants :

Jean III, 16 : « Il a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique. »

Romains V, 8 : « Dieu constate son amour à lui envers nous en ce que, lorsque nous étions encore pécheurs, Christ est mort pour nous. »

Romains VIII, 32 : « Il n'a pas épargné son propre Fils, mais l'a livré pour nous tous. »

Amour aussi de la part de Jésus, qui a donné sa vie pour ses brebis :

Jean X, 15 : « Je mets ma vie pour les brebis. »

Jean XV, 13 : « Personne n'a un plus grand amour que celui-ci, qu'il laisse sa vie pour ses amis. »

Galates II, 20 : « Ce que je vis maintenant dans la chair, je le vis dans la foi, la foi au Fils de Dieu, qui m'a aimé et qui s'est livré lui-même pour moi. »

Apocalypse I, 5-6 : « A celui qui nous aime, et qui nous a lavés de nos péchés dans son sang, ... à lui la gloire et la force aux siècles des siècles! Amen. »

Jésus, par sa mort, a donc ôté tout obstacle qui pouvait s'opposer à ce que Dieu eût, selon son dessein, pour enfants, des hommes pécheurs, c'est

vrai, mais qui maintenant sont lavés, justifiés et propres pour sa présence. Et pour nous donner l'assurance que tout était bien accompli selon ce que Dieu demandait dans sa sainteté et sa justice, Dieu le Père ressuscite Jésus d'entre les morts et puis le fait asseoir à sa droite dans les cieux. » (Hébreux I, 3.)

Aussi vous rappelez-vous quelle fut l'une des premières paroles de Jésus ressuscité? Lisez-la dans Jean XX, 17 : « Va vers mes frères, dit-il à Marie de Magdala, et leur dis : Je monte vers mon Père et votre Père, et vers mon Dieu et votre Dieu. »

Maintenant ils peuvent être bien sûrs que Dieu les a pour ses enfants et que leur Père est celui de Jésus qu'ils aiment, et que le Dieu qu'ils adorent est son Dieu. Ils sont associés à Jésus même en qualité de frères. Que cela devait réjouir leur cœur !

Et vous, mes enfants, pouvez-vous vous réjouir dans cette pensée ?

Mais, direz-vous, comment puis-je savoir que je suis bien réellement un enfant de Dieu? Tous le sont-ils? Non, mais la parole de Dieu nous dit quels sont ceux qui ont non-seulement le privilège, mais le droit de prendre ce titre. Voyez ce que dit l'évangile de Jean, chap. I, 12. Il est parlé de Jésus qui était dans le monde, et le monde ne l'a pas connu ; Il est venu chez soi, chez le peuple d'Israël, qui ne l'a pas reçu. « Mais à tous ceux qui l'ont reçu, il leur a donné le droit d'être enfants de Dieu ; savoir, à ceux qui croient en son nom. »

Si donc, mon cher enfant, comme un pauvre pé-

cheur perdu, mais qui croit l'amour de Dieu révélé dans sa Parole, tu reçois le Seigneur Jésus comme Sauveur, alors non-seulement tes péchés te sont pardonnés, mais tu es un enfant de Dieu, et tu peux l'appeler ton Père.

Et quels immenses privilèges sont dès lors ton partage ! Dieu donne à ses enfants son Esprit : « Parce que vous êtes fils, Dieu a envoyé l'Esprit de son Fils dans nos cœurs, criant : Abba, Père ! » (Galates IV, 6.) — « Vous avez reçu l'Esprit d'adoption, par lequel nous crions : Abba, Père ! L'Esprit lui-même rend témoignage avec notre esprit que nous sommes enfants de Dieu. » (Romains VIII, 15-16.)

Étant enfants de Dieu, ils sont ses héritiers : « Et si nous sommes enfants, nous sommes aussi héritiers ; héritiers de Dieu, cohéritiers de Christ. » (Romains VIII, 17.)

Ils ont aussi dans la maison du Père une place que Christ est allé leur préparer : « Dans la maison de mon Père, il y a plusieurs demeures ; ... je vais vous préparer une place. » (Jean XIV, 2.)

Vous voyez donc, mes enfants, quelle connaissance et quelle faveur précieuses le Seigneur Jésus est venu apporter. Il n'y a rien de plus excellent et de plus élevé. Nous jouissons à la fois de ce qu'Abraham possédait, car nous sommes « gardés par la puissance de Dieu, par la foi » (1 Pierre I, 5), et nous avons pour Dieu, comme Israël l'avait, Celui qui ne change pas. Tout ce que nous avons, « tout don parfait descend d'en haut, du Père des lumières

en qui il n'y a pas de variation ni d'ombre de changement. » (Jacques I, 17.) Nous pouvons donc être assurés qu'il accomplira tout ce qu'il a dit. Et de plus, si nous croyons en Jésus, Dieu est notre Père qui nous aime comme il a aimé Jésus. (Jean XVII, 23.)

Pouvez-vous dire, ô mon cher enfant qui lisez ces lignes : Il est *mon* Père; je suis un *enfant* de Dieu; je serai bientôt, dans sa maison, conforme à Jésus glorifié ?

Si vous possédez cette espérance, souvenez-vous que celui qui l'a « se purifie comme lui aussi est pur. » (1 Jean III, 3.)



Le soir de la vie.

O Jésus ! avec moi demeure,
Car le jour commence à baisser ;
Tu m'as gardé jusqu'à cette heure,
Et, que je vive ou que je meure,
Tu ne saurais me délaisser !

Non, non, fidèle à ta promesse,
Ce n'est pas au déclin du jour
Que tu refuses ta tendresse.
Ah ! jusqu'à la blanche vieillesse
Entoure-moi de ton amour !

Avec toi, craindrais-je l'orage ?
« Ta bonté demeure à toujours,
» Ta fidélité d'âge en âge ! »
Avec toi, pendant le voyage,
Vers les montagnes du secours
J'élève mes yeux — et je cours !



Ce n'est que pour un temps.

— Eh bien ! disait un jour un juge en passant devant une vieille marchande de fruits, établie dans son échoppe sur la place de N..., n'êtes-vous pas fatiguée d'être assise là, dans ces jours si froids ?

— Ce n'est que pour un temps, monsieur, répondit la bonne vieille.

— Et dans les jours chauds, au milieu de la poussière ?

— Ce n'est que pour un temps,

— Et dans les jours pluvieux ?

— Ce n'est que pour un temps.

— Et dans les jours de maladie ?

— Ce n'est que pour un temps, répéta la marchande pour la quatrième fois.

— Et après, que ferez-vous, reprit le juge ?

— Après, j'entrerai dans mon repos, et cette heureuse perspective me permet de supporter joyeusement et courageusement mes peines.

— Tout va bien qui finit bien, en effet. Mais qui vous donne cette confiance ?

— Comment ne l'aurais-je pas, monsieur, puisque Christ est le chemin de la vie éternelle et que je lui appartiens ? Il est à moi et je suis à lui. La vie est longue et rude, mais dans peu de temps je verrai le Seigneur et il me donnera un repos parfait.

— Ah ! s'écria le juge, vous en savez plus que moi ; les lois ne m'ont jamais appris ce que vous m'apprenez.

— C'est que j'ai lu l'Évangile, monsieur !

— Et bien, il faut aussi que je connaisse ces choses, dit le magistrat, en s'éloignant tout pensif.

Hélène.

Je l'ai connue très intimement la chère petite fille ; c'était une belle enfant de huit ans, aimée et chérie de tous ceux qui l'approchaient. Ses parents l'avaient

instruite dans la piété, et de fort bonne heure elle avait donné son cœur à Jésus.

Un samedi soir, jour de triste mémoire, elle s'approcha trop près du feu ; sa robe de mousseline s'alluma, et en un instant elle fut environnée de flammes. Ses cris d'effroi firent accourir son père, et quelle horrible vue s'offrit à ses regards ! Il a souvent dit que jusqu'à ce moment-là il n'avait pas su ce que c'est que de souffrir ! En un instant il eut roulé l'enfant à terre et éteint les flammes ; aussi, quand il se fut assuré que la tête de l'enfant n'avait pas été atteinte, il espéra, comme tout s'était passé très rapidement, que sa petite Hélène lui serait bientôt rendue en bonne santé.

On la coucha sur un lit et, en attendant le médecin qu'on avait été chercher en toute hâte, ses parents lui appliquèrent les premiers remèdes. Mais les souffrances devinrent aussitôt si intenses qu'elle dit :

— Papa, me faudra-t-il avoir bien longtemps aussi mal ?

— J'espère que non, ma chérie, reprit son père ; j'espère qu'avant une heure tu seras soulagée.

Elle se tint bien tranquille, sans même pousser un soupir pendant environ trois quarts d'heures, puis elle dit : — Oh ! papa, n'y a-t-il pas bientôt une heure ?

Il ne put que lui répéter qu'il espérait qu'elle serait bientôt soulagée ; mais hélas ! ce ne fut pas le cas.

Le docteur vint la voir plusieurs fois dans la journée, et Mr N. vit à son expression qu'il était très inquiet.

— Docteur, lui dit-il enfin, ne me cachez rien ; comment la trouvez-vous ?

Le docteur qui était un ami intime de la famille, répondit avec émotion :

— Dieu sait que je voudrais savoir que faire pour vous rendre votre enfant ! Mais je ne vois aucun espoir ; je crains bien qu'elle ne passe pas la journée de demain.....

Jamais Mr N. n'avait senti un plus grand déchirement. Après avoir donné libre cours à sa douleur, il se dit : Il faut bien que j'avertisse mon enfant, mais comment faire ?

Enfin il retourna auprès d'elle et lui dit :

— Hélène, mon enfant, tu es très malade.

— Oui, papa, je le sais.

— Hélène, ma chérie.... (le pauvre père ne savait comment le dire) Hélène, ma bien-aimée, il arrive quelquefois que de petites filles, malades comme toi, ne se guérissent pas.

L'enfant tourna ses yeux brillants vers son père, et lui dit : — Oh ! papa, je n'ai pas peur de mourir ! Jésus est mort pour me sauver, et j'irai vers lui dans le ciel....

On fit venir les parents et les amis qui désiraient encore revoir Hélène. Elle leur fit à tous de tendres adieux, leur disant :

— Au revoir, à bientôt !

Son frère Charles l'embrassa en lui disant, les larmes aux yeux : — Je suis bien fâché de t'avoir souvent taquinée. Veux-tu me pardonner ?

— Oh ! mon cher, je n'ai rien à te pardonner. Mais

demande à Dieu de te pardonner les péchés, et de t'adopter pour son enfant ; je l'en prie !

Charles l'a, en effet, demandé à Dieu, et il est maintenant un véritable chrétien, honorant le Seigneur dans toute sa conduite, soit à la maison, soit à l'école.

Lorsque les parents et les amis se furent éloignés, Hélène demanda à son père de lui chanter :

Une belle patrie,
Dans les hauts cieux,
Rassemble, après la vie,
Les bienheureux, etc.

Et elle chanta avec lui, d'un bout à l'autre ces belles paroles, sans qu'il y eut aucun tremblement dans sa voix.

Ensuite elle se mit à prier, mais on ne pouvait comprendre les mots de la prière qu'elle adressait à Dieu.

Il était environ minuit ; son père, qui ne la quittait pas des yeux, la vit sourire, lever en l'air ses pauvres bras, et tout fut fini. Hélène avait entendu la voix de l'Époux ; elle avait été au-devant de lui, et elle était entrée avec lui dans la salle des noces de l'Agneau.

Que puis-je faire pour Jésus ?

Jeannette était à l'école du dimanche qu'elle aimait beaucoup ; la leçon du jour traitait de l'amour que nous a témoigné notre bon Sauveur, et de celui que nous devons, en retour, avoir pour Lui, Jeannette, au

lieu d'être intéressée, comme à l'ordinaire, paraissait toute troublée et ne répondait pas rapidement aux questions qu'on lui posait.

Que pouvait-elle avoir ? Souffrait-elle d'un mal de tête — sa mère était-elle malade — pourquoi ne chantait-elle pas avec son entrain ordinaire ?

L'école finie, M^{lle} Grand lui dit à voix basse : — Attends-moi, nous nous en retournerons ensemble.

Quand donc la maîtresse fut prête, elle se mirent en route.

— Qu'as-tu, mon enfant ? commença M^{lle} Grand, je suis sûre que quelque chose te tourmente.

Les yeux de Jeannette étaient remplis de larmes et ses joues couvertes de rougeur, mais elle ne répondit pas.

Alors sa maîtresse continua : — Ma chère Jeannette, ne veux-tu pas me dire ce que tu as ? J'aimerais tant pouvoir t'aider !.....

Enfin arriva tout bas la réponse : — Oh ! mademoiselle, je ne fais rien pour Jésus....

Ah ! c'était cela ? Jeannette croyait que le Seigneur Jésus l'aimait, lui avait pardonné ses péchés et lui donnait toutes sortes de bénédictions ; mais elle ne savait que faire pour lui. Si elle était un homme, se disait-elle, elle pourrait prêcher l'évangile ; si elle était plus grande, elle pourrait enseigner dans une école du dimanche, visiter les malades et les soulager ; mais jeune, ignorante, pauvre et misérable, que pouvait-elle faire ?

Voici ce que lui dit sa maîtresse : — Ma chère enfant, commence par aimer Jésus de tout ton cœur,

et alors tu trouveras mille moyens de travailler pour Lui. Naturellement il ne demande pas de toi l'ouvrage d'un homme; ton œuvre est de faire très bien ton ouvrage de chaque jour. Quand ta mère te donne de la couture, tu travailles pour Christ si, par amour pour Lui, tu le fais diligemment et de tout ton pouvoir. Quand elle te prie de soigner ton petit frère, oh ! que ce sera mieux fait si tu le fais par amour pour Christ ! Quand tu balaies une chambre et que tu en ôtes la poussière, tu peux encore le faire pour la gloire de Dieu. Chaque fois que tu es diligente, consciencieuse, tu réjouis le cœur de ton divin Maître. Apprends soigneusement tes leçons, en pensant que c'est la volonté de Dieu que tu le fasses. Retiens toute parole aigre et désagréable, en te souvenant que Jésus désire que tous les siens soient doux et humbles de cœur. Sois aimable et patiente, même si on te traite avec injustice, et fais tout ce qui est en ton pouvoir pour rendre les autres heureux, te souvenant que ton Maître n'a jamais cherché son propre intérêt.....

Elles étaient arrivées devant la demeure de M^{lle} Grand ; celle-ci s'arrêta encore un moment, et continua :

— Rappelle-toi, ma chère enfant que, par toi-même, tu n'es capable de faire aucune de ces choses, quelque simples qu'elles paraissent. Demande donc à Jésus de te donner la force et la sagesse d'accomplir cela pour Lui. La Bible nous dit : « Soit donc que vous mangiez, soit que vous buviez, ou quoi que vous lassiez, faites tout pour la gloire de Dieu. »

(1 Corinthiens X, 31.) Elle dit aussi que quiconque aura donné un verre d'eau froide, au nom de Jésus, à l'un de ces petits qui croient en Lui, ne perdra point sa récompense. (Matthieu X, 12; Marc IX, 41.) Mais avant tout, pour que tu puisses aimer Jésus et faire quelque chose pour Lui, souviens-toi qu'Il l'a aimée le premier et qu'Il s'est donné lui-même pour toi. Si tu crois cela, tu chercheras à plaire à ce bon Sauveur, et tu sauras le faire sans peine.... Adieu, mon enfant; que le Seigneur soit avec toi et te dirige en tout !



Sans délai.

Pendant la guerre de Crimée, raconte le capitaine Morton, le vaisseau sur lequel il était simple enseigne fut commandé pour aller bombarder Sébastopol; en face de la mort qui faisait de tous côtés d'innombrables victimes, Morton commença à se demander ce que deviendrait son âme s'il venait à mourir. Une nuit qu'il était de service, un officier de ses amis lui parla de Jésus et lui dit que s'il voulait être sauvé et avoir tous ses péchés pardonnés, il n'avait qu'à croire en Jésus avec simplicité, comme un petit enfant. C'était là justement ce dont Morton avait besoin : recevoir le pardon de ses péchés; aussi, après avoir écouté son ami, il s'écria : « Eh bien ! vous avez raison, je ne fais que descendre à ma cabine et me donner à Dieu. » Et du coup il enjambe l'échelle qui conduisait à l'entrepont; mais à peine

avait-il descendu un ou deux échelons que son ami lui cria : « Prenez garde, vous feriez mieux de vous confier en Christ à l'instant même, car avant d'arriver au fond de l'échelle vous pouvez être précipité dans l'enfer. » Ces paroles décidèrent Morton. Là et à cet instant même, lui un pécheur coupable, il reçut Christ comme son Sauveur personnel et il fut sauvé ; quand il arriva à sa cabine, il n'eut plus qu'à rendre grâces à Dieu.

Ses mains et son cœur.

(Sur l'air du cantique 117.)

Ta divine tendresse,
 Jésus, puissant Berger !
 M'entoure en ma détresse,
 M'abrite du danger.
 Sur ton cœur tu me portes
 Faible et souvent lassé ;
 Tes mains douces et fortes
 Me tiennent enlacé.

Ah ! tes deux mains percées,
 Saignantes sous les clous,
 Par les hommes blessées
 Quand tu mourais pour nous,
 Et des choses souffertes
 Gardant le souvenir,
 Ces mains restent ouvertes...
 Ouvertes pour bénir.

Modèle inimitable,
 Cœur humain du Sauveur,
 Fidèle et secourable,
 Parfait en sa douceur ;
 Humble cœur qu'on peut suivre
 Sans crainte et sans effroi,
 Près de toi je veux vivre,
 Cœur qui souffris pour moi !



Désobéissance.

(Histoire véritable.)

Un enfant de huit ans, que nous nommerons Charles, s'embarqua avec son père pour les États-Unis. Il s'était fait une ligne à pêcher, et malgré les remontrances de son père, il persista à jeter sa ligne par-dessus le bord du bateau, dans l'espoir d'attraper des poissons. Enfin, on lui dit qu'il risquait sa vie ; que ce qu'il faisait était très dangereux, et on lui défendit expressément de continuer.

Comme on le surveillait de près, et qu'il était résolu de désobéir, il alla un jour s'enfermer dans une des cabines. Il est probable que pour mieux atteindre son but, il se pencha en dehors de la fenêtre, en s'appuyant sur une planche qui était pourrie, et qui se cassa sous son poids.

Quoiqu'il en soit, le fait est qu'il tomba à la mer.

On le chercha partout ; mais le navire, avançant rapidement, laissa loin derrière lui l'enfant désobéissant. Le père, dans une angoisse terrible, appelle : Charles ! Charles ! — Il ouvre toutes les portes ; il arrive à une porte qui résiste à ses efforts, — il la brise — et là — là, mes chers jeunes lecteurs, il voit une planche cassée et un bout de ligne... Malheureux père ! malheureux enfant !

Oh ! chers amis ! priez Dieu de vous garder d'un esprit de désobéissance. Quelle chose terrible que de mourir dans un acte comme celui-là !

Enfants, obéissez à vos parents en toutes choses, car cela est agréable dans le Seigneur. (Colossiens III, 20 ; comp. Éphésiens VI, 1.)



Riche et pauvre.

Il y avait, dans un village où j'ai demeuré, une jolie petite maison, entourée d'un jardin et dans une situation charmante. Rien n'y manquait : bons murs de briques, persiennes peintes en vert, toit couvert d'ardoises, balcon à la fenêtre du milieu, marquise au-dessus de la porte d'entrée.

La propriétaire de cette maison était une veuve ; son mari lui avait laissé quelque fortune, et comme elle dépensait peu, elle devenait tous les jours plus riche. A voir son habitation bien tenue et bien meublée, son jardin parfaitement soigné, sa basse-cour abondamment peuplée, assurément vous l'auriez crue heureuse.

Tout à côté se trouvait une vraie chaumière avec des murs en terre, un toit de chaume, une porte formée par trois mauvaises planches clouées ensemble, et une petite fenêtre qui permettait à peine à l'air d'entrer. L'intérieur était tout aussi pauvre que l'extérieur : une chambre au niveau du sol, et au-dessus un grenier, composaient toute l'habitation. Quant à des meubles, à peine s'y trouvait-il un seul objet qui méritât ce nom.

La propriétaire de ce misérable réduit était aussi une veuve; son mari était mort après une longue maladie et l'avait laissée sans autre richesse que six enfants dont le dernier était au berceau. Elle recevait un petit secours de la commune et travaillait sans relâche pour faire vivre sa famille. Elle partait tous les matins de bonne heure, laissant le dernier né à la grand'mère, tandis que les autres enfants cherchaient à se rendre utiles comme ils pouvaient. On se demandait comment elle avait le courage de supporter une vie si rude. Jamais de feu au foyer, excepté le matin et le soir pour faire cuire un peu de soupe. Comme la cabane se trouvait dans un fond, les murs étaient humides et dépeints; le carreau qui couvrait le sol était brisé en vingt endroits; et si vous aviez pu monter l'échelle qui conduisait au grenier, vous y auriez vu le même aspect désolé.

Il n'y avait qu'un champ entre la pauvre chaumière de Marguerite Dupuis et la demeure confortable de M^{me} Leroi, mais il y avait un monde entre leurs situations.

Un matin, j'allai voir M^{me} Leroi, et je la trouvai

occupée à écrire ; elle me pria de l'excuser, me disant qu'elle venait de recevoir l'argent de ses loyers, et qu'elle l'inscrivait sur ses livres. J'attendis quelques instants, et quand elle eut fini elle me dit avec un soupir :

— Vous voyez, madame, depuis la mort de mon pauvre mari, il faut que je m'occupe moi-même des affaires ; c'est un grand ennui.

— Avez-vous donc de mauvais locataires ?

— Non, pas précisément ; je ne puis me plaindre d'eux. Mais on a toujours des ennuis avec les propriétés ; il faut faire sans cesse des réparations, et puis il faut entendre les plaintes des locataires, leurs réclamations continuelles : une pauvre veuve est toujours exploitée.

Lui voyant l'air assez abattu, je lui parlai de ses fleurs qui étaient fort belles ; elle me montra celles qu'elle considérait comme les plus rares, et me dit le prix élevé qu'un jardinier lui en avait offert. Puis elle ajouta aussitôt :

— Elles seraient bien plus belles si elles n'avaient pas tant souffert de l'hiver. L'air est si froid ici !

— Vous trouvez ? répondis-je. Le climat me semble excellent dans ce vallon.

— Pour vous, madame, peut-être ; mais il est trop froid pour les fleurs. Il ne me convient pas du tout à moi-même ; j'habitais autrefois un endroit beaucoup plus agréable, et si ce n'était l'ennui de déménager et de perdre peut-être sur ma maison, je quitterais certainement ce pays.

Nous allâmes ensuite voir la basse-cour.

— Qu'avez-vous fait de votre belle couvée espagnole ? je ne la vois plus, m'écriai-je.

— Je l'ai vendue, cela me donnait trop de peine ; et je pense quelquefois qu'il vaudrait mieux les vendre toutes : elles abiment tout ici et même chez les voisins, et il est désagréable de recevoir des plaintes.

Au moment de la quitter, voulant essayer encore une fois d'attirer son attention sur un sujet qui pût lui faire plaisir :

— Ce que j'admire chez vous, lui dis-je, c'est l'exquise propreté de votre ameublement ; les chaises, les tables brillent comme une glace : on s'y mirerait.

Elle soupira et me répondit :

— Oh ! ne dites pas cela, madame ; elles étaient brillantes autrefois, du temps de mon pauvre mari ; je les nettoyait moi-même ; mais depuis, je n'ai plus le courage de m'en occuper, je laisse ce soin à ma bonne ; et, vous savez, tout ce qui est laissé aux bonnes va mal.

— Avez-vous une mauvaise servante ?

— Oh ! elle est aussi bonne qu'une autre, et ce n'est pas beaucoup dire !

Ainsi il me fut impossible de trouver M^{me} Leroi satisfaite d'une seule chose ; tous les avantages dont elle était comblée et dont une autre à sa place aurait joui, devenaient pour elle des sujets de mécontentement et de plainte.

— Dois-je entrer chez Marguerite Dupuis ? me dis-je en sortant de cette demeure pourvue de tout, ex-

cepté de bonheur. C'est inutile, elle est sans doute à l'ouvrage.

En ce moment, je la vis s'avancer, un fagot de bois mort sur le dos.

— Marguerite, nous aurons besoin de vous la semaine prochaine, lui dis-je.

— Je vous remercie beaucoup, madame.

— Revenez-vous à la maison ?

— Oui, madame.

— Vous ne travaillez donc pas aujourd'hui ?

— Non, madame ; mon petit Jacques est malade, et il faut que je reste près de lui.

J'entrai avec elle dans son pauvre logis.

L'enfant malade était couché dans un petit lit d'osier ; quelques vieux vêtements avaient été jetés sur lui ; l'ainée des petites filles le berçait, et sous prétexte de l'endormir, chantait de façon à le tenir indéfiniment éveillé. Elle semblait cependant très contente d'elle-même et sourit en nous voyant arriver.

Marguerite déposa son fagot dans un coin, prit l'enfant dans ses bras, et dit à la petite fille d'allumer du feu pour faire chauffer le bouillon de Jacques.

— C'est une voisine qui a eu la bonté de me donner cette tasse de bouillon pour lui, me dit-elle ; cela va le réchauffer et lui faire du bien. Le médecin a promis qu'il viendrait ce matin.

Je regardais autour de moi, et, me rappelant l'élégante maison de M^{me} Leroi, je ne pus m'empêcher de dire :

— Vous devez avoir des moments bien difficiles à passer ?

— C'est vrai, madame ; mais quand mon pauvre mari est mort, nous avons été encore plus malheureux ; le chagrin, d'abord, et puis, nous n'avions plus rien du tout. Si la commune n'était pas venue à mon aide, je n'aurais même pas pu payer son enterrement. — La maison n'est pas en très bon état, continua-t-elle, mais je n'ai trop rien à dire, je ne la paye que vingt sous par semaine. J'espère, si je suis de ce monde au printemps, repeindre un peu les murs. Vous voyez que je suis assez bien arrivée à boucher les trous par où la pluie passait.

— Et pourquoi attendez-vous le printemps pour repeindre les murs ? demandai-je.

— Ah ! c'est que d'ici un mois ou deux, la rivière va sans doute déborder, et cela les abîmerait de nouveau.

— L'eau entre donc ici ? Cela doit être très malsain.

— On le croirait, madame, et cependant, en général, nous ne sommes pas plus mal portants que les autres.

— Mais que faites-vous des lits, des chaises, pendant ce temps-là ?

— Nous les montons dans le grenier et nous y allons nous-mêmes. Oh ! le déménagement est bientôt fait.

En ce moment le médecin arriva ; il examina le petit Jacques et déclara que l'enfant avait seulement besoin de soins et surtout de bonne nourriture ; rien ne pouvait lui être meilleur qu'un peu de viande et de bon vin.

Et comme Marguerite fit observer qu'elle n'avait pas le moyen de se les procurer :

— Je vous donnerai un bon pour le bureau de bienfaisance, dit le docteur ; on vous remettra les choses nécessaires.

Marguerite le remercia aussi chaleureusement que s'il les avait payées de sa bourse.

— Oh ! il est bien bon, dit-elle, quand il fut parti ; je voudrais qu'il sût combien je suis touchée de ce qu'il fait pour nous.

Je promis d'envoyer immédiatement le vin et la viande pour le petit Jacques, le secours du bureau ne pouvant arriver que le lendemain au plus tôt.

Marguerite me remercia avec des larmes dans les yeux.

— Que je suis heureuse ! s'écria-t-elle, de ne pas être obligée d'attendre jusqu'à demain ! Voyez pourtant comme Dieu est miséricordieux, il ne nous abandonne jamais dans nos besoins. Oh ! je serais bien ingrate si je ne le bénissais pas de sa bonté.

Pressée d'envoyer à Marguerite ce que je lui avais promis, je revins en hâte chez moi ; tout le reste de la journée je pensai avec attendrissement à cette digne femme, si résignée, si facilement satisfaite au milieu de ses épreuves et de son dénuement.

Évidemment, de mes deux voisines que je venais de visiter, la plus pauvre était la riche M^{me} Leroi ; la plus riche était la pauvre Marguerite. Que manquait-il donc à la première pour jouir des biens dont elle était comblée ? C'était le secret que possédait la seconde, et qui lui faisait trouver de la joie au sein même de la détresse : un cœur reconnaissant.

Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et toutes ces choses vous seront données par-dessus. (Matthieu VI, 33.)

Or la piété avec le contentement est un grand gain. (1 Timothée VI, 6.)

En toutes choses rendez grâces, car telle est la volonté de Dieu. (1 Thessaloniens V, 18.)

Simplicité de la foi.

— Comment fais-tu, sans une mère à qui raconter tous tes chagrins ? demandait à un orphelin un enfant qui avait le bonheur de posséder une mère.

— Maman m'a dit avant de mourir, à qui je devais m'adresser, répondit le pauvre petit ; je vais vers mon bon Sauveur Jésus ; il était l'ami de maman, il est aussi le mien.

— Mais Jésus est dans le ciel, il est bien loin de nous ; il doit veiller à tant de choses, comment aurait-il le loisir de t'écouter et de penser à toi ?

— Je ne sais rien de tout cela, répondit l'orphelin ; je sais seulement *qu'il a promis de m'écouter, et cela me suffit.*

Je t'invoque, car tu as accoutumé de m'exaucer, ô Dieu ! Incline ton oreille vers moi, écoute mes paroles. (Psaume XVII, 6.)



Le buisson d'épines.

Henri sortit une après-midi pour aller jouer dans une jolie prairie qui était près de la maison de son père. C'était au mois de mai ; le soleil allait se coucher, et le ciel resplendissait de ces teintes magnifiques, qui annoncent en général qu'il fera beau temps le lendemain. Henri rencontra son père, et ils s'assirent pour contempler ce beau spectacle et admirer la vue qui s'offrait à eux. Un troupeau de brebis paissait à quelque distance ; une forte ondée, qui était tombée dans le courant du jour, avait contraint ces animaux de se réfugier près d'une haie d'épines que dominait un vieux chêne, et leur laine s'étant accrochée aux épines, ils en avaient laissé des flocons suspendus aux buissons. Henri, voyant quelque chose de blanc attaché à la haie, s'approcha pour savoir ce que c'était. Son père lui expliqua comment cela était arrivé.

— Oh ! papa, dit Henri, pourquoi Dieu a-t-il fait ces

buissons d'épines qui enlèvent aux moutons leur laine; et pourquoi les hommes les laissent-ils croître? Je me lèverai de bonne heure demain matin, et si vous voulez me donner la serpe, je couperai les buissons.

— Nous verrons, mon enfant; mais sois sûr que les buissons d'épines ont été créés pour un but utile, et qu'il y a quelque bonne raison pour qu'ils soient là. Ne te rappelles-tu pas la tonsure des brebis à laquelle tu assistas l'année dernière avec Hélène? Vous ne vîtes pas seulement de petits morceaux de laine, mais la toison tout entière, enlevée aux moutons.

— Oui, papa; mais vous nous dites alors que comme l'hiver était fini, les moutons n'avaient plus besoin de leur toison; que leur laine tomberait si on ne la coupait pas, et que comme Dieu a donné à l'homme les animaux pour son usage, il était juste de prendre leur laine pour en faire des vêtements et d'autres choses utiles. Mais je suis sûr que ces buissons d'épines ne peuvent rien faire de cette laine, et qu'elle se perd; et vous conviendrez que nous ferons bien de les couper.

— Eh bien! je t'accompagnerai demain matin, et nous raisonnerons ensemble de tout cela.

Le petit Henri était un enfant aimable et pieux, mais quelquefois un peu trop prompt à juger. Il était si enchanté de son idée qu'il n'en dormit presque pas de toute la nuit. Aussitôt qu'il vit poindre le jour, il sauta à bas de son lit, s'habilla, et probablement répéta sa prière du matin sans trop penser à ce qu'il faisait. Puis, ayant pris la serpe, il appela

son père. Celui-ci n'était pas si pressé que son fils.

Ils arrivèrent bientôt à la prairie. Henri allait si vite que son père pouvait à peine le suivre. Bientôt ils furent près de la haie. — A présent ! papa, dit Henri, mettons-nous vite à l'ouvrage.

— Attends, dit son père, regarde tous ces petits oiseaux qui volent parmi les buissons ; attendons quelques minutes pour voir ce qu'ils font, avant de les déranger.

Ils s'assirent sur une petite éminence, et virent que les oiseaux venaient piquer les brins de laine qui étaient sur les épines et les emportaient ; des troupes de moineaux, de linottes, de pinsons et d'autres oiseaux étaient occupés activement à ce travail.

— Qu'est-ce qu'ils vont faire de cette laine ? dit Henri.

— Ceci nous montre, mon cher enfant, comment Dieu se plaît à pourvoir aux besoins de ses plus faibles créatures. Tu as vu qu'il ne tombe pas un passereau en terre sans sa volonté, et tu vois maintenant comment Dieu procure à ces oiseaux un moyen de préparer pour leurs petits des nids chauds et moelleux. C'est la saison où ils construisent leurs nids, et ils ne pourraient pas prendre la laine sur le dos des moutons. Ainsi tu vois que cette laine enlevée par les buissons, et qui ne peut leur être d'aucune utilité, sert aux oiseaux. Maintenant qu'en dis-tu, faut-il couper la haie ?

— Non, papa, je ne crois pas.

— La miséricorde de Dieu est infinie, mon enfant. Nous lisons dans l'Écriture qu'il donne la pâture au

bétail et aux petits du corbeau qui crient. Tu vois qu'il donne aussi aux oiseaux de quoi se faire des abris et de bons lits. Dois-je regretter qu'il m'ait ôté quelques brins de laine pour le bien de ces innocents animaux ? Je dois plutôt admirer sa bonté et apprendre de Lui à avoir de la compassion pour toutes les créatures vivantes. Ce n'est pas tout. Sais-tu que ces oiseaux me rendront peut-être des services, en échange du petit bien que je leur fais ? La plupart d'entre eux font la guerre aux insectes qui attaquent les plantes et les arbres, et par là ils sont très utiles aux hommes. Et si tu crois que les buissons me sont inutiles, tu te trompes bien : ce sont des garde-champêtres qui ne me coûtent rien, et qui ornent mes champs, tout en empêchant les bestiaux de gâter mes plantations. Quand les brebis se sont réfugiées hier sous le grand chêne, elles n'auraient pas manqué, après la pluie, de se jeter sur ces blés qui commencent à s'élever, si les buissons n'avaient été là pour les arrêter. Ces mêmes épines qui leur ont enlevé un peu de laine, leur auraient piqué le museau si elles avaient voulu avancer, comme si elles leur eussent dit : Halte-là ! — Regarde, mon enfant, combien de sujets tu trouves d'admirer la sagesse de Dieu, là où, au premier moment, il te semblait que Dieu avait fait une chose inutile ou même déraisonnable. Profite de cette leçon. Quand, dans ta vie, il t'arrivera quelque chose de pénible, et que tu seras tenté de dire : « Pourquoi Dieu m'envoie-t-il ce chagrin ? » dis plutôt : « J'ai vu que Dieu bâtit des maisons aux petits oiseaux et soigne même le lit où ils

couchent : comment, si je suis un de ses enfants, pourrait-il me faire du mal ? » De même aussi, lorsque tu lis la parole de Dieu, s'il t'arrive de rencontrer des choses difficiles à comprendre, et qui seraient comme des épines pour ton esprit, rappelle-toi ces utiles buissons, et dis-toi : « Je ne comprends pas ceci ; mais si je le comprenais, j'y trouverais certainement une preuve de la sagesse et de la bonté de mon Père céleste. »

Ézéchias montrant ses trésors.

(Ésaïe XXXIX.)

Ézéchias, le pieux roi de Juda, étant tombé très gravement malade, avait prié le Seigneur de le guérir. Il croyait fort qu'il allait mourir ; ce qui lui fit répandre beaucoup de larmes. Mais le Seigneur entendit sa requête ; il le guérit, et lui dit qu'il ajouterait quinze années à ses jours. Et comme pour confirmer à ce prince que cette parole s'accomplirait, l'Éternel lui accorda un signe : Il fit rétrograder le soleil de dix degrés, par les degrés par lesquels il était descendu au cadran d'Achaz, afin que ce jour-là fût plus long que les autres jours. C'était la même chose que si nous reculions les aiguilles d'une pendule ; seulement, en faisant ainsi, nous ne changerions rien à la durée du temps. Mais quand Dieu change l'heure, il a le pouvoir de changer la longueur du jour.

Les habitants de Babylone durent remarquer ce signe merveilleux, car ils avaient l'habitude d'observer avec une grande attention le soleil, la lune et les étoiles; et, selon toute probabilité, ils ouïrent dire que le Dieu d'Israël avait fait cela pour montrer à son serviteur Ézéchias qu'il ne mourrait point et que ses années seraient prolongées. Nous lisons que le roi de Babylone, ayant appris qu'Ézéchias avait été malade et qu'il était guéri, lui envoya des lettres par ses serviteurs, avec un présent. C'eût été pour le roi de Juda, qui connaissait le Seigneur, une occasion excellente de parler de Lui à ces hommes venus d'un pays lointain; et ceux-ci à leur tour, en rentrant dans leur patrie, auraient pu parler au roi de Babylone du seul vrai Dieu et de quelle manière le roi de Juda le craignait et le servait, au lieu d'adorer les images et les idoles que les Caldéens avaient pour dieux. Ézéchias, convalescent dans sa maison, écrivait touchant sa maladie, et comment Dieu l'en avait guéri; puis il ajoutait : « Le vivant est celui qui te célébrera, comme je fais aujourd'hui; le père conduira ses enfants à la connaissance de ta vérité. » (XXXVIII, 19.) Il semble donc, n'est-ce pas, que lorsque ces étrangers vinrent le voir, il aurait dû saisir avec empressement l'occasion qui lui était ainsi fournie de leur faire connaître la vérité et la gloire de Dieu. Pourtant nous ne lisons pas que tel ait été le cas. Il avait vivement désiré monter à la maison de l'Éternel; mais quand ces grands hommes de Babylone vinrent, il les mena *dans son palais*. Leur visite le satisfaisait beaucoup, et les attentions dont il était

l'objet le flattaient fort ; il leur fit voir les collections de ses choses précieuses, son or et son argent, ses choses aromatiques, et tout ce qui se trouvait dans sa maison et dans sa cour. C'étaient là ses trésors, et « où était son trésor, là aussi était son cœur. » Il entretenit ses visiteurs de ce qui l'occupait ; puis ils s'en allèrent avec la pensée, sans doute, qu'Ézéchias était un grand roi, qui les avait reçus avec bonté et leur avait fait la faveur de leur montrer toutes ses belles choses ; mais ils ne l'entendirent pas parler du Dieu qui lui avait donné toutes les richesses qu'il possédait, et qui lui avait rendu la vie et la santé. En agissant ainsi, Ézéchias ne plut point à Dieu ; et Dieu lui envoya son serviteur Ésaïe, afin de lui annoncer que les jours arriveraient où tout cet amas de trésors serait emporté en Babylone, dans ce pays éloigné d'où ces hommes étaient venus.

Cher lecteur, quels sont les trésors que nos cœurs affectionnent et dont nous aimons à nous entretenir avec nos amis ? Ce n'est pas proprement un mal d'avoir des biens temporels et de les apprécier ; mais le désir du Seigneur est que nous nous attachions à des richesses qui ne peuvent point être emportées à Babylone ni ailleurs, et non point à des choses que nous laisserons derrière nous, quand il nous faudra quitter ce monde. Vous savez tous ce que Jésus dit à cet homme riche, qui avait pour son trésor le revenu de ses champs et qui ne savait pas qu'en faire. Ses greniers étaient devenus trop exigus pour contenir les récoltes que ses terres avaient rapportées si abondamment et tous ses biens ; néan-

moins, il ne lui vint jamais à l'idée de donner de son superflu. Au contraire, il se demandait ce qu'il pourrait en faire. Il dit à son âme : « Mon âme, tu as beaucoup de biens assemblés pour beaucoup d'années; repose-toi, mange, bois, fais grande chère. » Il ne consulta point Dieu quant à l'emploi qu'il devait faire des biens qui lui avaient été accordés. « Mais Dieu lui dit : Insensé ! cette nuit même ton âme te sera redemandée; et ces choses que tu as préparées, à qui seront-elles ? » (Luc XII, 16-20.)

Mais nous pouvons posséder des richesses que rien sur la terre ne saurait nous dérober; la mort elle-même, au lieu de nous en séparer, nous met en leur possession d'une manière plus immédiate. Au chap. X de l'épître aux Hébreux, il nous est parlé de ceux dont les biens furent ravés et qui ne s'en affligèrent point, mais plutôt l'acceptèrent avec joie, sachant qu'ils avaient pour eux-mêmes, dans les cieux, des biens meilleurs et permanents. Ils possédaient le trésor dont parle le Seigneur Jésus, « un trésor dans les cieux qui ne manque pas, d'où le voleur n'approche pas, et où la teigne ne détruit pas. » C'est un trésor semblable que le Seigneur veut vous donner. « Il a vécu dans la pauvreté pour vous, afin que par sa pauvreté vous fussiez enrichis, » non des richesses de ce monde, mais des richesses selon Dieu, lesquelles sont d'un prix inestimable et que personne ne peut ôter.

Quiconque peut dire : « Le Seigneur est ma part, » est véritablement riche, tout pauvre qu'il puisse être quant aux biens terrestres. Il peut n'avoir aucune

des belles choses que le roi de Juda était si heureux de montrer aux hommes qui vinrent le voir ; mais il a un Père dans les cieus qui n'oublie pas même les passereaux ; qui nourrit les petits des corbeaux ; qui revêt les lis des champs de toute leur beauté. Il prend de ses enfants un soin tel qu'il compte aussi les cheveux de leur tête. Bien plus, il leur dit : « Ne crains pas, petit troupeau, car il a plu à votre Père de vous donner le royaume. » (Luc XII, 32.) Il a donné son cher Fils pour être leur Sauveur et leur Berger. Quel privilège d'appartenir à ce troupeau, quoique ce ne soit que *le petit troupeau*. Un cher serviteur de Dieu, le bienheureux apôtre Paul, qui appréciait ce privilège, pouvait bien, en effet, écrire à ses frères : « Mon Dieu suppléera à tous vos besoins selon ses richesses en gloire, par le Christ Jésus. » (Philippiens IV, 19.)

Cher lecteur qui parcourez ces pages, que vous soyez riche ou pauvre, si vous n'êtes pas riche en Dieu, sauvé de la colère à venir, membre de sa famille, vous manquez de tout. Vous n'avez donc rien de mieux ni de plus urgent à faire, qu'à confesser votre misère et votre néant. Ne vous appuyez pas sur l'incertitude des richesses, si vous avez celles-ci, ni sur quoi que ce soit en dehors de Christ. Et si vous êtes pauvre, cela ne vous rapprochera pas davantage de Dieu. Ah ! chère âme qui êtes encore sans Dieu et sans espérance dans le monde, mettez votre confiance en Christ ; allez avec foi à Celui qui dit : « Je te conseille d'acheter de moi de l'or passé au feu, afin que tu deviennes riche. » (Apocalypse

III, 18.) Lui-même, il veut que vous soyez enrichi et satisfait en le recevant dans votre cœur, et que vous savouriez son amour en attendant la gloire.

Heureux celui qui, se renonçant soi-même, prend sa croix chaque jour et suit le Seigneur Jésus; heureux celui qui ne charge d'autre joug que le joug de Christ. A cette école bénie, il apprendra de Celui qui est débonnaire et humble de cœur, et il trouvera le repos de son âme. (Matthieu XVI, 24; XI, 29.)

La petite Alice.

Une de mes élèves à l'école du dimanche était si douce, si charmante, qu'elle se faisait aimer de tous ceux qui l'approchaient.

Un jour, je lui dis : — Que ferais-tu, Alice, si Dieu t'appelait en jugement pour répondre des péchés que tu as commis ?

Son visage resplendit d'amour et de paix, tandis qu'elle me répondit : — Christ est mort pour les pécheurs, il est mort pour moi. Je me cacherai derrière lui, et je n'aurai rien à craindre.

Belle pensée ! Nous cacher derrière Christ, nous perdre en lui et, jetant loin de nous toutes nos œuvres entachées de péché, nous reposer seulement et entièrement sur l'œuvre complète et parfaite qu'il a accomplie pour notre salut, voilà ce qui remplit nos âmes de bonheur, d'assurance et de paix.

Voix matinales.

Oh ! lève-toi, petite fille,
Voici le moment du réveil ;
Autour de toi déjà sautille
Un premier rayon de soleil.

L'alouette vive et joyeuse
Remplit les airs de ses chansons,
Et la fourmi laborieuse
Semble nous dire : « Travaillons. »

Déjà le papillon folâtre
À ses jeux vient te convier,
Et là-bas, dans les champs, le pâtre
Te cherche en vain sur le sentier.

Les abeilles déjà bourdonnent
Et se posent sur chaque fleur ;
Le miel si doux qu'elles nous donnent
Est le produit de leur labeur.

Le bouton d'or, humble fleurette,
S'entr'ouvre à la douce chaleur,
Et la timide pâquerette
Rend hommage à son Créateur.

Viens, que ta fraîche voix se mêle
À ce concert mélodieux,
Que l'oiseau léger sur son aile
Porte tes chants jusques aux cieux.

Que les accents de ta prière,
Enfant, s'unissent à ce chœur
Et montent jusqu'à Dieu le Père,
Comme un parfum de bonne odeur.

La Bible cachée.

Je me figure que plus d'un de mes jeunes lecteurs s'écriera : « Oh ! qu'est-ce que peut être cette histoire ? » — Vous allez le voir. Mais, d'abord, il faut que je vous demande si vous vous rappelez ce que je vous ai raconté de Neddie, le petit garçon irlandais, dans le numéro de mars de notre journal, et comment ce cher enfant avait été privé du bonheur de posséder une Bible, privé de l'avantage qu'ont beaucoup d'entre vous d'aller à une école du dimanche. Mais quelques semaines avant sa mort, un Nouveau Testament ayant été mis entre ses mains, il le lut, et j'ai eu la joie de vous dire qu'il y trouva le salut et qu'il put s'en aller en paix auprès de son Sauveur.

Je vous ai dit aussi que, par la bonté de Dieu, la lumière de l'Évangile avait pénétré, à cette occasion, dans la chaumière irlandaise; aujourd'hui, je veux vous raconter comment le livre de Neddie fut particulièrement un moyen de bénédiction pour un autre enfant de la même maison.

Lorsque Neddie eut quitté ce monde, sa pauvre mère le pleura avec résignation, mais longtemps et douloureusement. Le Nouveau Testament fut serré avec soin dans le large coffre de famille, et demeura caché là comme une précieuse relique du fils bien-aimé.

Les années s'écoulèrent. Les autres enfants demandaient souvent qu'on leur prêtât le livre de Neddie ; mais la demande était bien rarement accordée. Huit ans plus tard, la santé de Mickie, le plus jeune garçon de la famille, s'altéra ; il cessa de pouvoir courir, il ne pût plus aller pêcher ni s'amuser comme ses camarades, et fut obligé de rester assis, ses jambes étant devenues trop faibles pour le soutenir. Les soins médicaux ne purent guère apporter d'amélioration à son état. Dans la solitude où il se trouvait, il pensa au livre de Neddie. Sa mère voudrait-elle le lui prêter seulement un moment pour avoir quelque chose à lire ? — « Je le rendrai, » lui dit-il en hasardant timidement sa requête. Elle ne voulait et ne pouvait pas refuser cela à son enfant infirme ; Mickie reçut le livre, le lut et le relut, y prenant un tel plaisir que le petit Testament devint son inséparable compagnon.

Vers cette époque, je vins dans la contrée faire une visite à mon oncle, comme je l'avais fait plusieurs années auparavant. Un jour il me dit : « Veux-tu que nous allions voir Mickie ? peut-être pourrions-nous faire quelque chose pour lui. » J'y consentis très volontiers, en me rappelant le temps où j'allais visiter son frère.

C'était par une belle journée d'automne, et la promenade était très agréable en elle-même. Nous traversâmes un pont rustique, et nous nous arrêtâmes un moment pour suivre des yeux la rivière rapide avec ses rochers couverts de mousse et les arbres qui se penchaient sur ses ondes. Puis venaient de

grandes prairies, animées par des troupeaux de moutons qui levaient la tête pour nous voir passer. Enfin nous arrivâmes à la ferme du père de Mickie. La fermière nous reçut avec cette cordialité qui caractérise le paysan irlandais. Mais combien je fus surprise de ce qu'elle me raconta : c'était de nouveau l'histoire de Neddie. — « Il ne peut faire un pas sans sa béquille, » nous disait-elle, « mais, à moins qu'il ne soit tout-à-fait malade, il lit toujours le livre que vous aviez donné à Neddie ; depuis qu'il a réussi à l'avoir en sa possession, il n'a pas cessé de s'en servir à chaque instant de la journée. Voyez-le sur le banc que son père lui a arrangé pour qu'il puisse s'y établir tranquillement. » Et elle nous montrait du doigt une charmille bien exposée au soleil, et où il se trouvait comme dans un nid de noisetiers et d'aubépines. J'allai à lui, et j'aperçus un coin d'un livre bien connu qui sortait de sa poche.

Une année plus tard, dans l'automne de 1876, je vins de nouveau à B^{***} et je retrouvai Mickie, dans le même état de santé, mais ayant acquis une beaucoup plus grande connaissance du Nouveau Testament. Un jour que je le visitais, il me témoigna son étonnement touchant la doctrine de l'église romaine sur l'adoration de la vierge Marie. Je lui montrai, dans Luc I, 47, ce passage : « Et mon esprit s'est réjoui en Dieu qui est mon Sauveur, » comme étant l'enseignement de l'Écriture sur ce sujet. Je fus heureuse de voir qu'il me comprenait et qu'il était capable de juger par lui-même de ce que la parole de Dieu enseigne. Je lui demandai un jour s'il ne se sentait pas

bien seul le dimanche, lorsque toute la famille était à la messe. — « Oh non, » répondit-il avec un sourire, « je lis pendant leur absence. » Ainsi, jour après jour, Mickie continue à lire, — seul — et cependant n'étant pas seul. Celui « qui a compassion de l'ignorant et de ceux qui sont hors du chemin, » l'amène lentement, mais sûrement, à voir « la voie du salut » de Dieu.

Je lui lus les touchantes histoires du fils prodigue et du brigand sur la croix, pour lui montrer les grandes vérités de l'amour de Dieu le Père, et aussi le salut actuel par la mort de Christ.

En quittant la localité, je lui remis un petit recueil d'hymnes et le recommandai silencieusement au Seigneur.

Chers jeunes lecteurs, qui avez la parole de Dieu tout entière entre vos mains, et qui avez le bonheur de l'entendre expliquer, avez-vous pour elle cette affection qui portait Mickie à la lire si assidûment ? Y prenez-vous votre plaisir ? Elle seule peut vous instruire à salut. C'est la précieuse semence, incorruptible, qui a la puissance de sauver vos âmes.

Et vous qui, par cette précieuse Parole, avez goûté que le Seigneur est bon, attachez-vous à elle avec toujours plus de soin, afin que vous croissiez dans la grâce et la connaissance du Seigneur Jésus-Christ ; puis, demandez à Dieu que son évangile se répande et qu'il soit béni pour ceux qui, comme Mickie, au milieu de beaucoup d'ignorance et de superstitions, sont amenés à posséder ce divin livre.

« Ayez pitié d'un pauvre aveugle. »

Il y a quelques années, on rencontrait fréquemment un vieillard, cheminant à pas lents dans les rues de Londres. Il tenait à la main une petite corde à laquelle était attaché un chien, créature fidèle, qui prenait toujours les devants, pour conduire son maître qui n'y voyait pas.

Tout en marchant, le pauvre homme criait d'un ton plaintif : « Ayez pitié d'un pauvre aveugle, » et les passants mettaient un sou dans le chapeau qu'il leur tendait. C'était un spectacle navrant. Les jours et les nuits étaient la même chose pour lui. Le soleil ne l'éclairait point ; il était réduit à vivre dans l'obscurité.

Oh ! qu'ils devraient être reconnaissants envers Dieu ceux qui ont le bonheur de pouvoir contempler ce qui les entoure. Et maintenant, cher jeune lecteur, je vous demanderai : « Pouvez-vous voir ? » Je ne demande pas si vous pouvez voir vos parents, vos livres, vos jouets, et les jolies fleurs du jardin, mais si les yeux de votre entendement ont été ouverts ? Peut-être ne comprenez-vous pas bien ma question ; aussi veux-je tâcher de m'expliquer, et je vous prie d'être attentifs.

La parole de Dieu déclare que, comme Adam après

sa chute, tous les hommes sont coupables, que tous ont péché (Romains III, 19, 23), qu'ils sont morts dans leurs fautes et dans leurs péchés et sont ainsi par nature des enfants de colère. (Éphésiens II, 1, 3.) Or, tout jeune que vous puissiez être encore, cher enfant, vous participez à cet état de ruine et de perdition dans lequel l'homme naturel est plongé; vous y êtes depuis le moment où vous êtes né. Vous savez vous-même très bien que lorsque vous étiez un tout petit enfant, vous aviez déjà de mauvaises pensées, vous prononciez déjà de méchantes paroles, vous faisiez des choses que vous n'auriez pas dû faire. Cela doit suffire pour vous montrer que vous êtes né dans le péché, que vous êtes pécheur; et si vous n'êtes pas venu, par la foi, à Jésus le Sauveur, vous êtes encore dans vos péchés, méritant la punition que Dieu, dont les yeux sont trop purs pour voir le mal, a prononcée contre les pécheurs. Dans le ciel où Dieu habite, il n'y a point de péché, mais tout est joie et bonheur; il n'y a aucun sentiment de chagrin parmi ceux qui adorent autour du trône de Dieu et de l'Agneau. N'aimeriez-vous pas être avec Jésus, dans le ciel?

Dans le verset 23 du chapitre III aux Romains, auquel j'ai fait allusion plus haut, il est dit : « *Tous* ont péché et n'atteignent pas à la gloire de Dieu. » Qui que vous soyez, cher lecteur, vous êtes mis par le mot *tous* au nombre des pécheurs, et si vous n'avez pas déjà trouvé le salut en Jésus, vous avez encore besoin d'être sauvé. Pour ceux qui ont péché, il n'y a qu'un moyen d'échapper à l'enfer et à ses tourments,

il n'y a qu'un moyen d'aller au ciel ; et ce moyen, c'est Jésus. Dieu a en horreur le péché, mais il aime le pécheur. « Car Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais ait la vie éternelle. Car Dieu n'a pas envoyé son Fils dans le monde afin qu'il jugeât le monde, mais afin que le monde fût sauvé par lui. » (Jean III, 16-17.) « Dieu constate son amour à lui envers nous, en ce que, lorsque nous étions encore pécheurs, Christ est mort pour nous. » (Romains V, 8.) « Celui qui croit en Lui n'est pas jugé, mais celui qui ne croit pas est déjà jugé, parce qu'il n'a pas cru au nom du Fils unique de Dieu. » (Jean III, 18.) « Crois au Seigneur Jésus, et tu seras sauvé. » (Actes XVI, 31.) « Le sang de Jésus-Christ son Fils nous purifie de tout péché. » (1 Jean I, 7.)

Chers jeunes amis, qui ne vous seriez pas encore occupés de votre salut, continuerez-vous après avoir lu ces lignes, à être insoucians et étourdis, négligeant les intérêts éternels de votre âme ? Ah ! si tel est votre cas, vous êtes infiniment plus à plaindre que le pauvre aveugle ; car ce n'étaient que les yeux, de son corps qui n'y voyaient pas, tandis que ce sont les yeux de votre entendement qui sont aveuglés par Satan, de sorte que vous ne voyez pas le danger que vous courez, ni l'abîme de perdition vers lequel vous vous précipitez. Laissez-vous donc gagner par l'amour de Jésus. Il vous sollicite de venir à Lui pour être sauvés. Écoutez les appels de la grâce de Dieu ; sa miséricorde est infinie. Répondez à ses invitations d'amour ; alors il ouvrira les yeux de votre

entendement, pour que vous vous jugiez vous-mêmes devant Lui et que vous puissiez le contempler Lui-même comme votre Dieu Sauveur.

Le Seigneur Jésus a été rejeté de ce monde qui n'a pas voulu le recevoir ; mais un jour viendra où tout œil le verra ; et vous et moi, nous le verrons aussi. Ceux qui l'auront reçu comme leur Sauveur, et ceux qui l'auront méprisé le verront dans Sa gloire. Mais ceux-ci le verront en tremblant ; ceux-là en adorant et en louant. De quelle manière le verrez-vous, mon cher lecteur ? Sera-ce comme votre ami et votre Sauveur, ou comme votre juge ? Oh ! si vous continuez à demeurer aveugle en présence de l'amour de Jésus, aveugle sur vos propres péchés, combien vous seriez à plaindre en ce jour-là, puisque vous seriez perdu pour toujours. Eh bien ! c'est maintenant le moment de venir à Jésus ; il vous appelle encore aujourd'hui. Voulez-vous venir ? Il a promis de ne repousser aucun de ceux qui viendront à Lui !

Je vous en supplie, mon jeune ami, pensez à ces choses ; il s'agit de votre bonheur éternel. Regardez à Jésus, et vivez. Venez à Lui *maintenant*, et Lui vous recevra avec toute la tendresse de son cœur aimant, et vous bénira.

Le petit évangéliste.

Par une belle journée d'automne, le petit Frank revenait de l'école. Comme il approchait de la maison, il vit une pauvre femme qui traînait une grosse branche que le vent avait brisée quelques jours auparavant.

— Laissez-moi vous aider, Élise, dit l'enfant complaisant, en soulevant avec peine l'autre bout de la branche.

— Merci, monsieur Frank, répondit la femme. Ah ! si quelqu'un pouvait aussi m'aider à porter le fardeau de mes péchés, quel soulagement j'éprouverais ! Mais je les traîne jour après jour, et ils me semblent devenir toujours plus lourds.

— Mais Élise, dit l'enfant, maman dit que nous n'avons pas à porter le fardeau de nos péchés, et que, si nous croyons en Jésus, c'est Lui qui les a tous portés.

En ce moment, racontait plus tard la pauvre femme, j'ai tout vu clairement. Jusqu'alors j'avais essayé, par mes propres efforts, de me rendre agréable à Dieu et de me débarrasser ainsi du fardeau de mes péchés, et chaque jour j'étais plus misérable. Mais en entendant l'enfant, je me rappelai que la Bible dit que « lui-même a porté nos péchés en son corps sur le bois ; » et je suis retournée chez moi en croyant et le cœur rempli de joie.

« Par la bouche des petits enfants tu as établi ta louange. » (Matthieu XXI, 16.)



ZACHARIE VIII, 3-5

« La ville du grand Roi. »

La plupart de nos jeunes lecteurs ont sans doute fréquemment lu dans leur Bible des passages parlant de Jérusalem, la brillante cité, où le temple de Dieu avait été bâti et où la gloire de Dieu était venue habiter au milieu de son bien-aimé peuple d'Israël. (2 Chroniques V, 13-14.)

Il est souvent question de Jérusalem dans le livre sacré, et c'est là qu'ont eu lieu plusieurs des événements remarquables et surprenants qui nous y sont racontés. Mais il est probable que beaucoup d'entre vous, chers amis, n'ont qu'une très faible idée de ce que Dieu a dit touchant l'avenir de cette ville et la magnificence dont elle sera revêtue durant les jours glorieux qui se lèveront alors sur la terre. Il y a plus de dix-huit cents ans que Jésus, le Messie promis des Juifs, fit son apparition au milieu d'eux, mais loin de le recevoir, ils le traitèrent comme un imposteur et le clouèrent sur une croix de bois. Et pourtant ce Jésus qu'ils crucifièrent n'était rien moins que le Fils de Dieu ; c'est pourquoi, à cause de l'affreuse méchanceté qui les poussa à mettre à mort le Seigneur, Dieu fit venir sur eux un terrible jugement ; car, peu d'années après, les armées romaines montèrent contre la ville, la prirent d'assaut et la détruisirent. Depuis lors, Jérusalem, déchue de sa grandeur, a été sous la domination des gentils ; toute la contrée d'alentour a pris un aspect désolé, et les

Juifs eux-mêmes, sauf un tout petit nombre qui est resté dans le pays, ont été dispersés parmi les nations de la terre. Ces faits sont un solennel accomplissement des paroles du Seigneur Jésus, au chapitre XXI, verset 24, de l'évangile de Luc : « Ils tomberont sous le tranchant de l'épée, et seront menés captifs parmi toutes les nations; et Jérusalem sera foulée aux pieds par les nations jusqu'à ce que les temps des nations soient accomplis. » Quant à ce qui concerne l'avenir d'Israël, Dieu nous en parle dans sa parole, en disant de son ancien peuple bien-aimé : qu'ils seront ramenés de nouveau dans leur pays. C'est ce que l'on voit dans plusieurs passages, entre autres dans le livre du prophète Ésaïe, chapitre LXII, versets 1-5 : « Pour l'amour de Sion je ne me tiendrai point tranquille, et pour l'amour de Jérusalem je ne serai point en repos, que sa justice ne sorte dehors comme une splendeur, et que sa délivrance ne soit allumée comme une lampe. Alors les nations verront ta justice, et tous les rois ta gloire; et on t'appellera d'un nouveau nom, que la bouche de l'Éternel aura expressément déclaré. Tu seras une couronne d'ornement en la main de l'Éternel, et une tiare royale dans la paume de ton Dieu. On ne te nommera plus : la Délaissée, et on ne nommera plus ta terre : la Désolation; mais on t'appellera : Mon bon plaisir en elle, et ta terre : la Mariée; car l'Éternel prendra son bon plaisir en toi, et ta terre aura un mari... Ainsi ton Dieu se réjouira de toi, de la joie qu'un époux a de son épouse. »

Mais, pendant que s'effectuera le rassemblement

des dispersés, un très méchant homme apparaîtra au milieu d'eux avec la prétention d'être leur vrai Messie. Cet homme méchant sera celui dont Jésus disait : « Si un autre vient en son propre nom, celui-là vous le recevrez. » (Jean V, 43.) C'est l'antichrist, l'homme de péché, le fils de perdition, l'inique. (Voyez 2 Thessaloniens II, 3, 8 ; 1 Jean II, 18.) Il se présentera à eux comme étant leur ami et leur véritable roi, mais ensuite il les forcera à se prosterner devant des idoles et persécutera horriblement ceux qui s'y refuseront. (Apocalypse XIII, 11-18.) Beaucoup d'entre eux, hélas ! se laisseront séduire par ses ruses diaboliques et par ses méchantes tromperies, mais d'autres témoigneront contre lui, confessant le Seigneur Jésus comme le vrai Roi. Durant ces jours-là, Dieu enverra sur la nation juive les plus terribles jugements qui aient été vus jusqu'alors dans le monde, « une grande tribulation telle qu'il n'y en a point eu depuis le commencement du monde jusqu'à maintenant, et qu'il n'y en aura jamais. » (Matthieu XXIV, 21.) Jérusalem succombera sous un siège bien plus funeste encore qu'aucun de ceux qui ont précédé. (Zacharie XIV, 2.) Cette journée est appelée « un temps de détresse à Jacob. » (Jérémie XXX, 7.) Mais le Seigneur Jésus lui-même apparaîtra sur la scène à la fin de cette terrible période, afin d'exécuter le jugement sur les méchants de la terre et de précipiter dans l'étang de feu l'antichrist, appelé aussi le faux prophète, et son allié la bête. (Apocalypse XIX, 20.) Quant à ceux qui auront rendu témoignage à Jésus, malgré toute l'opposition de l'ennemi

du Seigneur, ils seront délivrés alors, et introduits dans la bénédiction terrestre de ce temps-là où l'Éternel sera Roi sur toute la terre durant l'espace de mille ans. (Zacharie XIV, 9; Apocalypse XX, 4-6.)

Ce sera alors une époque merveilleuse, « les temps de rafraîchissement, » « les temps du rétablissement de toutes choses dont Dieu a parlé par la bouche de ses saints prophètes de tout temps » (Actes III, 19, 21), et pendant lesquels Jérusalem sera la métropole du monde entier. Dans ces jours-là « la loi sortira de Sion, et la parole de l'Éternel sortira de Jérusalem. » (Ésaïe II, 1-3.) Les grandes cités modernes de Londres et Paris, les puissantes villes d'autrefois, Ninive et Babylone, ne pourraient en rien rivaliser de magnificence avec celle qui sera déployée alors dans la glorieuse cité de Dieu. On en lit description sur description dans les Écritures. Ainsi, par exemple, au Psaume XLVIII, il est dit : « L'Éternel est grand et fort louable en la ville de notre Dieu, en la montagne de sa sainteté. Le plus beau de la contrée, la joie de toute la terre, c'est la montagne de Sion, ... c'est LA VILLE DU GRAND ROI. Dieu est connu en ses palais. » (Versets 1-3.) Et aux versets 12-13 : « Environnez Sion et l'entourez; comptez ses tours. Prenez bien garde à son avant-mur, et considérez ses palais; afin que vous le racontiez à la génération à venir. » On lit encore au Psaume L, 2 : « Dieu a fait luire sa splendeur de Sion, qui est d'une *beauté parfaite*. » Nous trouvons des déclarations pareilles dans les admirables pages du prophète Ésaïe : « Ils t'appelleront : la ville de l'Éternel, la Sion du Saint d'Israël...

Je te mettrai dans une élévation éternelle, et dans une joie qui sera de génération en génération... Tu appelleras les murailles : Salut, et les portes : Louange. » « Tu seras une couronne d'ornement en la main de l'Éternel, et une tiare royale dans la paume de ton Dieu. » (LX, 14-18 ; LXII, 3.) « Ce qui se dit de toi, cité de Dieu, ce sont des choses glorieuses. » « Jérusalem est bâtie comme une ville dont les habitants sont fort unis. » « L'Éternel est celui qui bâtit Jérusalem. » (Psaume LXXXVII, 3 ; CXXII, 3 ; CXLVII, 2.) « En ce temps-là on appellera Jérusalem : le trône de l'Éternel ; et toutes les nations s'assembleront vers elle. » (Jérémie III, 17.) « Le royaume viendra à la fille de Jérusalem. » (Michée IV, 8.) « Jérusalem sera appelée : Ville de vérité ; et la montagne de l'Éternel des armées sera appelée : Montagne de sainteté..... Il demeurera encore des vieillards et des vieilles femmes dans les places de Jérusalem, et chacun aura son bâton à la main, à cause de son grand âge ; et les rues de la ville seront remplies de fils et de filles, qui se joueront dans ses places. » (Zacharie VIII, 3-5.)

Nous pourrions attirer votre attention sur quantité d'autres passages relatifs au même sujet, mais ceux que nous avons mentionnés suffisent pour montrer combien sera glorieuse la cité de Jérusalem, lorsqu'elle sera rebâtie et habitée aux jours de Christ. Maintenant surgit la question — question de toute importance pour votre âme : « Où serez-vous, cher lecteur, lorsque ce jour viendra ? » Avant que s'accomplissent les événements dont nous sommes

entretenus, le Seigneur lui-même, avec un cri de commandement, descendra du ciel, et tous ceux qui croient en lui, morts ou vivants, seront enlevés ensemble dans les nuées, à sa rencontre en l'air, les uns par la résurrection, les autres par la transmutation. (1 Thessaloniens IV, 15-17.) Ce rassemblement des saints peut avoir lieu aujourd'hui même. Êtes-vous du nombre de ceux qui monteront à la rencontre du Seigneur? Ceux-là seuls dont les péchés sont pardonnés, qui sont purifiés de tout péché dans le précieux sang de Christ, seront ravis en haut pour être toujours avec le Seigneur; tandis que ceux qui resteront en arrière seront inévitablement atteints par les terribles jugements venant fondre sur toute la terre, aussi bien que sur le pays d'Israël.

Viens donc, pauvre pécheur, à Celui qui veut te sauver! Il l'invite à venir, tandis que sa patience est encore à l'œuvre pour pardonner. Demain, ce sera peut-être trop tard! Viens! oui, viens à présent au Sauveur! Et quand Jérusalem sera la joie de toute la terre, alors tu feras partie du glorieux cortège, l'assemblée du Dieu vivant, qui nous est montrée dans l'Apocalypse comme étant la sainte cité, la Jérusalem céleste, descendant du ciel d'auprès de Dieu. Oh! que cette part bénie soit aussi la vôtre, chers jeunes amis, par une foi simple en Jésus, le Sauveur.

Deux lits de mort.

« Jeune homme, réjouis-toi dans ton jeune âge, et que ton cœur te rende gai aux jours de la jeunesse, et marche comme ton cœur te mène, et selon le regard de tes yeux; mais sache que pour toutes ces choses Dieu t'amènera en jugement. » (Ecclésiaste XII, 1.)

Ces paroles, chers jeunes lecteurs de *la Bonne Nouvelle*, se rapportent au jugement de la fin, duquel il est parlé au chapitre XX de l'Apocalypse; elles concernent tous ceux qui ne seront pas trouvés revêtus de la justice de Dieu en Christ, et dont les noms ne seront pas trouvés écrits dans le livre de vie. Terrible est leur sort : « Si quelqu'un n'était pas trouvé écrit dans le livre de vie, il était jeté dans l'étang de feu. » (Vers. 15.) Ceux-là seuls, qui ont la vie éternelle par la foi au Seigneur Jésus, sont inscrits dans ce livre; ils n'ont donc rien à craindre du jugement éternel, et c'est à eux que Jésus dit : « Réjouissez-vous parce que vos noms sont écrits dans les cieux. » (Luc X, 20.)

Il ne s'agit donc point, comme on pourrait le croire au premier abord, en lisant ce passage de l'Ecclésiaste, d'une invitation aux joies mondaines et d'un encouragement à poursuivre les convoitises du cœur naturel; mais bien plutôt des conséquences éternellement funestes qui atteindront inévitablement tout jeune homme qui vit loin de Dieu, selon les désirs de sa volonté propre et de ses penchants mauvais.

Malheur à quiconque paraîtra en jugement devant le grand trône blanc; il sera infailliblement condamné!

Mais s'il y a un jugement futur, réservé à ceux qui auront méprisé la grâce de Dieu, on voit fréquemment les châtimens du Seigneur s'exercer déjà ici-bas contre ceux qui marchent dans le chemin de la désobéissance et dans la méchanceté. Quel sort doublement triste que celui de tomber sous le jugement de Dieu d'abord dans ce monde, puis devant le grand trône blanc.

Les deux récits qui vont suivre ont pour but, chers jeunes amis, de vous montrer par des faits, la différence immense qu'il y a, à la fin de leur carrière terrestre respective, entre le départ d'une âme impénitente et celui d'une âme sauvée. — On est perdu en refusant de répondre aux appels de cette grâce de Dieu qui apporte le salut et qui est apparue à tous les hommes. (Tite II, 11; 2 Thessaloniens II, 10.) — On est sauvé en croyant en Celui qui a pris sur lui-même le jugement que nous avons mérité, et par le sang duquel nous sommes purifiés de tout péché. (Romains IV, 25; 1 Pierre III, 18; 1 Jean I, 7.)

I.

LE LIT DE MORT DE H^{III}.

C'était au mois de juin, à ce moment de l'année où la terre va rendre ses premiers fruits, et dédommager le cultivateur de ses peines et de ses sueurs. Tout était splendide dans la création, une belle verdure, des fleurs odorantes, mille oiseaux au gentil

gazouillement, tout respirait en quelque sorte un calme primitif, comme un reste du repos dont l'homme jouissait dans le jardin d'Eden, et que le péché d'Adam est venu anéantir.

Il y avait pourtant ce jour-là des notes discordantes dans la nature. Tandis que les animaux obéissent à l'instinct qui leur a été donné de Dieu, l'homme naturel obéit à son maître qui est le diable ; et pendant que le soleil fait porter aux plantes leurs fruits bienfaisants, conformément à la sagesse du Créateur, l'homme, créé à l'image d'un Dieu saint, produit des fruits pour la condamnation éternelle.

Un samedi, dans un certain village du canton de Vaud, on s'apprêtait à fêter un de ces anniversaires connus dans le pays sous le nom d'abbayes. Ces fêtes ne sont autre chose que des réjouissances mondaines, auxquelles s'empressent de participer ceux que le chef de ce monde réussit à séduire et à entraîner. On dresse des cibles contre lesquelles les tireurs sont appelés à rivaliser d'adresse ; le vin, la musique et les danses viennent compléter la série des amusements de la journée.

Pendant que la fête dont nous parlons s'organisait, quelques jeunes gens imaginèrent de renchérir encore sur les anciens usages, en amenant sur les lieux un de ces petits mortiers, appelés vulgairement tête de chat. Ce sont des engins d'un maniement fort dangereux ; mais on était trop excité pour songer au moindre danger ; loin de là, on se félicitait d'avance du bruit et de l'effet que ce nouveau divertissement allait produire.

Pour bourrer la petite pièce, H^m se servit d'une de ces grosses chevilles en fer, avec lesquelles on relie ensemble les deux trains d'un char ; puis, tandis qu'il tenait la cheville dans le canon au lieu de la retirer, notre imprudent, par une étourderie inconcevable, se mit à souffler sur la mèche qui devait mettre le feu à la poudre. Aussitôt le coup partit, et avec lui la cheville ; mais hélas ! non sans que celle-ci eût déchiré d'une manière affreuse la main du pauvre jeune homme, et mutilé quatre de ses doigts.

(La suite prochainement.)

La venue du Seigneur.

Tu viens, Seigneur, car ta Parole est sûre ;
 Nous t'attendons en marchant vers les cieux !
 Oh ! que selon ta divine mesure,
 Nous renoncions aux choses de ces lieux.

Quand c'est, Jésus, ta personne bénie
 Qui nous attache à ton prochain retour,
 Il est bien doux de n'avoir dans la vie
 Qu'un seul désir, en attendant le jour ;

Et ce désir, c'est celui de te plaire,
 De t'honorer, objet de notre foi,
 De te servir sans nous laisser distraire,
 Et d'être en tout manifestés à Toi.

A ce désert nous préférons ta vue :
 Quoi de plus beau que de te ressembler !
 Nous crions donc : Ravis-nous dans la nue !
 Oui, viens, Seigneur, vers toi nous rassembler.



C'est le Seigneur.

Qui donne à nos champs leur parure,
Leur robe verte avec des franges d'or ?
A nos vergers leur aimable trésor ?
A nos vallons cette onde pure
Qui brille et fuit sous l'ombre et le gazon ?
C'est le Seigneur : que béni soit son nom !

Aux cieux qui fait monter l'aurore ?
 Qui la revêt de ce manteau changeant
 Du rose au bleu, de l'azur à l'argent ?
 Et ce manteau plus riche encore
 Dont au couchant s'empourpre l'horizon ?
 C'est le Seigneur : que béni soit son nom !

Qui donne à l'oiseau sa demeure,
 Son chaud duvet pour la rude saison ?
 En été l'ombre et la graine à foison ?
 Au pauvre, à l'orphelin qui pleure,
 Un pain glané de maison en maison ?
 C'est le Seigneur : que béni soit son nom !

Qui donne aux cœurs ce divin livre
 Où Jésus-Christ parle avec tant d'amour ?
 Cet évangile, où puisant chaque jour,
 Chaque jour mieux l'âme sait vivre
 De foi, de paix, de joie et de pardon ?
 C'est le Seigneur : que béni soit son nom !

L. T.



Deux lits de mort.

(Suite et fin de la page 120.)

Pauvre H*** ! quel triste dénouement pour lui d'une fête qui n'était qu'à son début, et de laquelle il s'était tant réjoui à l'avance ! Il avait compté qu'elle lui procurerait toutes sortes de plaisirs et des jouissances sans nombre ; il avait espéré se rassasier des émotions que Satan sait donner en pâture à ceux qui se laissent égarer par lui, et voilà que tout à coup les jouissances se changent en cruelles déceptions accompagnées de souvenirs pleins d'amertume.

Vous pensez peut-être, chers jeunes amis, que ce solennel avertissement dut mettre fin à la fête ; et qu'aussitôt après l'accident, chacun rentra chez soi pour se recueillir et méditer sur les conséquences des mauvaises œuvres ; mais il n'en fut rien ; au contraire, il fut tacitement décidé que la fête aurait son cours, et que le malheur d'un seul ne devait pas priver les autres de leurs amusements. On aida le jeune homme à rentrer chez lui, où il se mit au lit pour ne plus se relever ; et ce qui venait ajouter à ses souffrances du premier moment, c'était d'entendre la continuation des danses, la musique, et les exclamations joyeuses de ceux qui ne prenaient qu'une part indifférente à sa douleur.

Un médecin fut appelé en toute hâte. Il fit ce qu'il était convenable de faire dans un cas pareil, tout en déclarant que l'amputation était nécessaire. Mais le blessé refusa de se soumettre à cette terrible opération. « Mieux vaut mourir, dit-il, que de perdre ma main. » L'on n'insista pas davantage. Pour apaiser un peu la chaleur brûlante de l'horrible plaie, on suspendit un ustensile plein d'eau fraîche au-dessus du lit ; et par une ouverture ménagée pour cela, l'eau tombait goutte à goutte sur cette main meurtrie. Quelques jours se passèrent sans apporter de soulagement ; mais le malade supportait tout avec patience, espérant que bientôt cela irait mieux. Le médecin, de son côté, ne donnait pas d'espoir de guérison. Bientôt des symptômes alarmants se montrèrent ; l'homme de l'art déclara à la famille consternée que le tétanos était imminent.

Ce fut alors que j'allai voir H^{...} ; non-seulement nous étions unis par des liens de parenté, mais nous avions souvent travaillé ensemble ; et quoique en désaccord sur la seule chose nécessaire, nous n'avions jamais eu ensemble que des rapports très agréables. Je le trouvai étendu sur le lit où, quelques heures plus tard, il devait rendre le dernier soupir ; il était pâle et défait, la souffrance avait altéré ses traits sur lesquels brillaient jadis la jeunesse et la santé ; il pouvait à peine parler, car les mâchoires commençaient à se serrer ; et dans la prévision d'une fermeture complète de la bouche, le médecin avait placé un bout de bois entre les dents, pour que, au moins, on pût faire avaler quelque nourriture au malheureux. Il fit signe à sa sœur qui le soignait avec un grand dévouement, de défaire les bandages, afin que je pusse juger de la gravité de l'accident ; je fus terrifié quand je vis ses doigts pendants et sa main presque entièrement décomposée.

Les instants devenaient précieux, car c'étaient les derniers ; je ne lui cachai point la gravité de son état, et lui révélai les suites probables des symptômes qui venaient de se manifester ; puis je lui parlai de Jésus et de son œuvre d'amour, et lui fis un résumé des voies de Dieu envers les pécheurs, et de la grande miséricorde qu'il a montrée à leur égard par le moyen de Jésus-Christ. Il m'écouta attentivement, répondit par quelques monosyllabes prononcées avec beaucoup de peine, et exprima à plusieurs reprises l'espoir qu'il avait d'un rétablis-

sement. Enfin je le quittai, non sans demander au Seigneur d'intervenir, s'il était possible, en faveur de mon pauvre ami. Mais hélas ! il était beaucoup plus préoccupé de la guérison de son corps que du salut de son âme.

Ce jour-là, beaucoup de personnes de sa connaissance vinrent le voir pour la dernière fois. A chacun qui s'approchait de son lit, il donnait à entendre qu'il serait bientôt rétabli. Le Seigneur, lui, en avait décidé autrement. Soudain on remarqua une altération plus grande dans ses traits ; de pâle qu'il était, il devint livide ; une grande angoisse se peignit sur son visage ; il semblait chercher une consolation qui ne venait pas, et se débattait contre la mort que, sans doute, il voyait approcher. Il lutta ainsi durant une heure, et ce fut tout : l'âme était allée comparaître devant son créateur et devant son juge.

Ni les ressources de l'homme de l'art, ni les larmes de la famille affligée, ni les soins dévoués et intelligents d'une sœur affectionnée ne purent sauver la vie du jeune homme ; le reste demeure scellé jusqu'au jour du jugement. — Et quand revient l'anniversaire de l'abbaye, on peut entendre les cris déchirants de la mère éplorée qui redemande à la fête l'âme de son fils. Mais tout est vain..., la mort ne rend point encore sa proie.

II.

LE LIT DE MORT DE ROSE.

* Où est, ô mort, ton aiguillon ? *
(I Corinthiens XV, 55.)

Il régnait à B^{'''} une épidémie de fièvre typhoïde ; le village entier était dans la consternation ; et tandis qu'on recherchait avec l'anxiété la plus vive quelles pouvaient en être les causes, la terrible maladie jetait l'effroi dans toutes les maisons, faisant presque journellement de nouvelles victimes, et ce n'était plus qu'en tremblant que les habitants des villages environnants approchaient de ce foyer d'infection. Deux médecins étaient continuellement à la brèche, tâchant de combattre le fléau, et les autorités locales faisaient de leur côté tout ce qui était humainement possible pour en circonscrire l'étendue ; mais, hélas ! il n'accomplissait pas moins ses ravages destructeurs, comme pour se rire des efforts qu'on réunissait contre lui.

Remontant des effets aux principales causes,
J'interroge la terre, et je demande aux cieux
Quel est le bras puissant qui conduit toutes choses,
Quel est le grand pouvoir qui régit ces bas lieux.

Ainsi raisonne la philosophie ; aussi que de vains efforts, que de pénibles études, que de fatigantes recherches ne fait-on pas pour expliquer matériellement des choses qui ont leur source ailleurs que

dans le domaine purement physique des faits ; et l'on se donne toute cette peine parce que l'on ne veut pas accepter franchement cette parole divine : « L'Éternel est celui qui fait mourir et qui fait vivre. » L'homme, avec ses mille raisonnements, oublie aisément que les faits qui se produisent journellement sous ses yeux, ont une cause invisible et dépendante d'un Dieu qui gouverne toutes choses et qui n'a point abdiqué toute volonté à l'égard de la terre.

On était au début de la terrible épidémie ; déjà bien des personnes gisaient sur des lits de souffrance qui, pour plusieurs, allaient devenir des lits de mort. Ici, l'on s'empressait autour d'une mère, dans l'espérance de la conserver à ses chers petits enfants ; là, un père était l'objet des tendres soins de ses filles ; partout, en un mot, les malades étaient entourés de la plus vive sollicitude, comme si les soins qu'on leur prodiguait devaient en quelque manière fléchir l'ennemi aux étreintes mortelles et faire cesser son œuvre destructive.

Un père affectionné était particulièrement souffrant déjà depuis quelques jours, et chacun des siens rivalisait d'empressement autour de lui ; cependant ses enfants n'étaient pas tous là : une des filles, mariée à une lieue de distance, n'avait pas le privilège d'apporter sa part de soins et de sollicitude auprès de ce lit de douleur. Mais un jour qu'elle se trouvait un peu souffrante, elle se sentit attirée vers la maison paternelle ; pressée par son mari de s'y rendre, elle se mit en route, ne se doutant pas que c'était la dernière sortie qu'elle faisait.

En effet, elle aussi fut saisie par l'implacable fléau. Quand elle revint de B^{***}, elle dut à son tour se mettre au lit; et déjà au bout de deux jours la fièvre avait atteint le plus haut degré d'intensité, s'emparant principalement du cerveau, ce qui amena aussitôt le délire.

Cette fois, on pouvait voir autour de ce lit de douleur trois jeunes enfants dont l'aînée n'avait que trois ans, et leur père auquel le rhumatisme avait presque ôté l'usage des jambes; puis deux ou trois amies chrétiennes que la charité et la pitié avaient amenées auprès de la famille affligée.

On consulta le médecin qui ne dissimula point que l'état de la malade ne fût très grave. L'on chercha, mais inutilement, à dégager le cerveau, et pourtant il nous eût été si précieux d'avoir encore quelques paroles de notre chère malade, et de pouvoir lui exprimer aussi combien toute notre sympathie lui était acquise. Néanmoins le Seigneur nous réservait une grande joie au milieu de cette cruelle épreuve. Il permit que, pendant les tout derniers jours, il y eut de temps à autres, chez Rose, un éclair d'intelligence qui durait non pas quelques minutes, mais quelques secondes seulement; juste assez pour lui permettre de rendre encore témoignage à la fidélité du bon Berger. Nous savions qu'elle était sauvée depuis longtemps, nous connaissions sa foi; mais nous ne savions pas jusqu'à quel point le Seigneur la soutiendrait pendant la dernière traversée. Une belle-sœur, qui fut pour elle à ce moment-là une véritable amie, recueillit presque toutes ses paroles, et put

ainsi apprécier les effets de la puissance de Christ chez notre malade qui répéta à plusieurs reprises ces mots, empreints d'une joyeuse confiance : « Je suis si heureuse de partir. » Mais ces lueurs d'intelligence étaient si courtes qu'elle ne pouvait en dire davantage.

Une fois surtout, que nous l'avions transportée sur un canapé, tandis que l'on rafraichissait sa couche embrasée par l'ardeur de la fièvre, elle ouvrit tout à coup les yeux et nous dit, avec un sourire qui n'était déjà plus de la terre : « Je ne suis pas encore morte?... je croyais être déjà morte. » Jamais nous n'oublierons ces paroles, et encore moins le paisible sourire dont elles étaient accompagnées et qui était bien plus éloquent que beaucoup de paroles.

Le surlendemain, après huit jours de maladie, à l'aube naissante succédant à une nuit assez calme, l'âme de notre chère Rose prenait son essor vers les demeures célestes, sans combat, sans agonie pénible ; c'était comme une lampe qui s'éteignait doucement ici-bas, pour briller d'une clarté plus vive là où il n'y a plus ni obscurité, ni voile.

Elle était heureuse non pas de quitter son mari et ses enfants, mais de s'en aller auprès du Seigneur, parce qu'il était devenu la portion de son âme ; en sorte que, pour elle, déloger du corps pour être avec le Seigneur était de beaucoup meilleur. C'était cette perspective bénie qui lui permettait de témoigner de la joie sur son lit de mort, et cette joie était sa consolation et la nôtre. N'avons-nous pas toujours sujet de nous écrier avec le psalmiste : « Le Seigneur

est bon ; sa bonté demeure à jamais, et sa fidélité d'âge en âge. » (C, 5.)

Ni les ressources de l'homme de l'art, ni les larmes de la jeune famille, ni les tendres soins de l'affection la plus dévouée ne purent empêcher la volonté du Seigneur de s'accomplir. — Et quand, parfois, les trois petits enfants passent devant le cimetière qui contient les restes mortels de leur mère, ils se disent entrè eux : « Allons appeler maman ! » Mais la tombe ne répond point..., elle reste fermée jusqu'à la venue de Christ.

Peu de jours après, le même cortège de parents et d'amis qui avait accompagné la dépouille de notre chère Rose au champ des morts, rendait aussi les dorniers devoirs à son père et à sa sœur.

Bientôt nous crierons : Victoire !
 Et ceux qui nous ont devancés,
 Avec nous chanteront la gloire
 Du grand Dieu qui nous a sauvés.
 En parlant d'eux, cessons de dire :
 « Pourquoi donc nous ont-ils quitté ? »
 C'est Jésus-Christ qui les attire
 Au ciel, dans la félicité.

Ce que Jésus a fait.

C'est à l'Écriture qu'il nous faut aller pour apprendre à connaître sous son vrai jour l'histoire de la famille humaine. Et quelle histoire ! Innocent dans le jardin d'Éden, l'homme arrive jusqu'à élever la

croix du Calvaire !... Objet de la faveur et des délices de Dieu, placé en honneur au-dessus de toute la création, richement béni, heureux, que devient-il ? Méchant, dégradé, infâme. Voyez la lâche perfidie d'un Judas, l'inflexible cruauté des Juifs, l'injustice du gouverneur romain, la froide indifférence des bourreaux, les moqueries de la foule, les reproches blasphématoires des chefs du peuple et des sacrificateurs. — Mais que trouvons-nous encore à côté de ce sombre tableau ? Le récit merveilleux de la bonté et de la grâce de Dieu.

« Dieu est amour. » Tandis que le monde revêt de plus en plus son véritable caractère, et met le comble à son iniquité en crucifiant le Fils de Dieu venu en grâce, l'amour divin éclate dans toute sa puissance et sa beauté sur cette croix même qui devient la délivrance du pécheur.

Portez pour un moment vos regards sur la croix. Se trouva-t-il jamais ici-bas un homme tel que Jésus ? Bien qu'il fût le seul « saint, innocent, sans tache, » son précieux sang coula goutte à goutte sur le bois maudit. Pourquoi donc ces souffrances ? — Ah ! c'est aussi à la croix qu'il faut regarder pour comprendre toute l'horreur du péché ; c'est à la croix que, dans son amour pour nous, le Saint et le Juste a subi la colère de Dieu, et c'est là que nous apprenons qu'aucune souffrance corporelle, quelque douloureuse qu'elle puisse être, ne saurait être comparée à l'amertume de ce terrible châtement infligé de Dieu pour le péché. La torture physique la plus cruelle n'eût jamais arraché ce cri : « Mon Dieu ! mon Dieu !

pourquoi m'as-tu abandonné? » Ce cri fut la réponse aux coups de Jéhova, ces coups de sa justice que *nous seuls* avons mérités et non Celui qui les reçut. « Toutefois tu es le Saint, habitant au milieu des louanges d'Israël. » (Psaume XXII, 3.) Au plus fort de sa douleur, il reconnaît que le châtiment est juste; et cette mort, qui était le salaire dû à nos péchés, il la subit volontairement en grâce à notre place, et cela dans une obéissance parfaite.

De même que l'amour a brillé de tout son éclat sur le mont Calvaire, c'est aussi là que le péché atteignit sa limite extrême. Nous avons péché; Jésus souffrit; son amour rencontra en retour toute la haine de ceux qu'il venait chercher. Lui surmonta le mal par le bien. Le vrai caractère de Dieu se révèle à la croix, aussi bien que la ruine totale de l'homme. Dès lors, cher lecteur, cet amour de Dieu est demeuré toujours le même, pour faire face à l'état de ruine complète du pécheur. Dieu a-t-il cessé de nous aimer comme il nous aima à la croix? Non. Et quel est le pécheur qui n'aurait pas besoin de cet amour? Qui donc est l'incrédule? Celui qui, tout aux soucis et aux affaires de cette vie, oublie le salut de son âme. Celui qui, se livrant mollement au courant facile des circonstances, ne s'inquiète ni du péché, ni de la mort et du jugement. — Encore une fois, qui est l'incrédule? N'est-ce pas celui qui s'imagine être rendu juste devant Dieu par ses œuvres de piété, ou celui auquel Satan suggère que l'homme est trop méchant pour qu'un tel Sauveur puisse l'aimer?

Ah! cher lecteur qui n'êtes pas encore sauvé, re-

gardez, je vous en supplie, à la croix. Elle cesse maintenant d'être une scène de douleur. Jésus est mort : « c'est accompli, » s'écrie-t-il avec l'accent de la victoire ; puis, baissant la tête, il rend l'esprit. Qu'est-ce donc qui est accompli ? L'œuvre que le Père lui avait donnée à faire, la rédemption du pécheur, la vie éternelle acquise pour nous. En perçant le corps d'un *Christ mort*, la brutale insolence de l'homme fait couler l'eau et le sang, et le péché de celui qui place en Jésus sa confiance est pour toujours effacé de devant Dieu. Par sa mort et ses souffrances sur la croix, Christ a non-seulement satisfait, mais encore *glorifié* la sainteté, la majesté, la justice de Dieu à l'endroit du péché ; cette mort a fait face à l'entière ruine de l'homme dans sa nature comme dans ses actions. *L'eau et le sang !* Pesez bien ces paroles, mon lecteur. Nous sommes deux fois morts devant Dieu « dans nos péchés et dans l'incirconcision de notre chair. » L'Agneau mis à mort, Christ, le Fils de Dieu, peut seul annuler la nature rebelle d'où procèdent nos nombreux péchés, comme lui seul aussi peut faire propitiation pour ces péchés eux-mêmes.

Cherchez-vous la paix, une paix durable avec Dieu ? Vous ne la trouverez jamais dans vos propres efforts, dans vos tentatives d'être agréable à Dieu, quelque légitimes que soient à leur place ces efforts. — Les bonnes œuvres ne *font pas* le chrétien, mais elles le *manifestent* toujours. « A celui qui ne fait pas des œuvres, mais qui croit en celui qui justifie l'impie, sa foi lui est comptée à justice. » (Romains

IV, 5.) Comment cela ? Par la foi en l'œuvre parfaite que Christ a accomplie, l'œuvre de notre rédemption que le Père lui avait donnée à faire. S'il nous eût été possible de satisfaire, même avec le secours de Dieu, aux droits éternels de sa sainteté, eût-il jamais donné son Fils, son unique, celui qu'il aimait, pour souffrir et mourir à notre place ? Certainement pas.

C'est donc *ce que Jésus a fait* qui parle de paix à une conscience troublée. C'est dans son sang répandu pour les pécheurs que l'âme la plus coupable trouve son pardon entier et éternel ; c'est par ce sang qu'une conscience souillée est purifiée. *Ce que Jésus a fait*, voilà ce qui calme, réjouit et satisfait nos cœurs. Il est incommensurable, l'amour manifesté sur la croix ! « Personne n'a un plus grand amour que celui-ci, qu'il laisse sa vie pour ses amis. » (Jean XV, 13.) « Mais Dieu constate son amour à lui envers nous, en ce que, lorsque nous étions encore pécheurs, Christ est mort pour nous. » (Romains V, 8.) Ce que Dieu avait de meilleur, il l'a donné pour ce que j'ai fait de pire. Jésus a été envoyé ici-bas à cause de mes péchés. Dieu pouvait-il faire davantage ? Nous détournerons-nous de ces riches trésors de grâce et d'amour pour supputer le nombre de bonnes pensées, de sentiments pieux que nous pourrions offrir à Dieu, dans le vain espoir de le satisfaire, Lui, et d'apaiser notre conscience ? Non, non, regardons à Jésus. Sachons reconnaître notre état de péché, et croyons qu'il a pris notre place dans la mort sur la croix, afin que nous puissions avoir part à celle qu'il occupe devant Dieu. Car « il a fait celui qui n'a pas connu

le péché, être péché pour nous, afin que nous devinssions justice de Dieu en lui. » (2 Corinthiens V, 21.)

La parole de Dieu déclare expressément que les rachetés sont à l'abri de la condamnation : « Il n'y a donc maintenant aucune condamnation pour ceux qui sont dans le Christ Jésus. » (Romains VIII, 1.) Positive dès aujourd'hui, cette déclaration brillera dans toute sa perfection lorsque nous, les sauvés, nous nous trouverons devant le tribunal de Christ. C'est ce qui nous donne « toute assurance au jour du jugement. » (1 Jean IV, 17.) Il se peut que des croyants perdent un instant cette assurance au moment de la mort, tandis que des profanes, des inconvertis, meurent sans crainte apparente, sur un champ de bataille ou ailleurs ; mais, au jour du jugement, quels seront les sentiments de ces derniers ? — Quant à nous, chrétiens jeunes ou vieux, « nous avons toute assurance au jour du jugement. » Comment cela ? Parce que, est-il écrit, « comme il est, lui, nous sommes, nous aussi, dans ce monde. » (1 Jean IV, 17.) Jésus ayant pris notre place, ayant été « *fait péché* » pour nous, nous sommes maintenant faits « justice de Dieu en lui. » Nous n'avons aucune justice propre, mais Dieu nous a faits *sa* justice en Jésus. Condamnera-t-il sa propre justice ? Impossible. Justes comme lui-même est juste, avons-nous quelque chose à craindre de sa part ? Rien, absolument rien. Les sujets de joie et d'allégresse abondent, mais tout sujet de crainte a disparu. Ce jour terrible du jugement, l'horreur et l'effroi du pécheur, nous verra,

nous rachetés de Jésus, comme « rois et vainqueurs, héritiers de sa gloire. » Mais le croyant a plus encore que la justice divine, il a dans les affections de Dieu la même place que le Seigneur Jésus. Lisez à ce sujet, dans l'évangile de Jean, les chapitres XVII, 23-26, et XX, 17. — Comme Père du Seigneur Jésus, Dieu est *notre* Dieu, *notre* Père. Par *ce qu'il a fait*, Jésus nous a placés devant Dieu dans l'intimité d'enfants vis-à-vis de leur Père, et le monde lui-même connaîtra bientôt que nous sommes aimés comme Christ est aimé. (Jean XVII, 23.) « Car encore très peu de temps, et celui qui vient viendra » (Hébreux X, 37), et « transformera le corps de notre abaissement en la conformité *du corps de sa gloire*. » (Philipp. III, 21.) Alors on verra la vérité de cette parole du Seigneur, « c'est que, comme il est, lui, nous sommes, nous aussi, dans ce monde. »

C'est bien simple !

I.

— Ah, mademoiselle, *c'est bien simple !* me disait un jour une vieille femme à qui j'essayais de présenter l'évangile. Elle habitait une ferme isolée qu'elle avait cultivée avec son mari pendant de longues années, mais elle était restée veuve, ses enfants l'avaient abandonnée et elle se voyait à la veille de céder sa place à d'autres.

De grosses larmes roulaient sur ses joues ridées pendant qu'elle me contait ses chagrins, et ses regards se promenaient avec tristesse des murs enfumés au foyer pétillant et du foyer à la croisée encadrée de vigne sauvage.

— C'est dur, mademoiselle, de se trouver ainsi sur le pavé après avoir bien travaillé toute sa vie, disait-elle en soupirant. On aurait pu me laisser mourir ici. Je ne survivrai pas longtemps à mon pauvre homme.

— Votre position est bien triste, en effet, pauvre mère G^{***}, lui dis-je, mais quand vous mourrez, êtes-vous sûre de trouver une demeure prête pour vous dans le ciel ?

— Pour cela, je n'en sais rien, répondit la vieille paysanne ; il faut espérer en la grâce de Dieu.

— C'est inutile d'espérer en la grâce de Dieu, si on n'a pas été réconcilié avec lui par le sang de son Fils Jésus-Christ, lui dis-je sérieusement ; Jésus est le chemin du ciel, et lui seul peut vous y préparer une place.

Je lui parlai ensuite de la justice de Dieu qui exige la condamnation du pécheur, et de l'amour de Dieu qui ne veut pas la mort du méchant, mais plutôt qu'il se détourne de sa mauvaise voie et qu'il vive. Je lui lus dans la parole de Dieu comment Jésus avait porté nos péchés en son corps sur le bois, ayant subi à notre place le jugement de Dieu et nous ayant ainsi ouvert le chemin du ciel.

— Si seulement vous le croyez, mère G^{***}, vous pouvez être sûre que dès à présent il y a une place

prête pour vous auprès du Seigneur, lui dis-je en finissant. « Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle. » (Jean III, 16.)

La pauvre vieille était catholique ; elle ne savait pas lire, et c'était la première fois qu'elle entendait parler du salut gratuit accompli par Jésus.

— *Ah, c'est bien simple ! mademoiselle ; c'est tout simple,* s'écria-t-elle d'un air d'intelligence. Je comprends ; il n'y a qu'à croire.

Quelques jours après je retournai voir la mère G^{...}. Mais, hélas ! Satan avait fait son œuvre, et les épines avaient étouffé le bon grain. Les soucis de la vie avaient absorbé toutes les pensées de la pauvre femme, et tout ce que je lui dis de l'amour de Dieu ne parvint pas à la toucher.

Je m'en allai attristée, priant le Seigneur de toucher le cœur de celle dont l'intelligence seule avait été éclairée.

Avant de quitter la localité, je revis encore une fois la mère G^{...}. Mais son cœur demeurait fermé à tout, sauf à ses chagrins.

— Oh ! c'est dur de se trouver sur le pavé, quand on a bien travaillé toute sa vie, répétait-elle sans cesse. Quoi qu'il arrive après la mort, ce sera toujours mieux que la misère.

Quelques mois plus tard, j'appris qu'elle venait de mourir subitement d'un coup d'apoplexie. Elle était morte dans son isolement, sans personne pour lui parler de Jésus. Dieu seul connaît ce qui s'est passé dans son âme à ce moment solennel,

« SOUVIENS-TOI DE TON CRÉATEUR AUX JOURS DE TA JEUNESSE, AVANT QUE LES JOURS MAUVAIS VIENNENT ET AVANT QUE LES ANNÉES ARRIVENT, DESQUELLES TU DISES : JE N'Y PRENDS POINT DE PLAISIR. » (Ecclésiaste XII, 3.)

II.

A peu près à la même époque, une dame chrétienne réunissait dans une ville éloignée quelques jeunes garçons, pour leur parler de l'amour de Jésus et de l'œuvre qu'il a accomplie pour sauver les pécheurs.

C'étaient presque tous de pauvres garçons mal vêtus et mal nourris, qui gagnaient déjà péniblement leur vie. Pour eux aussi le salut gratuit, par la foi en Jésus, était chose nouvelle.

L'un d'eux, un garçon d'une douzaine d'années, semblait particulièrement attentif.

Son visage ouvert et ses yeux fixés sur la dame qui parlait, attirèrent l'attention de celle-ci. L'explication terminée, elle s'approcha de lui et lui frappant amicalement sur l'épaule, lui demanda :

— Eh ! bien, mon ami, as-tu compris ce que je viens de vous dire ?

— Oui, mademoiselle, dit-il avec un brillant regard. *C'est bien simple !* vous avez dit que nous n'avions qu'à croire en Jésus pour être sauvés.

— Et toi, mon garçon, es-tu sauvé ?

— Oh, oui, mademoiselle !

— Et comment le sais-tu ?

— C'est que *jè crois*.

Ce soir-là, le jeune garçon s'en alla tout joyeux, parce qu'il avait cru en Jésus et qu'il se savait sauvé et lavé dans le sang de l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde.

Chers amis, quelle part choisirez-vous ? Celle de cette vieille femme qui, après avoir trouvé la doctrine de la grâce *toute simple*, s'en détourna, absorbée qu'elle était par les soucis de la vie ; ou celle de ce jeune garçon qui, lui, profita immédiatement du *simple moyen* de salut offert par Dieu, et qui s'en alla *justifié en sa maison* ?

Un jeune roi.

« Josias était âgé de huit ans quand il commença à régner, et il régna trente-un ans à Jérusalem. Il fit ce qui est droit devant l'Éternel, il marcha sur les traces de David son père, et ne s'en détourna ni à droite ni à gauche. »
(2 Chroniques XXXIV, 1-2.)



L'abeille et l'araignée.

J'étais un jour dans mon jardin, lorsqu'un bruyant bourdonnement attira mon attention. Je me tournai pour voir d'où il provenait, et j'aperçus une abeille prise dans une toile d'araignée. La toile était grande et forte, et dans un coin une grosse araignée noire surveillait attentivement l'abeille en attendant le moment d'en faire sa proie. La pauvre abeille faisait des efforts inouïs pour se dégager ; mais plus elle s'agitait, plus elle s'entortillait dans les fils délicats de la toile.

C'était une active et utile petite créature qui avait passé son temps à recueillir le suc des fleurs pour en faire du miel, mais avec toute son habileté, elle ne parvenait pas à se libérer.

Croyez-vous qu'elle eût pu réussir à la fin à se sauver elle-même ? Oh ! non ; si je n'avais pas été là, la grosse araignée se serait bientôt jetée sur elle, aurait sucé tout son sang et l'aurait emportée pour l'achever dans son trou. L'abeille avait pourtant des ailes, des ailes fines et chatoyantes, mais les fils de la toile l'enlaçaient et l'empêchaient de s'en servir. Cependant elle fit mieux que de lutter en vain ; elle se mit à bourdonner. Ses cris de détresse attirèrent mon attention et sa position désespérée me toucha le cœur.

Fallait-il laisser le pauvre insecte périr misérablement sous les pattes de l'araignée ? Non, non, pas même si dans sa frayeur il allait me piquer les doigts.

Quand l'araignée me vit bouger, elle s'arrêta à quelques pas de sa victime, et lorsque j'eus déchiré sa toile, elle s'enfuit précipitamment. Un seul attouchement de ma main avait libéré la pauvre captive. Elle s'envola joyeusement vers sa ruche, et ses compagnes eurent bientôt nettoyé les lambeaux de toile qui recouvraient encore ses ailes.

Comprenez-vous, chers jeunes amis, pourquoi je vous ai raconté cet incident ? C'est que la position de cette pauvre abeille ressemblait à celle de tout enfant que Jésus n'a pas encore délivré de la puissance du diable. Si vous êtes pris dans ses filets, Satan, comme la vilaine araignée noire, n'attend que le moment favorable pour vous entraîner dans ce lieu « où il y a des pleurs et des grincements de dents. » Vous aurez beau essayer, comme l'abeille, de lui échapper vous-mêmes ; vos efforts ne feront

que vous montrer votre faiblesse et vous plonger dans le désespoir.

Ce n'est qu'une puissance venant du dehors qui peut vous sauver, et cette puissance c'est Jésus qui la possède.

Il n'a qu'à étendre la main pour vous délivrer. Il a vaincu Satan en mourant sur la croix. Il n'attend qu'un cri, qu'un regard de votre part pour vous libérer et vous donner la vie. Ah ! tournez-vous vers Jésus avant qu'il soit trop tard, et laissez-le briser vos chaînes. Il vous délivrera immédiatement et vous pourrez, libres et joyeux, le suivre sur le chemin du ciel. Son sang suffit pour effacer les péchés de tous ceux qui croient en Lui, et il a le pouvoir de vous garder de toute chute et de tous les pièges du diable.



Ce que Jésus fait maintenant.

Avant d'aborder cet important sujet, chers jeunes lecteurs, il est nécessaire que nous comprenions clairement ce que nous *sommes* comme descendants d'Adam, et ce que nous *devenons* du moment que nous recevons l'amour de Dieu dans le don de son Fils. Nous sommes, par nature, des enfants d'une race coupable, nés dans le péché et l'iniquité, et comme tels nous n'avons mérité autre chose que la condamnation qui pesa sur le premier homme. Satan n'a point encore été exclu de la scène au milieu de laquelle l'homme l'a introduit ; ses efforts et ses

ruses lui ont même acquis la place de « dieu de ce monde ; » il est « l'esprit qui opère maintenant dans les fils de la désobéissance. »

Toutefois Dieu demeure le Maître ; il n'a abdiqué aucun de ses droits, et c'est avec Lui que nous avons affaire. « Il est réservé aux hommes de mourir une fois, et après cela le jugement » (Hébreux IX, 27) ; telle est la vérité solennelle qui, aussitôt reçue et crue dans le cœur, amène toute âme à s'écrier : « Perdu, je suis perdu ! » Mais c'est alors que se fait entendre ce message de grâce : « Le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu. » (Luc XIX, 10.) Jésus-Christ, parfaitement saint dans sa personne, sans tache, sans péché, a souffert, Lui, la peine due à l'infâme méchanceté de l'homme. Il a volontairement subi le châtiment de Jéhova, comme si lui-même eût été le coupable. (Lisez Ésaïe LIII, 5.) Il a été abandonné de Dieu à cause des péchés dont il s'était chargé. (Matthieu XXVII, 46.) Dans son grand amour pour nous, il a bu jusqu'à la lie la coupe de malédiction qui nous était destinée ; et ce même amour sollicite aujourd'hui le pécheur de venir à Lui : « Dieu, pour ainsi dire, exhortant par notre moyen, nous *supplions* pour Christ : Soyez réconciliés avec Dieu ! » L'obéissance à ce message change aussitôt et pour toujours notre position devant Dieu. Ce que nous sommes quant à nous-mêmes, et ce qui vient de nous, ou, en d'autres termes, le *péché* et les *péchés*, tout est effacé à jamais par la mort de Christ, et nous commençons une nouvelle existence. Ainsi nous sommes ressuscités ensemble avec le Christ

(Éphésiens II, 6); Christ lui-même est notre vie (Colossiens III, 4), car « Dieu nous a donné la vie éternelle, et cette vie est dans son Fils. » (1 Jean V, 11.) Étant rendus participants de la vie éternelle qui subsiste devant Dieu en Jésus, le second Adam (1 Corinthiens XV, 45-48), nous ne comptons plus ni comme enfants du premier Adam, ni comme descendants d'une génération coupable, vouée à la mort; nous sommes une nouvelle création en Christ. (2 Corinthiens V, 17.) Alors nous comprenons la réalité de cette promesse du Seigneur : « En ce jour-là, vous connaîtrez que je suis en mon Père, et vous en moi, et moi en vous. » (Jean XIV, 20.) Cette vérité, lorsqu'elle est saisie, bannit toute crainte de nos cœurs et établit nos âmes dans le sentiment d'une sécurité *personnelle* inébranlable, et dans la jouissance d'une *position* devant Dieu aussi assurée que celle de Christ lui-même, position qui ne saurait changer, parce qu'elle dépend non point de nous, mais de Dieu qui nous l'a faite. Celui qui croit en Jésus n'a plus *jamais* affaire comme pécheur avec le Dieu vivant, mais *toujours* comme enfant. N'est-ce pas là, chers jeunes amis, une immense différence ?

Nous avons vu, dans notre précédent article, ce que Jésus a fait pour le pécheur; aujourd'hui, nous considérerons ensemble ce que Jésus fait maintenant, et ceci ne concerne que les enfants de son Dieu et Père, savoir les croyants.

I.

« IL EST TOUJOURS VIVANT POUR INTERCÉDER
POUR EUX. » (*Hébreux VII, 25.*)

Satan, la chair, et le monde livrent au croyant de continuel combats, qui nécessitent de la part du fidèle une continuelle vigilance et l'exercice du jugement de soi-même devant Dieu. Qui donc l'aidera dans sa lutte contre le péché? Jésus, « l'Homme de douleur, » auquel nulle épreuve n'a manqué au milieu de la solitude du désert. « Car, en ce qu'il a souffert lui-même, étant tenté, il est à même de secourir ceux qui sont tentés. » (*Hébreux II, 18.*) A-t-il oublié ces souffrances, maintenant qu'il est assis, couronné de gloire à la droite de son Père? Non; dans son amour infini, il prie continuellement pour ses brebis souffrantes et éprouvées, afin qu'elles aussi reçoivent les consolations et la force qui l'ont soutenu lui-même comme homme, alors qu'il foulait le sol aride de ce pauvre monde. Le Saint-Esprit qui nous a été donné, en réponse à sa requête promise (*Jean XIV, 16*), nous rend maintenant capables de recevoir ces précieuses consolations.

Quelle douceur pour une âme, lorsqu'elle est amenée à pouvoir se reposer sur l'amour *actuel* de Jésus! Combien sont tendres les sympathies, combien puissante l'intercession de Celui qui a bu la coupe des douleurs, qui connaît par expérience les souffrances

et les larmes, qui a enduré le mépris et les reproches, qui sait ce qu'est un cœur brisé... Avez-vous conscience, bien-aimé lecteur, que ce souverain Sacrificateur, « saint, innocent, sans tache, » vous aime tellement qu'il est toujours occupé à intercéder en votre faveur (Romains VIII, 34; Hébreux VII, 25), que votre nom est sur son cœur devant le Père, que là-haut, « plus haut que les cieux, » vous êtes vous-même l'objet d'une sollicitude divine, tandis que vous luttez contre les difficultés, les épreuves, les tentations du chemin ? Ici-bas, un père chrétien ne prie-t-il pas pour ses enfants nom par nom ? Ah ! combien plus Celui qui nous a rachetés ne nommera-t-il pas chacun des siens devant son Père, selon la perfection de son amour et de ses compassions :

Oui, pour ses brebis Jésus prie !
Bien-aimés, sans crainte approchez :
Le Père entend la voix chérie
De Celui qui prit nos péchés.

II.

IL NOUS SANCTIFIE, EN NOUS PURIFIANT PAR
LE LAVAGE D'EAU PAR LA PAROLE. (*Éphésiens V, 26.*)

Le chrétien qui se connaît lui-même, est souvent troublé non-seulement par la faiblesse qu'il découvre en soi, mais encore par le péché dont il se rend coupable. « Nous bronchons tous en plusieurs choses ; » et « si nous disons que nous n'avons pas de péché, nous nous séduisons nous-mêmes, et la vé-

rité n'est pas en nous. » (1 Jean I, 8.) Le Seigneur Jésus, qui déjà nous a approchés de Dieu par le sang de sa croix (Éphésiens II, 13), veut encore nous garder au travers de ce monde de péché dans la jouissance continuelle de notre position chrétienne. C'est pourquoi, dans le XIII^{me} chapitre de Jean, *il se ceint lui-même* d'un linge, afin de laver les pieds de ses disciples. Dans quel but fait-il cela? C'est afin que les siens pussent être rétablis dans la paix, la joie et la communion avec lui, chaque fois que le péché les en aurait privés. « Si je ne te lave, dit-il à Pierre, tu n'as pas de part avec moi. » Il veut que nous ayons déjà ici-bas « part avec lui, » que dans ce monde nous jouissions de sa joie comme habitant, en esprit, les demeures du Père, dans le sentiment non interrompu de sa présence. L'œuvre expiatoire de la croix est faite une fois pour toutes. « Vous êtes nets, » nous dit Jésus (Jean XIII, 10), mais nos pieds contractent des souillures au contact de la boue de ce monde ; puis il arrive parfois, hélas ! que l'insouciance, l'occupation de choses vaines, les nombreuses tentations qui nous entourent, viennent nous faire tomber dans un borbier fangeux. Nous n'avons point résisté à la convoitise, nous avons cédé à l'orgueil de la vie, et nous voilà misérables, malheureux dans le sentiment qu'un nuage s'est élevé entre Dieu et nous, non que Lui cache sa face en courroux, comme quelques-uns le croient, mais que nous, quand nous sommes souillés par quelque manquement ou quelque chute, nous n'osons pénétrer en sa présence où tout est *lumière* aussi bien

qu'*amour*. Jésus, alors, vient à notre aide ; il applique sa parole à notre âme, de manière à briser notre volonté naturelle, à soumettre nos cœurs et à nous faire confesser notre péché. (1 Jean I, 9.) C'est ainsi que nous sommes purifiés et que la communion est rétablie. (Comparez Marc XIV, 72, avec Luc XXIV, 34 et Jean XXI, 15-17.)

Jeunes chrétiens, permettez-nous de vous adresser cette question : Est-ce que vous marchez dans le sérieux et la sainteté devant Dieu, ou bien vous laissez-vous gagner par le péché ? Oh ! l'affreux péché, combien n'afflige-t-il pas Celui qui a les yeux trop purs pour voir le mal ? Mais il vous aime toujours. Exposez votre état devant lui ; soumettez-vous à sa parole qui juge des pensées et des intentions du cœur, aussi bien que des actes extérieurs de votre vie. Et si vous êtes sous la discipline du Seigneur, et que peut-être il ait trouvé bon de vous affliger pour un temps, parce que cela est nécessaire, ne perdez pas courage, quoiqu'il en soit, et ne méprisez pas non plus le châtement de Dieu ; « car le Seigneur discipline celui qu'il aime, et il fouette tout fils qu'il agrée. » (Proverbes III, 11-12.)

III.

JÉSUS, NOTRE AVOCAT AUPRÈS DU PÈRE.

(1 Jean II, 1.)

Bien que nous l'oublions souvent, il demeure néanmoins constamment vrai que si nous sommes chrétiens, tous ceux qui nous environnent considèrent et

examinent nos voies. Satan et ses instruments nous épient sans cesse ; les hommes et les anges sont témoins de notre conduite ; puis, nous avons aussi sur nous le regard de Celui qui n'ôte jamais ses yeux de dessus les justes ; en sorte que toute manifestation de notre vieille nature, tout mouvement d'humeur, d'orgueil ou de vanité, toute action coupable, sont remarqués. Que de pensées, de paroles, d'actes mêmes, n'avons-nous pas à juger chaque jour ? Aussi qu'elles sont nombreuses les occasions où « l'accusateur des frères » peut nous troubler, en nous montrant nos manquements rangés en bataille contre nous. Mais Jésus est « notre avocat auprès du Père » (1 Jean II, 1), « Jésus-Christ, le Juste, » qui porte encore les marques des blessures qui lui ont été faites aux mains, aux pieds, au côté.

Satan peut-il élever une seule accusation devant un tel Sauveur ? Satan oserait-il soulever la question du péché ? Non, car il serait forcé de reconnaître que « *Jésus-Christ, le Juste, est la propitiation pour nos péchés.* » Jésus-Christ, par son œuvre expiatoire, a effacé à tout jamais les péchés de ses rachetés ; impossible que ces péchés puissent être ramenés devant Dieu, pas plus qu'il ne serait possible de défaire l'œuvre de Christ.





L'enfant perdu.

Dans une ville du sud de l'Angleterre vivait, il y a environ soixante-cinq ans, un riche gentleman, avec sa femme et ses quatre enfants, dont trois filles et un petit garçon.

Bertie, c'est le nom du petit garçon, était un personnage fort important. Plusieurs années avant sa

naissance, le grand désir de ses parents avait été d'avoir un fils; et quoique Mr L. aimât beaucoup ses filles, leur arrivée successive avait été une sorte de déception. Enfin son souhait fut accompli, et grande fut la joie avec laquelle le fils et héritier fut accueilli.

Bertie était un enfant aimable; en grandissant, il devint de plus en plus la joie et l'orgueil de ses parents. Quand il avait à peu près trois ans, il réussit un jour, à s'échapper de la chambre, et il descendit l'escalier sans être remarqué; arrivé dans le vestibule il trouva la porte d'entrée ouverte, et pensa que c'était une bonne occasion de voir quelque chose du monde extérieur. Il s'avança jusque sur le seuil. Or, à part la valeur qu'avait pour ses parents sa propre personne, Bertie portait sur lui plusieurs objets de prix; ses vêtements étaient d'étoffe somptueuse; à sa ceinture étaient suspendus un ornement de corail et des clochettes d'argent; ses manches étaient relevées par des agrafes d'or, et un riche collier entourait son petit cou blanc.

Une grande femme brune, qui passait au même instant, vit d'un coup d'œil tous ces détails. Elle s'arrêta, et adressa la parole d'un ton doux et agréable à l'enfant, tout en lui présentant, pour l'attirer, un bâton de sucre qu'elle avait sorti de sa poche, et que Bertie s'empressa de saisir. Elle se mit alors à reculer lentement, jusqu'à ce qu'elle l'eût emmené à quelque distance de chez lui; puis elle le prit dans ses bras et lui donna le sucre, lui en promettant davantage dès qu'il l'aurait mangé. Arrivée dans un

endroit écarté, elle enveloppa l'enfant dans un mauvais châle, afin de le cacher à la vue des passants ; puis elle le cajola, tout en l'emportant vers le quartier le plus pauvre de la ville. Bientôt Bertie eut peur et demanda qu'on le ramenât chez ses parents, mais la femme qui ne craignait plus ses cris, lui parla avec rudesse, ce qui ne fit qu'augmenter son effroi. Enfin ils atteignirent une rue étroite et sale, et pénétrèrent dans une maison de misérable apparence ; là, cette mégère gravit plusieurs rampes d'un escalier obscur, et porta l'enfant dans un affreux réduit sous les combles. Sans aucune pitié pour ses cris de détresse, elle se hâta de le dépouiller de ses jolis vêtements, et l'habilla de sordides haillons. Bientôt le pauvre Bertie, épuisé par la fatigue et les pleurs, finit par s'endormir sur le plancher dur et crasseux.

A la maison, l'on ne remarqua pas tout de suite l'absence de Bertie, mais au bout d'un moment la bonne, ne le voyant pas, se mit à le chercher. Grande fut sa consternation quand elle s'aperçut que personne n'avait vu l'enfant. Bientôt chacun fut sur pied ; on le chercha dans les appartements, dans le jardin, mais sans succès. Quelqu'un se souvint d'avoir vu la porte d'entrée ouverte au moment où Bertie avait dû quitter la chambre ; on en conclut qu'il s'était égaré dans les rues. Vous pouvez vous représenter, chers petits lecteurs, la détresse des parents. On ne put persuader à la pauvre mère de rester chez elle ; elle voulut courir, elle aussi, à la recherche de l'enfant perdu. Elle erra longtemps dans les environs,

mais sans découvrir aucune trace, jusqu'à ce qu'enfin ses pas furent dirigés vers la rue même où le pauvre Bertie avait été emporté quelques heures auparavant. En d'autres circonstances, elle aurait reculé d'horreur devant l'affreuse saleté de cette partie de la ville, mais cette fois-ci rien ne pouvait l'arrêter. En descendant rapidement la rue, un bruit venant d'une des maisons fit battre son cœur; c'étaient les cris d'un enfant dont elle reconnaissait la voix. Elle s'élança dans la sombre demeure, escalada la rampe obscure, et ne s'arrêta que lorsqu'elle eut trouvé la chambre où le pauvre Bertie pleurait amèrement. La femme qui l'avait volé, s'apprêtait évidemment à prendre la fuite : d'une main elle tenait un grand paquet, et de l'autre elle traînait l'enfant vêtu de guenilles, et dont le visage était presque méconnaissable, tant il était malpropre et défait par les larmes; mais la mère ne s'inquiéta pas de tout cela; c'était son enfant qu'elle venait de retrouver, et dans le même instant il sanglottait dans ses bras. Avant que la bohémienne fût revenue de son étonnement, M^{me} L. avait pris son fils dans ses bras, redescendu l'escalier et gagné la rue. Peu lui importait l'état dans lequel elle retrouvait son enfant; ses petits bras étaient cramponnés à elle; et bien qu'il fût lourd à porter, elle en sentait à peine le poids, tant son cœur était joyeux. Les pleurs de Bertie cessèrent bientôt, et de temps à autre un profond soupir témoignait seul du chagrin qu'il avait eu. Enfin ils arrivèrent à la maison. La mère bien lasse, mais tout heureuse, mit l'enfant dans les bras de son père

qui revenait désespéré de ses recherches infructueuses. Qu'il était joyeux de retrouver le fils qu'il croyait perdu. Les sœurs de Bertie, qui avaient versé bien des larmes à son sujet, se précipitèrent vers lui pour l'embrasser ; et la bonne de l'enfant et tous les gens de la maison prirent part à la joie générale. Comme vous pouvez bien le penser, on ôta aussitôt les sales haillons que Bertie avait sur lui, on le baigna, puis on lui mit des vêtements propres. Ensuite on le coucha dans son berceau où il ne tarda pas à s'endormir paisiblement, à côté du lit de sa mère. Heureux enfant ! il avait été perdu, mais il était retrouvé ; il était en sûreté dans la maison de son père.

Chers lecteurs, je désire attirer votre attention sur plusieurs traits de ce récit, car nous y trouvons l'histoire de bien des personnes, jeunes ou âgées. La bohémienne nous rappelle Satan guettant les âmes pour les entraîner dans le mal ; comme elle, il a des amorces pour tenter chacun selon ses propres convoitises ; et tandis que ceux qu'il a séduits poursuivent le « sucre » tant désiré, il les entraîne toujours plus loin, dans la fange du mal, jusqu'à ce qu'ils soient complètement en sa possession ; c'est alors que le plaisir si ardemment recherché s'évanouit, pour faire place au plus amer désespoir. Heureux sont ceux qui découvrent leur état de perdition avant qu'il soit trop tard. — Que fit le pauvre Bertie quand il se vit égaré si loin de chez lui ? Pauvre enfant ! il ne put rien faire, pas même s'échapper de cette affreuse chambre ; il était trop petit et trop faible

pour se soustraire à son ennemie ou la vaincre. Il ne put faire autre chose que crier. Ainsi en est-il du pauvre pécheur que Satan a lié; il ne peut rien faire pour son salut. Le grand amour qui remplissait le cœur de la mère de Bertie la porta à quitter son chez-elle pour aller à sa recherche dans les rues étroites et sales; son oreille attentive entendit ses pleurs, et elle vint jusqu'au lieu même où il se trouvait. Jésus, aussi, quitta son trône de gloire pour venir sur cette terre, chercher et sauver ceux qui étaient perdus. C'est parce qu'il nous aimait d'un amour éternel qu'il s'est fait notre serviteur, et maintenant il est capable de sauver tous ceux qui viennent à lui comme des perdus. Son oreille est ouverte à leurs cris. Quand le pauvre Bertie était misérable, en guenilles, défiguré par les larmes, sa mère ne lui dit pas : « Va te laver premièrement, et changer de vêtements; et après cela, je te prendrai chez moi. » Non; son amour était au-dessus de tout cela; elle prit son enfant comme il était, elle le serra dans ses bras et l'embrassa à plusieurs reprises. Comme ce récit rappelle celui du fils prodigue; son père courut à sa rencontre, tomba à son cou et le baisa tel qu'il était. Le Seigneur Jésus sauve les pécheurs tels qu'ils sont. Bertie fut emporté dans les bras de sa mère; pensez-vous qu'elle l'eût laissé tomber, ou qu'elle l'eût abandonné à la bohémienne? Non; elle l'aurait défendu au prix de sa propre vie, s'il l'avait fallu. La sécurité de Bertie dépendait-elle de lui-même? Non, c'était sa mère qui le portait jusque chez elle. Ainsi il ne contribua en rien à sa délivrance, mais il fit ce

qui était agréable au cœur de sa mère : il mit ses bras autour de son cou, et de temps à autre il relevait la tête pour l'embrasser tendrement. Ainsi devrait-il en être de ceux qui ont été arrachés du pouvoir de Satan, et qui sont conduits par le Seigneur avec amour et en sûreté. Nous ne pouvons rien faire pour notre salut ; Jésus l'a fait, il y a bien longtemps, en accomplissant sur la croix l'œuvre que le Père lui avait donnée à faire. Ce que nous avons à faire, nous qui sommes sauvés, c'est de nous attacher avec confiance à ce précieux Sauveur et de réjouir son cœur.

Mais Bertie, une fois sauvé, ne pouvait plus rester dans ses haillons, parce qu'il était le fils d'un gentleman ; il faut qu'il soit vêtu conformément à la dignité de son père, et que les vêtements qu'il mettra viennent de la maison de son père. — « Apportez la plus belle robe, » dit le père dans la parabole, « mettez un anneau à sa main et des sandales à ses pieds. » (Luc XV, 22.) Dans un autre endroit de la parole de Dieu, il est dit à propos du tison qui a été arraché du feu : « Otez de dessus lui ses vêtements sales... On lui mit sur la tête une tiare nette ; puis on le vêtit de vêtements. » (Zacharie III, 2-5.) « Le sang de Jésus-Christ, son Fils, nous purifie de tout péché. » (1 Jean I, 7.) Le plus vil pécheur, une fois lavé dans le précieux sang de Christ, est rendu propre pour la présence même de Dieu.

Cher ami lecteur, où en êtes-vous ? Si vous n'êtes pas sauvé, vous êtes plus malheureux encore que Bertie ne l'était. Il se peut que vous soyez aussi

ignorant que lui, lorsqu'il ajoutait foi aux promesses de la bohémienne ; il se peut que les choses que Satan met devant vos yeux aient un tel attrait pour vous, que vous soyez sur le chemin de la perdition sans vous en douter. Un pas de plus peut vous plonger dans des douleurs éternelles. « Cherchez le Seigneur pendant qu'il se trouve, invoquez-le tandis qu'il est près. » Son oreille est attentive au plus faible cri. Ne tardez pas ; demain, il sera peut-être trop tard ! C'est *aujourd'hui* le jour du salut ; c'est maintenant que Dieu sauve tous ceux qui viennent à Lui par Jésus-Christ !

La charge d'un frère.

Un jour, un jeune garçon demanda à sa mère de lui permettre de mener sa petite sœur sur le gazon de la promenade. La fillette commençait justement à courir toute seule, mais, comme tous les petits enfants, elle tombait dès qu'elle rencontrait le moindre obstacle. Aussi la maman, en accordant la permission demandée, ne manqua pas de faire les recommandations nécessaires à son garçon, en le *chargeant* de veiller sur l'enfant et de ne pas la laisser tomber.

Ils partirent tout joyeux, et je les rencontrai dans la prairie où ils jouaient avec entrain.

— Tu as l'air bien content, Georges ? Est-ce là ta petite sœur ?

— Oui, monsieur.

— Marche-t-elle seule ?

— Oui, monsieur, sur l'herbe unie.

— Et comment a-t-elle pu passer sur les pierres du chemin pour venir jusqu'ici ?

— Oh ! monsieur, maman m'a *chargé* d'avoir grand soin de ne pas la laisser tomber ; aussi j'ai mis mes mains sous ses bras, et je l'ai soulevée chaque fois qu'il y avait une pierre devant elle, pour que son petit pied n'allât pas se heurter contre.

— Tu as bien raison, Georges. A présent, je veux te dire quelque chose que tu pourras comprendre facilement, j'espère. C'est à propos d'un beau passage qu'on lit dans le Psaume XCI^{me}, versets 11-12 : « Il donnera *charge* de toi à ses anges,ils te porteront dans leurs mains, de peur que tu ne heurtes ton pied contre une pierre. » Voilà comment Dieu *charge* ses anges de conduire les siens et de les faire passer par-dessus les difficultés, précisément comme tu as fait passer la petite Anna par-dessus ces pierres. As-tu compris la comparaison, mon jeune ami ?

— Oh ! oui, monsieur, et de ma vie je ne l'oublierai.

Si un enfant sait ainsi prendre soin d'un autre enfant, Dieu ne saura-t-il pas bien mieux encore prendre soin de tous ceux qui se confient en Lui ? Certainement, il le fait.

Cher petit lecteur, si tu crois que Dieu t'aime, et qu'il a livré son Fils Jésus pour toi, tu peux être assuré « qu'il donnera *charge* de toi à ses anges. »

Le bon souhait.

« Que je voudrais, » dit Madeleine,
« Être l'un de ces vieux ormeaux
Que l'on voit là-bas, dans la plaine !
Ils sont si nobles et si beaux :
Le vent fait ondoyer leurs cimes ;
Et les gais oiseaux, tout le jour,
Leur répètent les plus sublimes
Et les plus joyeux chants d'amour. »

« Hé bien, moi, » reprend Théodore,
« Je voudrais être plus encore :
J'aimerais, comme ce grand mont,
Vers le ciel élever mon front.
Je verrais passer la tempête
Et le vent, sans courber la tête ;
De plus de cent générations
Je pourrais compter les actions. »

« Moi, » dit la douce Marguerite,
Des trois enfants la plus petite,
« Je crois que j'aimerais bien mieux
Être cette fleur aux yeux bleus
Qu'on nomme, je crois, la bourrache,
Point élégante, que je sache ;
Mais j'ai vu qu'elle guérissait
Ma pauvre bonne qui toussait. »

« On l'admire peu, mais on l'aime :
C'est ce que je veux pour moi-même. »



Jésus aime les petits.

Jésus m'aime,
Moi, petit ;
Oui, lui-même
Me l'apprit.
Ma faiblesse
Trouve en lui
Paix, sagesse,
Tendre appui.

Si je l'aime,
Quel bonheur !
Il veut même
Dans mon cœur
Faire luire
Son Esprit ;
Me conduire,
Moi, petit.

Jésus m'aime !
Qu'il est bon !
Le ciel même,
Le pardon,
(Grâce immense !)
Sont acquis
A l'enfance,
Aux petits.

Jésus m'aime !
Il m'entend ;
Là-haut même
Il m'attend.
Quelle grâce !
Oui, je vais
Voir sa face
Pour jamais !

J'ai fait de même.

Ces mots me rappellent un cher petit garçon de dix ans, nommé Henri.

Au commencement de l'année 1875, Henri, au lieu de passer joyeusement le jour de l'an, comme les autres enfants de son âge, était malade dans son petit lit. Il s'affaiblissait de jour en jour ; et après l'espoir qu'on avait eu à plusieurs reprises d'un rétablissement, il devenait évident que le cher enfant allait être bientôt retiré de ce monde de misères. Lorsque j'appris cela, je désirai savoir s'il se confiait au Seigneur et s'il était prêt à mourir ; mais avant de lui poser la question à ce sujet, je lui racontai comment un petit garçon, à qui l'un de mes amis demandait si son âme était sauvée et s'il était sûr d'aller au ciel, avait répondu dans toute la simplicité de sa foi enfantine : « Oh ! monsieur, je n'ai pas d'âme ; je l'ai donnée au Seigneur Jésus pour qu'il la garde. » A peine avais-je fini mon petit récit que Henri, sans attendre mes questions, me prévint en disant : « Moi aussi, j'ai fait de même ; » — et il prononça ces paroles d'un ton si affirmatif que je fus certain que lui aussi se confiait en Jésus et serait bientôt avec Lui ; puis, il me témoigna que depuis un certain temps déjà il pouvait s'adresser au Seigneur comme à son Sauveur.

Peu de jours après, Henri nous quitta pour aller auprès de Jésus, dans cette belle demeure où il n'y a plus ni pleurs, ni peines, ni douleurs.

Le père, en me parlant plus tard de la foi de son enfant, me disait : « Vous ne pouviez entrer dans la chambre de Henri, sans éprouver l'effet de la puissance de Dieu pour le salut. »

Il se peut, mes chers jeunes lecteurs, que vous soyez heureux autant qu'on peut l'être ici-bas dans les choses de la vie présente. Mais si, de même que Henri, vous étiez sur le point de mourir, à quoi cela vous servirait-il ? — Votre âme est-elle sauvée ? Voilà le point capital. — Il importe peu que vous soyez moins âgés que lui ; vous n'êtes pas plus à l'abri de la mort que lui ; vous n'êtes pas trop jeunes pour mourir. Ne dites donc point : J'ai du temps devant moi ; j'ai tout le temps de penser à mon âme, de m'occuper de mes intérêts éternels. — Non, je vous en supplie, ne parlez pas ainsi. C'est le diable qui trompe les âmes, en leur suggérant ces perfides raisonnements-là. Mais demandez-vous plutôt, avec tout le sérieux que comporte une telle question : Lorsque Jésus reviendra pour prendre les siens auprès de Lui, serai-je un de ceux qui monteront à sa rencontre ?

Ah ! cher lecteur, chère lectrice, qu'en est-il de vous ? Avez-vous donné votre cœur au Seigneur ? Pouvez-vous dire comme Henri : « J'ai fait de même. » Si vous pouvez le dire, oh ! réjouissez-vous alors de ce que Jésus a effacé tous vos péchés, en souffrant

sur la croix une mort cruelle. Il vous a tant aimés que de verser son sang précieux pour vous, afin de vous rendre plus blancs que la neige, et de vous prendre avec lui dans les cieux, où tout est joie, bonheur et paix.

Y a-t-il quelqu'un de mes lecteurs qui n'ait pas encore donné son cœur à Jésus ? Oh ! si vous vouliez vous confier simplement en ce précieux Sauveur, qui dans son grand amour est venu ici-bas pour sauver des pécheurs, et qui veut faire de vous une de ses brebis. Il est seul capable de vous garantir des pièges de Satan et de ceux de votre mauvais cœur. Tournez-vous vers Lui, dites-lui que vous avez confiance en son amour, et que vous désirez désormais qu'il se charge lui-même de vous.

« Laissez venir à moi les petits enfants, et ne les en empêchez pas ; car à de tels est le royaume de Dieu. » (Luc XVIII, 16.)

Sans tarder, petit enfant,
Viens à Jésus qui t'appelle ;
Viens à lui dès maintenant :
Ne suis pas ton cœur rebelle !

Une place dans le ciel,
Avec Jésus, dans la gloire,
Un héritage éternel
Sont ta part, si tu veux croire.





Sans merci.

— Ce n'est pas juste, répétait Léon Deshayes, en s'asseyant à son pupitre ; puisque Lucien joue avec mes billes et les envoie dans le ruisseau, il devrait être puni comme je l'ai été la semaine dernière quand j'ai crevé son ballon.

— Ton frère a six ans de moins que toi, dit son père ; puis, voyant qu'il allait répliquer de nouveau :
— Tais-toi, Léon, et permets-moi d'exercer la justice à ma façon et sans ton concours.

C'était précisément là ce qui révoltait Léon. Honnête petit garçon, droit et sincère, il avait pour la justice, surtout lorsqu'elle s'appliquait aux autres, une passion fatigante. Sans cesse on lui entendait

répéter : « Ce n'est pas juste, » lorsqu'il était puni ou réprimandé, et : « C'est bien juste, » quand il donnait une tape à son petit frère, ou qu'il arrachait à sa petite sœur les images qu'elle regardait. Il est vrai que Lucien dérangeait souvent les soldats de plomb que son frère groupait avec art autour des drapeaux ; il est vrai que la petite Annette tournait les pages des livres avec des mains pleines de confiture ; mais c'était en vain que M^{me} Deshayes rap-
pelait à son fils qu'il avait, lui aussi, dérangé les jouets de Marguerite, sa sœur aînée, et froissé ses livres quand il était petit. « Si Marguerite m'avait donné une tape, elle aurait bien fait, c'eût été justice, disait-il ; on ne peut pas tout abandonner à ces petits turbulents. » Et les enfants s'éloignaient de leur frère.

Au collège, Léon était encore bien plus convaincu de l'injustice des professeurs ; chaque fois qu'il avait une mauvaise place, c'était le fait d'une faveur marquée des maîtres pour Rodolphe ou pour Alfred ; ce n'était point du tout, pensait-il, que leur composition valût mieux que la sienne ; le répétiteur avait même dit que la composition de Léon était excellente. « Alors, tu avais fait des contre-sens en copiant, mon enfant, disait son père, car voilà une phrase qui n'est pas comprise du tout. » Et Léon s'en allait en marmottant entre ses dents : « Tout de même ce n'est pas juste. »

En général, Léon était assez doux ; il savait se taire sans se défendre par de mauvaises raisons lorsqu'il sentait ses torts ; mais, si une fois il s'était mis

dans la tête qu'on n'était pas juste à son égard, il se serait fait hacher plutôt que de céder, et son père était obligé d'employer son autorité pour lui imposer silence, sans espoir de le convaincre, au moment même, du ridicule de son entêtement.

Ce défaut se développait d'autant plus vite que Léon en était presque fier : « Moi, d'abord je ne demande que la justice, disait-il ; je n'ai pas besoin de pitié ; qu'on me fasse droit, voilà tout. » Et comme il appliquait ou croyait appliquer aux autres les mêmes principes, il n'avait compassion de personne ; les gens qui tombaient couraient trop vite, c'était leur faute et il était juste qu'ils tombassent ; les élèves qui avaient mal fait leur devoir avaient mérité leur punition. Lucien et Annette n'avaient pas de dessert : c'était bien fait, pourquoi avaient-ils désobéi ? Et le résultat de cet amour de la justice était que personne ne pouvait souffrir Léon au collège ; et si on l'aimait encore dans sa famille, c'est qu'on était plus indulgent que lui et qu'on reconnaissait ses bonnes qualités au travers de son insupportable injustice.

-- Marguerite va venir pour les vacances de Pâques, criaient Lucien et Annette au moment où Léon rentrait du collège, irrité comme il l'était souvent le samedi, en rapportant une place qu'il croyait au-dessous de son mérite. — Elle vient avec son mari, mais elle laisse la petite Rachel à la campagne ; nous ne la verrons pas cette fois, c'est bien dommage.

— J'aime autant que Marguerite vienne sans sa petite, dit Léon ; au moins on pourra lui parler à son

aise, sans les cris perpétuels de cette enfant. Ce n'est pas juste de n'appartenir qu'à une seule personne, et Marguerite ne nous regarde plus quand la petite est là.

— Les enfants ont bien quelques droits sur leurs parents, dit sa mère en riant, et en appuyant sur le mot « droits » : et cela est heureux, sans quoi il pourrait arriver aux parents de ne pas être justes, quand les enfants sont insupportables. Et tout le monde riait, excepté Léon.

Marguerite Belval était peut-être la personne que son frère Léon aimait le plus au monde, et il était fort regrettable selon lui qu'elle se fût mariée et que son mari l'eût emmenée vivre à la campagne. Bonne, simple, gaie, elle avait compassion de tout ce qui souffrait, des petits enfants déguenillés, des mères épuisées, des vieillards infirmes, et elle ne s'arrêtait pas toujours à se demander si un peu d'ordre et d'économie n'eussent pas diminué la misère dans ces pauvres ménages auxquels elle prodiguait ses soins.

— J'ai peur qu'on ne vous attrape souvent, Marguerite, disait quelquefois son mari, en la voyant entourée de mendiants.

— Vous croyez ? et elle tournait vers lui ses grands yeux bleus étonnés. Oh ! non, je ne crois pas ; ils sont si malheureux !

Marguerite avait compassion de Léon, elle prenait part à tous ses chagrins, elle croyait même quelquefois qu'on était injuste envers lui au collège, mais l'idée que ses parents pussent être injustes ne lui était jamais venue à l'esprit, et elle fut vivement

scandalisée lorsqu'elle entendit le lendemain de son arrivée une longue tirade de Léon sur la justice qu'on lui devait et qu'on ne lui rendait pas.

— Penses-tu, Léon, disait-elle, que maman soit injuste ? Oh ! si ma petite Rachel disait un jour ce que tu viens de dire, j'en serais bien malheureuse. Comme maman doit être triste !

Et la sympathie de Marguerite passait tout entière à sa mère.

— Ah ! voilà ce que c'est que d'avoir des enfants. Rachel n'est pas plus haute qu'une botte et tu envisages déjà les choses au point de vue des parents. Eh bien ! moi, je dis que ce n'est pas juste ; on me punit toujours deux fois plus sévèrement que Lucien, et encore on lui fait grâce les trois quarts du temps.

— Peut-être demande-t-il pardon, suggéra Marguerite.

— Bien sûr, il demande pardon comme une petite fille ; moi, je ne veux que la justice, je n'ai pas besoin qu'on me pardonne.

Marguerite rougit ; ses yeux se remplirent de larmes. — O Léon, où en serions-nous tous sans le pardon de Dieu ? dit-elle à demi-voix.

— Je ne parle pas de cela. Et Léon, un peu honteux, s'en allait en grommelant : Les femmes ne comprennent jamais rien.

Marguerite avait raison, sa mère était triste ; le profond orgueil qui faisait chez son fils le fond et l'origine de cette passion de justice qu'il appliquait à tort et à travers, fermait la porte à ses avis et à

ses conseils. Elle priaït beaucoup pour lui, mais il lui semblait qu'elle devait aussi agir, et elle ne voyait pas le moyen de le convaincre de sa faiblesse et de sa rigueur.

— Envoyez-le passer un mois chez mon oncle de Sarez, maman, dit Marguerite ; quand il aura vu une maison gouvernée d'après les principes de justice les plus stricts, sans une miette de compassion pour personne, je crois qu'il s'apercevra des inconvénients de cette règle de fer. Vous savez qu'il y a longtemps que mon oncle demande à le voir. Quand Paul m'a menée chez lui après mon mariage, j'ai cru dix fois que je me sauverais avant la fin de la semaine, et cependant j'étais avec Paul, ajouta-t-elle en baissant la voix.

— Mon pauvre frère ! dit M^{me} Deshayes. Mais elle approuva l'idée de sa fille ; elle en parla à son mari, et Léon fut un peu surpris lorsqu'au début des vacances, au moment où il croyait partir avec sa mère pour Trouville, il apprit que son oncle de Sarez l'avait invité à venir passer un mois chez lui, en Flandre, et qu'il devait partir le surlendemain.

— Ce n'est pas juste, disait à son tour Lucien ; Léon va s'en aller bien loin voir le beau château de mon oncle, et nous allons toujours à Trouville.

— C'est juste, parce que je suis l'aîné, dit Léon d'un air majestueux. Et son petit frère se sauva.

(La suite prochainement.)

Ce que Jésus fera bientôt.

Nos pensées au sujet du ciel ne seront justes qu'autant que nous comprendrons quelque chose de ce que le Père veut donner là-haut à son Fils Jésus. Après avoir préparé un Éden pour le premier Adam, quelles glorieuses magnificences ne préparera-t-il pas pour le Second ?

Mais quelque inexprimables que soient les gloires du PARADIS DE DIEU, il n'en demeure pas moins vrai qu'il sera bientôt l'habitation de tous les croyants. L'amour de Jésus le veut ainsi. N'a-t-il pas dit lui-même : « La gloire que tu m'as donnée, moi, je la leur ai donnée ; » et encore : « Père, je veux, quant à ceux que tu m'as donnés, que là où moi je suis, ils y soient aussi avec moi. » (Jean XVII, 22-24.) La gloire qui lui revient, comme à l'Agneau « digne de recevoir la puissance, et richesse, et sagesse, et force, et honneur, et gloire, et bénédiction, » cette gloire, il veut, dans son ineffable amour, la donner à tous ceux qui croient en Lui, après qu'ils auront attendu « un peu de temps » l'effet de la promesse. Le Saint-Esprit rappelle constamment cette promesse aux fidèles, et, jusqu'à ce qu'elle s'accomplisse, il occupe leurs cœurs de la personne de Celui qui l'a prononcée. (Jean XIV, XVI.)

Mais bientôt luira ce jour où, réunis à ceux qui

dorment dans le tombeau, nous monterons de la terre à la rencontre du Seigneur dans les airs, et entrerons alors dans « Sa joie. » Les dernières paroles de Jésus à ses disciples ne sont-elles pas : « Je vais vous préparer une place; et si je m'en vais, et que je vous prépare une place, *je reviendrai*, et je vous prendrai auprès de moi, afin que là où je suis, moi, vous, vous soyez aussi. »

Beaucoup de personnes voient l'accomplissement de cette promesse à la mort du chrétien, comme si l'esprit dégagé du corps entrait immédiatement dans la plénitude des gloires possédées en Christ, de même que l'âme des réprouvés s'en irait directement dans les horreurs du lac de feu et de ses tourments. Mais, en examinant cette question à la lumière de la parole de Dieu, et sans idées préconçues, il devient évident que l'entière bénédiction du croyant, comme le malheur de l'impie, ne commenceront réellement *qu'après la résurrection des corps*. (Comparez 1 Pierre III, 19; Matthieu X, 28; Luc XIV, 14; Jean V, 29; Actes XXIV, 15; Apocalypse XX.)

On ne trouve dans le Nouveau Testament que six passages qui parlent de la mort du croyant : Luc XXIII, 43; Actes VII, 59; 2 Corinthiens V, 8; Philippiens I, 22-23; 2 Pierre I, 13, et Apocalypse XIV, 13. — Une étude attentive de ces versets nous enseigne que l'âme sauvée, ayant la vie éternelle (1 Pierre I, 9), est introduite dans la présence du Seigneur au moment où elle quitte ce corps (cette maison terrestre qui n'est qu'un tente, 2 Corinthiens V, 1), qui lui-même s'endort en Jésus dans la bienheureuse assu-

rance de la résurrection. L'âme du croyant, toutefois, est tellement identifiée avec le croyant lui-même, que Jésus dit au brigand : « *Tu seras avec moi,* » et l'apôtre Paul s'écrie à son tour : « *Mon désir tend à déloger.* »

S'en aller auprès du Seigneur, pour être *toujours* avec lui, quelle délivrance merveilleuse n'est-ce pas pour quiconque est au nombre de ses rachetés. Pour une telle âme, quelle puissante consolation il y a dans ces paroles de Jésus, en Jean VIII, 51 : « *En vérité, en vérité, je vous dis : si quelqu'un garde ma parole, il ne verra pas la mort à jamais.* » Le croyant peut donc n'envisager la mort que comme le moyen par lequel il abandonne les choses mortelles. Le vrai « moi, » c'est « l'homme intérieur, » dont la vie est cachée avec le Christ en Dieu. (Colossiens III, 3.) La tête est dans le ciel et *la même vie* anime tous les membres ici-bas, même les plus faibles. (Galates II, 20 ; 1 Corinthiens VI, 17 ; Actes IX, 4.) Et c'est avec joie que ce « moi » abandonne la « maison terrestre qui n'est qu'une tente, » abandonne toutes les choses mortelles et périssables qui s'y rattachent, sachant qu'il a auprès de Dieu « un édifice..., une maison qui n'est pas faite de mains, éternelle dans les cieux. » La pensée de *se préparer* à la mort n'est pas scripturaire. (Voyez Colossiens I, 12.)

Il peut y avoir beaucoup d'exercices à l'école de Dieu, mais depuis le moment où il reçoit une vie nouvelle jusqu'au terme de sa voie ici-bas, le croyant demeure toujours « agréable dans le Bien-aimé. » (Éphésiens I, 6.)

Ainsi donc, *ce que Jésus a fait* nous délivre de la crainte de la mort (Hébreux II, 14-15), et « nous avons de la confiance et nous aimons mieux, » si le Seigneur tarde à venir, « être absents du corps et être présents avec le Seigneur. » — Non que la mort soit la réalisation de la promesse : « *Je reviendrai,* » bien que quelques-uns voient dans le départ de chaque enfant de Dieu un effet de la présence de Jésus venant chercher les siens un à un. Le récit de la mort d'Étienne (Actes VII) indique clairement le contraire. Le martyr voit les cieux ouverts et le Fils de l'homme se tenant à la droite de Dieu, tandis que les hommes le lapident ; mourant, il s'écrie : « Seigneur Jésus, reçois mon esprit. » Jésus ne descendit pas d'auprès de Dieu pour recueillir l'âme de son témoin, mais elle alla le rejoindre là où il est. Combien de milliers et de milliers d'âmes ont dès lors pris ce chemin, sans que le Seigneur ait quitté le ciel « qui doit le recevoir jusqu'aux temps du rétablissement de toutes choses. » (Actes III, 21.)

Il est de la plus grande importance de distinguer entre *ce que Jésus fait maintenant* et *ce qu'il fera bientôt*. « Ce même Jésus, qui a été élevé d'avec vous dans le ciel, viendra de la même manière que vous l'avez vu s'en allant au ciel. » (Actes I, 11.) Ainsi « notre bourgeoisie est dans les cieux, d'où aussi nous attendons le Seigneur Jésus-Christ comme Sauveur ; qui transformera le corps de notre abaissement en la conformité du corps de sa gloire. » (Philippiens III, 20-21.) Dire, à la mort d'un chrétien, que Jésus est venu le chercher, c'est confondre Jésus le Sau-

veur avec la mort. Quoi ! la corruption du corps serait donc la même chose que sa transmutation dans un corps de gloire ? Cette dépouille mortelle que la terre doit recevoir aurait quelque rapport avec ce que nous attendons par la venue de Christ ? — Non, chers lecteurs, une telle confusion n'est pas admissible.

Il se peut bien, en effet, que le Seigneur ne vienne pas de notre vivant ; peut-être passerons-nous par la mort, comme ces chrétiens de Thessalonique qui déjà attendaient du ciel le Seigneur Jésus (1 Thessaloniens I, 10) ; — cependant l'Écriture dit expressément que *nous ne mourrons pas tous*. (1 Corinthiens XV, 51.) Christ notre Seigneur sera glorifié par la transmutation des saints vivants aussi bien que par la résurrection de ceux qui sont morts. Et comme preuve évidente de cette vérité, tandis que six passages seulement parlent de la mort des chrétiens, le sujet de la venue du Seigneur pour ses saints et leur rencontre avec Lui dans les airs, se retrouve très fréquemment dans le Nouveau Testament comme étant l'espérance actuelle, *journalière*, du chrétien. Lisez entre autres, chers jeunes amis : 1 Corinthiens XV, 51-52 ; Philippiens III, 20-21 ; 1 Thessaloniens I, 10 ; II, 19 ; IV, 16-17 ; V, 23 ; 2 Thessaloniens III, 5 ; Tite II, 13 ; Hébreux IX, 28 ; X, 37 ; Jacques V, 7-8 ; 1 Pierre I, 5-13 ; 1 Jean II, 28 ; III, 2 ; Apocalypse XXII, 7, 12, 20

Voilà donc *ce que Jésus fera bientôt* pour ceux qui croient en Lui : « Le Seigneur lui-même, avec un cri de commandement, avec une voix d'archange, et

avec la trompette de Dieu, descendra du ciel ; et les morts en Christ ressusciteront premièrement ; puis nous, les vivants qui demeurons, nous serons ravis ensemble avec eux dans les nuées à la rencontre du Seigneur en l'air ; et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur. » Étant avec Lui, semblables à Lui, nous serons rendus participants de tout ce qu'il a, et nous en jouirons avec Lui :

Ta paix, tes biens, ton ciel, ta gloire,
 Par Jésus sont notre trésor ;
 Et bientôt en criant : Victoire !
 Au ciel nous prendrons notre essor.

N'est-ce pas là une bienheureuse espérance ? Cher jeune lecteur, est-elle aussi la vôtre ? Dieu est amour. Il n'a point épargné son Fils, mais l'a livré pour nos péchés. Avez-vous reçu ce pardon gratuit ? — Jésus est mort en rançon pour nous ; — il est ressuscité pour établir notre paix ; — il est vivant pour faire notre bonheur ; — il vient nous chercher pour nous donner la gloire. En présence de tant de grâce, de tant d'amour, lui préférerons-nous encore Satan qui nous hait ?

Hélas ! de même qu'il y a un ciel, il y a aussi un enfer !

NOTE. Le chrétien enseigné par la parole de Dieu, distinguera facilement entre les passages traitant du retour de Jésus *pour* enlever ses saints, selon la révélation faite à l'apôtre Paul, et son retour *avec* ses saints, en jugement, ainsi qu'il en est déjà parlé du temps d'Énoc. (Jude 14.)

IL VIENT *pour* les saints « avec un cri de commandement, avec une voix d'archange, et avec la trompette de Dieu. » (1 Thessaloniens IV, 16.)

IL VIENT *avec* les saints « en flammes de feu. » (2 Thessaloniens I, 7.)

IL VIENT *pour* les saints « en l'air. » (1 Thessaloniens IV, 17.)

IL VIENT *avec* les saints sur la terre. (Zacharie XIV, 4-5.)

IL VIENT *pour* les saints, Lui-même et Lui seul. (Philippiens III, 20-21.)

IL VIENT *avec* les saints pour le jugement. (2 Thessaloniens I, 8; II, 8.)

IL VIENT *pour* les saints comme « Fils de Dieu, » afin d'introduire « les enfants de Dieu » dans « la maison du Père. » (Jean XIV, 2-3.)

IL VIENT *avec* les saints comme « Fils de l'homme » en jugement. (Matthieu XXIV, 30; Apocalypse XIX, 11-21.)

IL VIENT *pour* les saints, les prendre auprès de Lui, avant « la grande tribulation, » afin de les garder hors de l'heure de cette épreuve. (Apocalypse III, 10-11.)

IL VIENT *avec* les saints « aussitôt après la grande tribulation. » (Matthieu XXIV, 29-30.)

Les deux soleils.

Un homme disait en se moquant à son compagnon, un pieux laboureur : « Quel avantage a un homme religieux sur n'importe quel autre qui ne croit à rien, comme moi par exemple? Voyez cette belle journée d'été, le soleil ne brille-t-il pas aussi bien pour moi que pour lui? »

« Oui, lui répondit le laboureur, mais l'homme pieux a deux soleils : l'un qui brille au-dessus de sa tête, l'autre dans son cœur. »

La poste en Orient.

Le service de la poste se fait encore aujourd'hui, en Asie, tel qu'il a été organisé par Cyrus, cinq cent soixante ans avant Jésus-Christ. Nous trouvons, sur ce sujet, dans les pages d'un historien grec, Xénophon, des détails intéressants.

« Voici encore, dit-il, une invention de Cyrus, fort utile en raison de l'immensité de son empire, et au moyen de laquelle il était promptement informé de tout ce qui se passait dans les contrées les plus éloignées. S'étant rendu compte de ce qu'un cheval peut faire par jour sans être excédé, il fit construire sur les routes des écuries distantes l'une de l'autre de ce même intervalle, et y fit mettre des chevaux, ainsi que des gens chargés de les soigner; il devait y avoir dans chacune d'elles un homme intelligent pour recevoir les lettres apportées par un courrier, les remettre à un autre courrier, prendre soin des hommes et des chevaux qui arrivaient fatigués, et en fournir les frais. Quelquefois même la nuit ne retarde point la marche des courriers; celui qui a couru le jour est remplacé par un autre qui se trouve prêt

à courir la nuit ; aussi a-t-on dit d'eux que les grues ne feraient pas aussi vite le même chemin. Si ce mot est exagéré, il est du moins certain qu'on ne peut voyager sur terre avec plus de vitesse. »

La Bible confirme ces renseignements par le passage suivant que nous lisons dans le livre d'Esther : « En ce même temps, le vingt-troisième jour du troisième mois, qui est le mois de Sivan, les secrétaires du roi furent appelés, et on écrivit aux Juifs, comme Mardochée le commanda, et aux satrapes, et aux gouverneurs, et aux principaux des provinces, qui étaient depuis les Indes jusques en Éthiopie, savoir cent vingt-sept provinces, à chaque province selon sa façon d'écrire, et à chaque peuple selon sa langue, et aux Juifs selon leur façon d'écrire et selon leur langue. On écrivit donc des lettres au nom du roi Assuérus, et on les cacheta de l'anneau du roi ; puis on les envoya par des courriers, montés sur des chevaux, des dromadaires et des mulets. » (Esther VIII, 9-10.)

Pour les distances moins grandes, le service se faisait et il se fait encore par des courriers à pied, que l'on pourrait comparer à nos facteurs ruraux ; avec cette différence que les courriers orientaux font leur service au pas de course, et ont à parcourir bien plus de chemin.

« Au mois de mars 1850, dit M. Maxime Ducamp, un jour que j'étais en Nubie, assis près d'un temple ruiné, je vis un vieillard qui courait sur la berge du Nil. D'une main il agitait une clochette, de l'autre il soutenait sur son épaule un bâton de palmier, au

bout duquel pendait un petit sac en peau de gazelle.

» A son approche, chacun se rangeait avec empressement et le saluait au nom de Dieu clément et miséricordieux. Poussé par la curiosité, je l'interpellai :

— » Eh ! l'homme, qui es-tu, et où vas-tu si vite ?

— » Je suis courrier de la poste du vice-roi, sur qui soient les regards du Prophète, et je ne puis m'arrêter.

» Il continua sa course rapide ; et je l'avais déjà perdu de vue que j'entendais encore le tintement de sa sonnette. »

Dans l'Inde, les porteurs de lettres renferment leurs dépêches dans une petite boîte de fer-blanc ou de bois, qu'ils placent sur leur tête. Ils courent toujours, et peuvent faire une cinquantaine de kilomètres sans s'arrêter ; ils vont nu-pieds, sur un sol sablonneux et sous un ciel brûlant. Ils tiennent de la main gauche un bambou au bout duquel sont suspendues de petites plaques de fer ; le bruit de ces plaques, se choquant entre elles, suffit pour effrayer et mettre en fuite les serpents. Souvent ils ont dans la main droite un linge humide avec lequel ils se rafraîchissent le visage.

« Les bonnes nouvelles apportées d'un pays éloigné, sont comme de l'eau fraîche à une personne altérée et lasse. » (Proverbes XXV, 25.)



La brebis perdue.

Dans les versets 3 à 7 du XV^e chapitre de Luc, le Seigneur Jésus compare le pécheur à une brebis perdue. Il se sert de cette parabole, mes chers enfants, pour nous montrer, d'un côté, l'état dans lequel se trouvent les pécheurs, et de l'autre l'activité de l'amour qui remplissait son cœur en les cherchant.

Pour vous faire mieux comprendre ces deux côtés de la parabole, je désire vous raconter ce qui m'est arrivé lorsque j'étais un petit garçon comme vous.

Je conduisais au pâturage le bétail de mes parents. Parmi le troupeau il y avait une petite brebis, à laquelle je tenais beaucoup. Or, un jour que les bêtes paissaient, je remarquai bientôt qu'un fort orage se préparait dans le lointain. Comme je me mettais en devoir de les rassembler pour les mener dans un

endroit abrité, un grand coup de tonnerre se fit entendre tout à coup, et les animaux épouvantés s'enfuirent tous dans la direction de la maison. Il n'y eut, hélas ! que ma petite brebis qui prit une autre direction ; elle se sauva à travers champs et disparut aussitôt à mes regards. J'eus beau chercher à découvrir ses traces ; ma petite brebis était perdue. Dès que l'orage fut passé, nous nous mîmes à sa poursuite, mes frères et moi ; mais il était déjà tard, la nuit nous surprit en chemin, et nous dûmes renoncer ce jour-là à poursuivre plus loin nos recherches. Il fallut laisser ma pauvre petite brebis en danger d'être dévorée par le loup ; aussi vous pouvez bien croire, mes chers jeunes lecteurs, que je ne dormis guère cette nuit-là. Je regardais sans cesse vers la fenêtre, guettant les premières lueurs matinales pour me remettre en route.

Il faisait à peine jour lorsque nous partîmes, mes frères et moi. Chemin faisant, nous rencontrâmes un passant auquel je demandai : « N'avez-vous pas aperçu une petite brebis ? » — « Oui, nous dit-il, et même elle m'a fait peur, car je croyais voir une autre bête ; elle est là-bas, dans cette forêt. » Alors nous nous acheminâmes bon train dans la direction indiquée, et nous atteignîmes bientôt la forêt. Arrivés là, nous vîmes aussitôt de la laine de ma petite brebis, attachée en légers flocons ici et là aux buissons d'épines ; nous étions donc sur ses traces. Effectivement nous l'aperçûmes au bout d'un moment ; mais dès qu'elle nous vit, elle s'enfuit avec une telle rapidité qu'il semblait qu'elle était transportée au

loin par une puissance surnaturelle, et elle disparut de nouveau à nos regards.

Pendant trois jours consécutifs, nous fîmes de vaines tentatives pour tâcher de l'atteindre ; chaque fois qu'elle nous voyait, elle se sauvait à toutes jambes. Après tant d'efforts inutiles, nous étions sur le point de renoncer à nos poursuites, lorsqu'un monsieur du village nous enseigna un moyen bien simple d'atteindre notre petite brebis. Il fallait l'attirer. — « Pour cela, prenez, nous dit-il, une autre brebis avec vous ; faites en sorte que votre brebis la voie, et dès qu'elle la verra, elle ne manquera pas d'accourir. »

Aussitôt dit, aussitôt fait. Dès que nous fûmes dans la forêt, nous vîmes de loin notre petite brebis, et nous lui fîmes voir celle que nous avions amenée ; à l'instant même la fugitive accourut vers celle-ci, et ainsi nous rentrâmes en possession de notre brebis perdue.

Mon but, mes chers jeunes amis, en vous racontant cette petite histoire de ma brebis, est de vous faire mieux comprendre le récit du XV^e chapitre de Luc. Nous avons dans ce passage le tableau de ce que sont les pauvres pécheurs : ils sont comme cette brebis perdue ; ils sont tellement sous le pouvoir de Satan qu'ils s'enfuient loin de Dieu, ils ont peur de Dieu et ils se cachent loin de sa présence, comme Adam parmi les arbres du jardin. Il n'y a point d'animal qui soit aussi dépourvu d'instinct que la brebis ; et lorsqu'elle s'égare, elle est incapable de retrouver par elle-même le chemin du bercaïl ; il faut

nécessairement que quelqu'un aille à sa recherche, l'attire à soi et la ramène.

Les pécheurs, en fuyant loin du Dieu Sauveur, qui les cherche, les appelle, se précipitent volontairement dans l'abîme d'une perdition éternelle. N'est-ce pas une terrible chose que de fuir Dieu, de se tenir loin de lui qui a tout fait pour gagner la confiance et le cœur du pécheur, et qui a pourvu à tout ce qu'il fallait pour tirer l'homme de son état de perdition ? — Et de quelle manière y a-t-il pourvu ? « Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle. » (Jean III, 16.) — Et comment est-il venu au milieu de nous, ce Fils unique de Dieu ? « La Parole devint chair, et habita au milieu de nous... pleine de grâce et de vérité. » (Jean I, 14.) Remarquez bien ces mots : « devint chair. » C'était un homme au milieu des hommes, mais qui faisait connaître Dieu dans sa grâce et dans sa vérité. En Luc II, 8-20, l'on voit comment le Fils de Dieu a pris place comme homme au milieu de nous. Lisez attentivement ces versets, dans lesquels vous trouverez entre autres, les paroles de l'ange aux bergers qui gardaient leurs troupeaux durant les veilles de la nuit : « N'ayez point de peur, car voici, je vous annonce un grand sujet de joie qui sera pour tout le peuple ; car aujourd'hui, dans la cité de David, vous est né *un Sauveur*, qui est *le Christ, le Seigneur*. Et ceci en est le signe pour vous, c'est que vous trouverez *un petit enfant* emmaillotté et couché dans une crèche. » Dans les Galates,

au chapitre IV, verset 4, il est dit aussi : « Quand l'accomplissement du temps est venu, Dieu a envoyé son Fils, né de femme, né sous la loi, afin qu'il rachetât ceux qui étaient sous la loi, afin que nous reçussions l'adoption. »

Vous voyez ainsi, mes chers enfants, de quelle manière le Fils unique de Dieu est venu pour chercher ce qui était perdu. Comme nous avons dû mener une brebis à l'endroit même où ma petite brebis était perdue, de même aussi Jésus est descendu jusques à nous dans ce monde où nous étions perdus. Oh ! combien la grâce brille dans ce fait que Christ, le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs, Emmanuel — Dieu avec nous, soit venu en ressemblance de chair de péché, dans ce monde de misère et de mort, et y ait fait son entrée en prenant la place de serviteur, dans l'humilité, dans l'obscurité, dans l'abnégation complète de lui-même, n'ayant pour demeure qu'une étable, qu'une crèche pour berceau. En prenant cette place, le Seigneur de gloire se rendait accessible aux humbles, aux chétifs, aux petits d'entre le peuple ; les bergers de Bethléem pouvaient aller librement le chercher là, tandis qu'ils n'auraient pas osé franchir le seuil du somptueux palais d'Hérode.

Le premier verset de notre XV^e chapitre de Luc nous montre que Jésus était le refuge de ces pauvres brebis malades, dont parle le prophète Ézéchiël, au chapitre XXXIV de son livre. « Tous les publicains et les pécheurs s'approchaient de lui pour l'entendre. » Ils trouvaient en Lui leur asile, et goûtaient le bon-

heur de ceux qui peuvent dire, en invoquant le Seigneur : « Tu es mon asile, tu me gardes de détresse ; tu m'envirannes de chants de triomphe à cause de la délivrance. » (Psaume XXXII, 7.) Pour savourer ce bonheur, il suffit de répondre à l'invitation d'entrer, qui est faite à ceux qui sont encore dehors ! « Jésus dit : Moi, je suis la porte ; si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé ; et il entrera et il sortira, et il trouvera de la pâture. » (Jean X, 9.)

Avant de terminer, voyons encore ensemble, chers enfants, un de ces exemples dans la vie du Sauveur, où l'amour du bon Berger pour une de ses brebis brille de tout son éclat. Transportons-nous pour cela au pied du mont Calvaire, et regardons ce précieux Sauveur gravissant le coteau avec la croix sur son épaule. Où va-t-il ce bon Berger ? Il va chercher sa brebis perdue : « Et Jésus sortit portant sa croix, et s'en alla au lieu appelé lieu du crâne, qui est appelé en hébreu Golgotha, où ils le crucifièrent, et deux autres avec lui, un de chaque côté, et Jésus au milieu. » (Jean XIX, 17.) — Qui était cette brebis perdue ? Un misérable brigand crucifié à cause de ses crimes. — Oh ! quel amour Jésus témoigne à ce criminel, en mourant à côté de lui ; Il meurt Lui, juste, pour des injustes ; Lui, le Christ, le Seigneur de gloire, l'homme parfait qui n'avait rien fait qui ne se dût faire, consent à donner sa vie en rançon pour ceux qui n'avaient mérité que la mort. Aussi le cœur du brigand est gagné par cette grâce infinie ; toute sa confiance est en Celui qui aime les brebis au point de mettre sa vie pour elles, et dans cette confiance

il peut Lui adresser cette requête : « Souviens-toi de moi, Seigneur, quand tu viendras dans ton royaume. » Et quelle est la réponse que Jésus fait à cette âme qui croit en Lui ? « En vérité, je te dis : Aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis. » — Peut-on voir une chose plus merveilleuse, un changement plus étonnant ? Voilà une brebis qui était dans la gueule du lion, c'est-à-dire sous la puissance de Satan, le terrible ennemi des âmes ; une brebis qui allait être précipitée dans le lieu réservé au diable et à ses anges, lorsque le vrai David vient la délivrer (1 Sam. XVII, 34-35) et la prendre sur ses propres épaules, bien joyeux, pour l'introduire dans le paradis de Dieu.

Chers enfants, qui lisez ces lignes, êtes-vous déjà à l'abri dans le bercail du bon Berger, ou êtes-vous encore de petites brebis perdues ? Ah ! si vous n'êtes pas sauvés, hâtez-vous de vous réfugier dans les bras de ce divin Rédempteur.

« Comme Moïse éleva le serpent au désert, ainsi il faut que le Fils de l'homme soit élevé, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle. » (Jean III, 14-15.)



Sans merci.

(Suite de la page 170.)

Il était cinq heures lorsque Léon arriva au bout de la longue avenue de hêtres qui conduisait au château de M. de Sarez. Construit du temps de Louis XIV,

après la conquête de la Flandre, et sur le modèle de Versailles, le château de Sarez était vaste, monotone, uniforme ; le jardin planté à la française avait une certaine majesté régulière qui enchantait son maître. Toutes ses idées étaient taillées au cordeau comme les tilleuls de ses allées, et il n'aimait les fleurs qu'en quinconces ou en plates-bandes. Les violettes qui poussaient dans les haies étaient des écervelées, qui n'avaient rien à faire sur des talus bien tenus.

Avec toute cette régularité, le château de Sarez était imposant, et l'ordre qui régnait à l'extérieur fit à Léon la plus favorable impression. « A la bonne heure ! il n'y a pas de ballon ou de cheval de bois qui traînent ici, » dit-il en descendant du petit cabriolet qu'il avait pris à la gare, car les chevaux de M. de Sarez n'allaient pas chercher ses amis.

Personne n'était venu au-devant du jeune écolier, un peu intimidé malgré lui de ce profond silence. Un domestique en livrée ouvrit la porte du salon : « M. Léon Deshayes ? » demanda-t-il, et sur la réponse affirmative, il annonça d'une voix retentissante : « M. Léon Deshayes ! » Léon ne s'était jamais entendu annoncer, et il était un peu rouge lorsqu'il s'avança vers son oncle, petit homme maigre et sec qu'il avait vu deux ou trois fois chez ses parents.

— Ah ! vous voilà, Léon, dit M. de Sarez en faisant deux pas au-devant de son neveu, je suis heureux de vous voir. J'espère que ce pays vous plaira. Vous serez bien aise de vous installer avant le dîner ; vos cousins sont occupés de leurs études à cette

heure et ne peuvent vous faire les honneurs de la maison. Il sonna : — Dominique, menez M. Léon Deshayes dans son appartement. Et Léon, poliment congédié, prit le chemin de sa chambre sans rien dire.

L'installation d'un écolier n'est pas longue ; Léon eut bientôt ouvert sa petite malle, rangé ses habits dans sa commode, et il s'ennuyait de tout son cœur depuis une heure, n'osant pas sortir de sa chambre, lorsqu'il entendit un bruit de pas dans le corridor. Il entr'ouvrit sa porte ; trois jeunes gens plus âgés que lui regagnaient leur chambre en causant. Le plus jeune des trois avait l'air sombre. — C'est une honte de me punir aujourd'hui, disait-il ; me mettre au pain sec comme un petit enfant, devant Léon ! Si j'allais demander que ma punition fût remise à demain ?

— Demander ! s'écria l'aîné des trois frères avec un rire amer. Pour toute réponse on te dirait : « Il est juste que vous soyez puni, puisque vous avez jugé à propos de perdre votre temps, et l'arrivée de votre cousin n'y changera rien. »

— Tais-toi, Pierre, reprit une voix plus douce. Mais tu sais, Henri, que ce serait inutile. Et les trois frères disparurent dans le long corridor.

« Ce sont mes cousins, se dit Léon ; je suis fâché qu'il y ait une punition aujourd'hui. Après cela, si c'est juste ! » Et Léon entendant une cloche, commença sa toilette pour le dîner sans avoir vu personne.

Une seconde cloche sonnait lorsqu'on heurta. « Entrez, » dit Léon. Et l'aîné de ses cousins, Pierre, entra d'un air gauche :

— Bonjour, Léon, mon cousin, c'est-à-dire ; voulez-vous venir au salon.

Léon, intimidé par la gaucherie de son visiteur, répondit : « Oui, » bien bas, et l'on descendit sans échanger une parole.

Dans le salon se trouvaient réunis M. de Sarez, qui causait avec le précepteur de ses fils, sa fille Mina et sa gouvernante ; Henri était assis dans un coin, et debout devant lui son frère Edmond lui parlait à voix basse. A peine Léon était-il entré qu'on annonça le dîner, et M. de Sarez offrant le bras à sa fille, le précepteur suivit avec la gouvernante ; tous les jeunes gens venaient derrière.

Dès que Mina fut à table, en face de son père, elle lui jeta un regard suppliant en indiquant son frère Henri. Celui-ci mangeait son pain sans rien dire ; deux grosses larmes tremblaient au bord de ses paupières. M. de Sarez ne bougea pas, son visage était de marbre. Léon était indigné ; il se tourna vers son oncle, et il allait parler lorsque Edmond, qui était à côté de lui, toucha légèrement son bras : — Ne demandez rien, dit-il tout bas ; seulement ne regardez pas Henri. Et Léon obéit.

Mina causait avec son père qui lui adressait de fréquentes questions ; Pierre disait aussi quelques mots d'un ton sec et aigre ; Edmond était le seul qui sût un instant dérider le visage de son père, car il était le seul qui ne parlât pas avec lui d'un air craintif et gêné. Léon ne dit pas un mot : il pensait aux nombreuses punitions dont il avait été déchargé à la prière de Lucien ou d'Annette, et il se disait : « Ah !

si les petits étaient là, avec leur air suppliant et leurs petites mains jointes, mon oncle ne pourrait pas leur résister. »

Le lendemain matin, le ciel était si beau, le soleil si éclatant, que Léon se leva de grand matin et sortit. Personne ne bougeait encore dans la maison ; les domestiques seuls balayaient et époussetaient avec une activité silencieuse qui témoignait de la vigilance du maître. Léon ouvrit une porte vitrée et se trouva dans le jardin. Les riches géraniums, les dahlias, les pétunias s'étalaient devant lui en masses régulières, et les longues allées de grands arbres séparées par des carrés de gazon fin et ras comme du velours l'appelaient à pénétrer dans leurs profondeurs. De loin, il crut apercevoir une robe qui flottait devant lui, et pressant le pas, il reconnut sa cousine Mina. Il courut la rejoindre au bout de l'allée de marronniers. — Hé... mais ! ... que voulez-vous, balbutia-t-elle, d'un air embarrassé. — Je vous ai vue au bout de l'avenue, dit Léon encore essoufflé de sa course, et j'ai voulu vous demander où vous alliez. — Oh ! j'allais... je rentrais... dit Mina... voici l'heure des leçons.

Et Léon ne put en tirer un mot de plus ; elle reprit la direction du château en toute hâte, tandis que Léon se demandait : « Où peut-elle avoir été de si bonne heure ? Six heures, et déjà les leçons ! c'est pis qu'au collège, et il paraît qu'il n'y a pas de vacances ! Allons, je vais bien m'amuser ! je crois que je me serais mieux plu à Trouville ; au moins personne n'a peur chez nous. »

Léon se promenait en long et en large sur la terrasse, lorsque son oncle parut en haut du perron.

— Déjà levé, Léon ? dit-il. A la bonne heure ! Voulez-vous venir avec moi faire le tour du parc ?

Léon, après ses deux heures de courses solitaires, accepta volontiers. Son oncle l'emmena d'abord aux écuries, puis au chenil, et la beauté des chevaux et des chiens réconcilia un peu l'écolier avec le maître rigide de tant de richesses.

— Nous sortons tous les jours à cheval après le déjeuner. Savez-vous monter à cheval ? demanda M. de Sarez, qui s'était arrêté pour caresser un beau cheval bai qui avançait doucement la tête sur l'épaule de son maître.

— Est-ce votre cheval, mon oncle ? dit Léon, sans répondre à la question ; il a l'air de vous connaître.

— Tous ces chevaux sont à moi, dit M. de Sarez, mais je monte habituellement celui-ci. Je vous ai demandé si vous aviez quelques notions d'équitation ?

— J'ai été en manège une douzaine de fois seulement, dit Léon ; si vous avez quelque bête un peu tranquille, je crois que je pourrai me tenir dessus.

M. de Sarez sourit légèrement.

— Nous vous trouverons un cheval, dit-il ; mais je vous conseille de ne pas galoper avec Pierre ; il est comme fou à cheval. *Royale* pour M. Léon Deshayes, à midi, avec les autres, dit-il en se tournant vers le palefrenier, et on reprit la promenade.

(La suite prochainement.)

Dieu visitant le monde en grâce.

(Jean III.)

Le grand témoignage de l'Évangile, mes chers enfants, c'est que Dieu a visité le monde en grâce. Ceci était évidemment quelque chose de tout nouveau, une chose pour l'accomplissement de laquelle il fallait que Christ mourût : « Car Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui *ne périsse point*, mais qu'il ait la vie éternelle. » — Pourquoi est-il dit : « ne périsse point ? » Parce que les hommes périssaient. C'est donc un monde entièrement perdu que Dieu est venu visiter, et il le visite absolument en grâce. Dieu travaille en amour ; voilà ce qui ouvre la bouche de quiconque croit, et lui donne de quoi parler. Le croyant peut parler du remède de Dieu, maintenant qu'il est guéri ; il peut parler de l'amour de Dieu qui pénètre son cœur, un amour parfait qui s'exerce envers les pécheurs. La grâce seule peut ouvrir le cœur de l'homme ; toute autre chose que la grâce aura pour effet de faire cacher et couvrir le péché, et de pousser le pécheur à s'enfuir loin de la présence de Dieu. Quand nous parlons d'être sauvé, il ne s'agit pas simplement du fait d'être délivré de la colère et du jugement, mais d'être *amené à Dieu*. Ainsi donc, si vous devez être amenés à Dieu, il faut que vous ayez des cœurs capables de jouir de Dieu ; car ce serait bien triste, n'est-ce pas, de demeurer avec quelqu'un dont la présence nous gênerait. Au reste, il est impossible qu'un pécheur non pardonné se tienne dans

la présence de Dieu ; il n'oserait pas même essayer d'entrer dans cette présence ; pourtant il sait, il sent que loin de Dieu il n'y a que misère et malheur.

Dieu nous visite pour nous donner la connaissance de sa faveur. — Vos âmes peuvent-elles compter sur la faveur divine, chers jeunes lecteurs ? — Christ n'est pas venu pour que nous discussions la question de savoir s'il serait amour ou non. Il est venu *pour être amour*. C'est lorsqu'on croit cela qu'on a la paix avec Dieu ; bien qu'il doive y avoir conflit avec le monde et avec nos convoitises, car Dieu ne peut pas recevoir un pécheur aimant le péché.

Dans les trois derniers versets du chapitre II, nous voyons le jugement que Christ porte sur les hommes. Nous lisons là que « plusieurs crurent en son nom, contemplant les miracles qu'il faisait. Mais Jésus ne se fiait pas à eux, parce qu'il connaissait tous les hommes. » Ici nous avons la foi qui est dans le monde, une foi sincère, je l'admets, mais à laquelle le Seigneur ne se fiait pas. — Pourquoi ? Parce que, tout en ayant reconnu Christ comme le Messie, leur cœur n'était nullement changé. Effectivement, l'on ne voit pas que cette connaissance du Messie ait opéré quoi que ce soit dans leurs cœurs et sur leurs consciences. Ont-ils été amenés à dire : « Quels indignes pécheurs nous sommes, que Christ ait dû mourir ? » — Quoique leurs consciences fussent aussi insensibles que des meules de moulin, le Seigneur ne leur reproche point leur manque de droiture. Ils avaient été témoins, cependant, d'un amour incomparable, mais sans que la moindre étincelle d'affec-

tion eût jailli de leurs cœurs. Oh ! quelle dureté sans pareille cela témoigne de leur part ! Mais il ne saurait en être autrement de la part de l'homme naturel ; c'est pourquoi Jésus dit (versets 3, 7) : « Il vous faut être nés de nouveau. » Pourriez-vous croire que Christ mourut pour vos péchés, et vivre encore dans le péché ? Il ne s'agit pas seulement de dire : « Il faut que je me corrige de mes défauts. » Non ; vous avez besoin de quelque chose de tout *nouveau* ; il faut que Dieu vous donne un *nouveau* cœur, une *autre* volonté, un entendement *renouvelé*.

Il ne sert de rien d'entendre parler de Christ, de le connaître par l'intelligence, si la conscience n'est pas atteinte. Vous avez besoin, chers enfants qui n'êtes pas encore sauvés, d'une nouvelle nature ; il faut que vous soyez faits une nouvelle création, laquelle seule peut recevoir et s'approprier les choses divines. Il faut un changement radical en principe ; autrement vous ne pourrez paraître devant Dieu qu'en jugement. Terrible chose que d'être jugé ; c'est être nécessairement condamné. Vous auriez beau avoir le plus aimable caractère du monde, à quoi cela vous servirait-il si vous n'étiez pas en état de vous rencontrer avec Dieu ? — Que feriez-vous alors dans sa présence ? Vous ne pourriez la supporter. — Et si cette rencontre devait avoir lieu aujourd'hui, vous tâcheriez de la remettre à demain et si possible de la renvoyer à toujours.

Nicodème, dont il est parlé dans le chapitre que nous avons sous les yeux, était travaillé dans sa conscience, tandis que les autres pharisiens demeu-

raient dans cette affreuse indifférence qui caractérise aujourd'hui la chrétienté de nom. Mais Nicodème a honte d'être vu avec Jésus. Le plus souvent, lorsque la conscience d'un homme est atteinte, il a honte qu'on le voie dans la compagnie des chrétiens. — Pourquoi? — Parce que, du moment que la conscience est touchée et que nous recherchons Christ, nous comprenons instinctivement que le monde, qui est inimitié contre Dieu, est aussi contre nous. Tel est l'homme, et tel est le monde. C'est pourquoi Jésus, qui connaissait les cœurs, dit : « Quiconque donc *me confessera devant les hommes*, moi aussi je le confesserai devant mon Père qui est aux cieux. » (Matth. X, 32.)

Puis nous avons la réponse du Seigneur à la question de Nicodème. Il dit à celui-ci (verset 6) : « Ce qui est né de la chair, est chair ; » donc, cela ne vaut absolument rien. La chair se montre foncièrement mauvaise ; non-seulement dans les actes de péché qu'elle commet, mais dans sa propre nature.

On ne voit que trop ce qu'est la chair chaque fois, par exemple, qu'elle a affaire avec Christ, le Fils de Dieu. Aussi Jésus pouvait bien dire : « *Il vous faut être nés de nouveau ;* » et ce n'est pas pour rien qu'il insiste sur cette vérité. — « Nicodème répondit et lui dit : Comment ces choses peuvent-elles se faire ? Jésus répondit et lui dit : Tu es le docteur d'Israël, et tu ne connais pas ces choses ? » (Versets 9-10.) Ils auraient dû savoir par leurs propres prophètes que, sous la nouvelle alliance, il fallait un tel changement. (Voyez Ezéchiel XXXVI.) Mais leur incrédulité était si grande, qu'ils ne comprenaient rien à ces choses ;

c'est pourquoi le Seigneur ajoute : « Si je vous ai parlé des choses terrestres, et que vous ne croyiez pas, comment croirez-vous si je vous parle des choses célestes ? » — Et qui pouvait leur parler des choses célestes, « sinon celui qui est descendu du ciel. »

(La fin au prochain numéro.)

De qui êtes-vous l'enfant ?

Voilà une étrange question, n'est-ce pas, mon cher enfant ? Vous vous imaginez peut-être qu'en vous l'adressant, je désire savoir le nom de vos parents. Vous vous trompez.

Je vous demande : « **De qui êtes-vous l'enfant ?** » parce que vous êtes, sans qu'il y ait d'autre alternative, ou **un enfant de Dieu**, « par la foi dans le Christ Jésus ; » ou **un enfant du méchant**, si vous ne croyez pas au nom du Fils unique de Dieu.

Un enfant du méchant ! direz-vous peut-être avec surprise. Qu'ai-je donc fait de si mauvais ? O mon cher enfant ! quand même vous seriez aux yeux des hommes, sage et obéissant, ce qui est bien assurément, rappelez-vous que si vous pensez être par vous-même **bon et saint**, de manière à pouvoir plaire à Dieu et aller au ciel, vous êtes dans une grande et fatale erreur.

Vous êtes un pécheur. C'est une vérité certaine, parce que Dieu le dit dans sa Parole (Genèse VIII, 21 ; Romains III, 10, 22-23), et à moins que vous ne soyez né de nouveau (Jean III, 3, 5), que vos péchés ne soient pardonnés par la foi en Jésus (Éphésiens

I, 7), vous appartenez à ce monde et non au royaume de Dieu, et en réalité vous êtes un enfant du méchant, c'est-à-dire du diable, qui est le « chef du monde. » Et si vous continuez à le servir, vous recevrez à la fin pour salaire de ce que vous aurez fait pour lui « les gages du péché » (Romains VI, 23), c'est-à-dire la mort. Ce sera votre portion pour toujours, la mort, ce que la parole de Dieu appelle la seconde mort (l'étang de feu). (Apocalypse XX, 14-15.) Vous serez précipité dans ce lieu où « leur vert ne meurt pas et où le feu ne s'éteint pas. » (Marc IX, 46.) Oh ! pensez à cette fin terrible, qui attend et atteindra certainement tous les pécheurs qui n'auront pas été sauvés par le *seul* moyen que Dieu a établi pour cela.

Mais Dieu ne veut pas que vous alliez dans l'enfer. Il ne veut pas la mort du pécheur, et parce qu'il a aimé les âmes des pauvres pécheurs perdus, il a donné son propre Fils, saint, sans tache, qui a souffert, qui a versé son sang et qui est mort sur la croix, afin que ce sang lavât les péchés de tous ceux qui croient en Lui. (1 Jean I, 7 ; Apocalypse I, 5.) Quel amour, cher enfant, que celui de Dieu qui n'a pas épargné son Fils, mais l'a livré pour nous ; quel amour que celui de Jésus, qui est venu à travers les douleurs et la mort, chercher et sauver ce qui était perdu !

Si un homme riche et bienfaisant allait prendre dans la rue un pauvre enfant abandonné, couvert de haillons et mourant de faim, et l'amenait dans sa belle maison, lui donnait bien à boire et à manger, le vêtait de bons habits, l'embrassait et le nommait son fils, ne pensez-vous pas que ce pauvre enfant

serait bien heureux ? Et si cet homme généreux disait à l'enfant : « Tu ne retourneras plus jamais dans ta misérable condition ; tu resteras toujours avec moi et tu seras comme un de mes propres enfants ; » quelle joie remplirait le cœur de celui qui serait l'objet d'une telle faveur !

Eh bien, mon cher jeune lecteur, Dieu veut *vous* arracher des mains de Satan, et faire de vous son enfant. Il est prêt à vous accepter comme un des membres de son heureuse famille, vous donnant place parmi ceux qui sont sauvés par le sang de Jésus. Juste comme le pauvre misérable, dont je parlais, put s'asseoir à la table de l'homme riche, et se regarder comme étant tout autant chez lui que s'il avait toujours été un fils de la maison, de même vous pouvez devenir un enfant de Dieu, car Jésus a donné sa vie afin que vous, pécheur comme vous êtes, vous puissiez recevoir le pardon de vos péchés, et avoir une demeure dans le ciel, une place dans la maison du Père.

Ne dites pas : « J'ai bien le temps de penser plus tard à ces choses. Ce sera bon quand je serai plus âgé. » Êtes-vous sûr de vivre encore une heure ? Combien d'enfants, même plus jeunes que vous, sont moissonnés par la mort ? Ne l'entendez-vous pas dire chaque jour ? Et puis le Seigneur Jésus vient, ce peut être aujourd'hui, tout à l'heure. Et que sera-ce de vous, si vous ne lui appartenez pas ?

De qui êtes-vous l'enfant ? enfant de Dieu, ou enfant du diable ? Encore une fois, je vous adresse cette question solennelle, et je vous en supplie, adressez-vous la vous-même. Oh ! que Dieu ne permette pas

que vous ayez de repos, jusqu'à ce que vous puissiez dire en vérité : « *Je suis maintenant un enfant de Dieu par la foi au Christ Jésus.* » « A tous ceux qui l'ont reçu, il leur a donné le droit d'être enfants de Dieu, savoir à ceux qui croient en son nom. » (Jean I, 12.)

Quelle joie, quel bonheur, quelle paix et quelle douce espérance, rempliront alors votre cœur ! Dieu pour votre Père, Jésus comme celui qui vous aime d'un amour que rien n'altère, le ciel pour votre demeure, vous-même un enfant du Dieu qui est amour ! quel partage ! — et aucune puissance ne pourra vous séparer de cet amour, vous ravir des bras du Père. (Romains VIII, 38-39 ; Jean X, 29.)

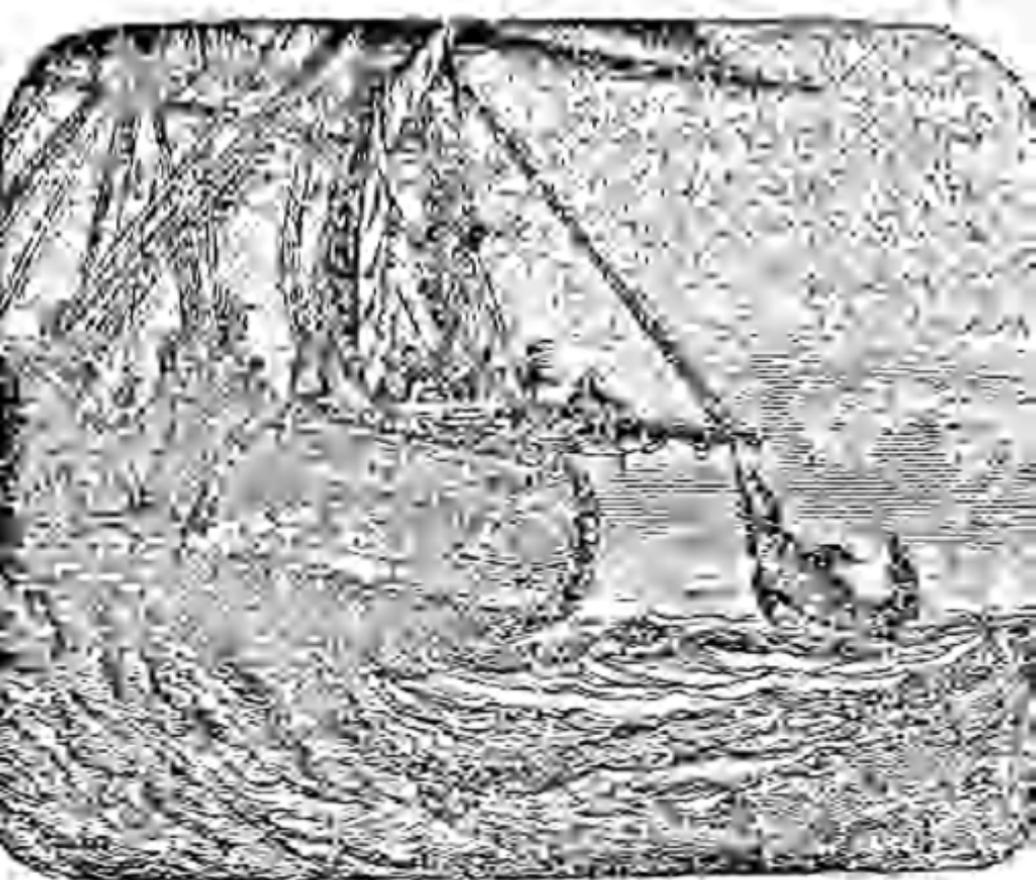
Encore un mot, mon enfant. Le regard de Jésus est maintenant arrêté sur vous. Oui, dans ce moment, il sonde votre cœur ; il attend pour que vous saisissez la grâce qu'il vous offre. Oh ! ne restez pas davantage loin de lui. En lui se trouve la joie, la paix et le repos, et il vous dit : « Venez à moi. »

Resterez-vous insensible à son appel d'amour ?

Viens à Jésus, il t'appelle ;
Il t'appelle *aujourd'hui*.
Trop longtemps tu fus rebelle,
Aujourd'hui viens à Lui !

Viens à Jésus, il pardonne ;
Il pardonne *aujourd'hui*.
Reçois le salut qu'il donne,
Aujourd'hui viens à Lui !

Viens à Jésus, il efface
Tes péchés *aujourd'hui* :
Ce jour est le jour de grâce,
Aujourd'hui viens à Lui !



Le fils de la veuve et son Nouveau Testament.

Dans un pays du Nord, vivait, non loin de la mer, une veuve chrétienne. Elle possédait une nombreuse famille consistant en sept filles et un fils, qu'elle s'efforça d'élever dans les voies de la piété.

Ses filles, en grandissant, lui procurèrent beaucoup de joie; elles marchaient dans le chemin qu'elle leur avait montré. Mais, hélas ! son fils se montra ingrat et rebelle, malgré ses soins maternels et ses tendres avertissements. Il devint pour sa pauvre mère une lourde épreuve, et à la fin il la quitta pour se faire marin.

En prenant congé de lui, sa mère lui remit un Nouveau Testament, sur la première page duquel elle avait écrit son nom et celui de son fils, le conjurant avec solennité et grande instance de le garder toujours et de le lire pour l'amour d'elle. Des années s'écoulèrent dès lors sans lui apporter aucunes nouvelles de son malheureux fils. Dans quelque compagnie qu'elle se trouvât, elle se faisait un devoir de s'informer du vaisseau sur lequel son fils était parti, afin d'avoir, s'il était possible, quelques renseignements sur lui.

Un jour, elle rencontra un capitaine de vaisseau auquel elle adressa ses questions habituelles ; il lui apprit qu'il avait connu le vaisseau, lequel avait fait naufrage ; qu'il connaissait aussi un jeune homme du nom de Charles ; et il ajouta que c'était un si mauvais garnement qu'il serait à souhaiter que lui et tous ses pareils fussent au fond de la mer. Ces paroles portèrent à la malheureuse mère un coup qui la perça jusqu'au fond de l'âme.

Quelques années plus tard, un marin à demi-nu frappa à sa porte pour demander quelques secours. Combien la vue d'un marin était intéressante pour elle ! Elle écouta le récit de ses malheurs. Il avait erré sur la vaste mer, au milieu de grands périls ; il avait fait naufrage plusieurs fois ; mais, dit-il, il n'avait jamais été aussi malheureux qu'il y avait quelques années, lorsque, avec un brave jeune homme, ils s'étaient trouvés les seuls sauvés de tout un vaisseau.

— Nous fûmes jetés sur une côte déserte, où, après

sept jours et sept nuits, je lui fermai les yeux. Pauvre compagnon ! je n'oublierai jamais cette scène. Et à ces mots des larmes roulèrent sur son visage qu'avaient bruni le vent et le soleil, — Il lisait jour et nuit dans un petit livre que sa mère, me dit-il, lui avait donné, et qui était la seule chose qu'il avait pu sauver du naufrage. Ce livre était son compagnon de tous les instants ; il pleurait sur ses péchés, il priait, il baisait son livre ; il ne parlait de rien que de son livre et de sa mère, et à la fin, il me le donna avec mille remerciements pour les légers services que j'avais pu lui rendre.

— Voilà, Jack, me dit-il, prenez ce livre, gardez-le et lisez-le, et puisse Dieu vous bénir : c'est tout ce que j'ai. Et alors, il saisit mes mains et mourut en paix.

— Tout cela est-il bien vrai ? s'écria la mère tremblante et étonnée.

— Oui, madame, chaque mot est la pure vérité.

Alors, tirant de dessous sa jaquette en lambeaux un petit livre tout froissé et usé, il le lui montra en s'écriant : « Et voilà ce livre ! »

Elle saisit le Testament et trouva sur la première page, écrit par elle-même, son nom uni à celui de son fils.

Elle regarde, elle lit, elle pleure, elle se réjouit.

— Voulez-vous vous défaire de votre livre, mon brave homme ? dit-elle, désireuse qu'elle était de posséder cette précieuse relique.

— Non, madame, répondit le marin ; non, pour aucun prix ; pas pour le monde entier ! Il me l'a donné

de sa main mourante. Plus d'une fois j'ai tout perdu depuis, excepté ce trésor, dont j'ai appris, moi aussi, à apprécier la valeur ; et je ne m'en séparerai jamais, jusqu'à mon dernier soupir. *(L'Évangéliste.)*



Dieu visitant le monde en grâce.

(Jean III.)

(Suite et fin de la page 197.)

Nous avons vu dans notre précédent article, la nécessité qu'il y a pour l'homme d'être renouvelé ; nous voulons maintenant, chers enfants, attirer votre attention sur une autre chose, savoir la bonté dont Dieu use avec l'homme dans son état d'irrégénération. C'est la vérité que j'ai besoin d'être régénéré, mais la grâce n'est pas dans cette vérité. La grâce, c'est ce que Dieu est pour moi du ciel. — Quand est-ce que Moïse éleva le serpent dans le désert ? Ne fut-ce pas lorsque les Israélites eurent été mordus par les serpents, et qu'ainsi la puissance de la mort eut été introduite ? — Vous êtes moralement dans le même état que les pauvres Israélites, si vous n'avez pas encore trouvé la guérison ; vous êtes mortellement blessés, incapables de vous délivrer vous-mêmes, vous êtes transpercés par l'aiguillon de la mort, en un mot vous êtes perdus. Le péché est en vous. Pouvez-vous effacer les péchés que vous avez commis ; pouvez-vous ôter la culpabilité de votre con-

science? Jamais; étant pécheurs, vous ne pouvez devenir innocents. Vous êtes coupables, et vous le savez lors même que vous ne le sentez peut-être pas. Vous savez que vous n'osez pas aller à la rencontre de Dieu avec vos péchés; vous savez que Dieu ne justifie pas le péché. Non, mais Dieu vous parle de miséricorde. — Quand? Au jour du jugement? — Oh! non. Il vous en parle à présent. C'est *maintenant* le jour de la grâce.

Il y a des âmes qui veulent bien que Dieu leur fasse miséricorde, mais qui ne voudraient pas que ce fût avant le jour du jugement, afin de pouvoir vivre comme il leur plaît dans ce monde, tandis qu'elles y sont; et elles pensent qu'après tout, quand le moment sera venu de quitter ce monde, elles pourront encore se faire ouvrir la porte du ciel en disant: « Seigneur, Seigneur, ouvre-nous! » — Mais que répond le Seigneur à ces insensés? — « En vérité, je vous dis: Je ne vous connais pas. »

Au jour du jugement, la grâce aura pris fin; ce sera le jour du Seigneur, un jour dans lequel la part des saints sera d'être dans la même gloire que Christ, tandis que la part des méchants sera d'être jugés. Eh bien, quelle sera alors votre part, chers jeunes lecteurs? Que chacun de vous se le demande avec tout le sérieux que comporte cette solennelle question. Dieu s'adresse à vous comme à des pécheurs. Il ne saurait admettre l'opinion mensongère de ceux qui prétendent qu'il y a du bien en l'homme. Dieu déclare lui-même dans sa parole, qu'il n'y a pas un juste, pas même un seul; et après avoir affirmé cette

vérité, il ne peut pas dire: Je me suis trompé. Il faut pour chaque âme, que la question de ses péchés se règle *maintenant* ou *alors*. Le Seigneur Jésus vous offre de la régler *maintenant* EN GRACE; si vous vous y refusez, elle se réglera nécessairement *alors* EN JUGEMENT.

Qui que vous soyez, cher jeune ami qui parcourez ces pages, si vous êtes encore dans vos péchés, vous avez besoin de la miséricorde divine. Le Christ Jésus est venu du ciel. — Pourquoi? Pour excuser le péché? — Non, mais pour l'ôter. Il savait non-seulement que l'homme était malheureux sous le fardeau du péché, mais qu'il était perdu; et dans son amour infini, ce précieux Sauveur s'est laissé crucifier; il a été élevé sur le bois maudit où il a subi la peine due à nos péchés. « Et comme Moïse éleva le serpent au désert, ainsi il faut que le Fils de l'homme soit élevé. » Il a pris là sur Lui-même les conséquences du péché, ôtant le péché de dessus tous ceux qui croient, « afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais ait la vie éternelle. » C'est comme si Jésus vous disait: J'ai pris tes péchés sur moi; s'ils restaient sur toi, tu serais perdu.

Au chapitre LIII du livre d'Ésaïe, on voit que Dieu ne passe pas l'éponge sur les péchés; il ne le peut pas. Qu'en a-t-il fait? — Il les a mis sur Jésus. — Pour un pécheur, il faut ou que ses péchés soient ôtés, ou qu'il soit ôté lui-même, c'est-à-dire retranché par le jugement. — Pour le croyant, ses péchés sont ôtés à tout jamais, Christ les ayant pris sur lui afin

qu'ils fussent cloués à la croix où il a été, Lui, puni à notre place.

Il a été élevé afin que, en croyant en lui, vous ne périssiez pas, mais que vous ayez la vie éternelle. Jésus déclare que quiconque croit ne périt pas. Si vous reconnaissez que vous allez périr, et que vous regardiez à Jésus avec foi, alors vous saisirez la vérité de ces paroles qu'il fait retentir dans l'âme de quiconque se réfugie vers lui : Je suis mort, afin que tu aies la vie éternelle. Il connaît les subtils raisonnements de nos cœurs, c'est pourquoi il s'adresse aux âmes avec la simplicité la plus parfaite. — Croyez, dit-il, et ayez la vie. Croire en lui, c'est croire en Celui qui a ôté le péché. Le péché est dans l'homme, et Dieu qui est saint et juste ne peut s'accommoder avec le péché, il a les yeux trop purs pour voir le mal ; c'est pourquoi Jésus est venu effacer par son sang les péchés de tous les croyants.

Mais il y a plus que l'expiation des péchés, dans l'œuvre de la croix : il y a que Dieu m'a aimé quand j'étais encore dans mes péchés. — Comment Dieu a-t-il pu consentir à faire le sacrifice de son Fils bien-aimé ? « Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique. » C'est lorsque nous étions inimitié contre Dieu, que Dieu nous a tant aimés. Quand nous le haïssions, lui nous aimait tout le temps, jusqu'à donner pour nous ce qu'il avait de plus cher : son propre Fils.

Une âme qui reçoit avec simplicité l'Évangile, trouve ces deux choses dans l'œuvre de Christ : le

repos de la conscience et le repos du cœur. En effet, chers enfants, tandis que la conscience reçoit la paix par le sang de la croix, le témoignage de l'amour parfait de Dieu, amour qui a brillé d'une manière si éclatante à la croix, met le cœur en repos. Maintenant le pécheur connaît Dieu. Il n'a pas seulement reçu une nouvelle nature, mais il a un objet à aimer. Il apprend à aimer Dieu en retour de l'amour que Dieu lui montre, et toutes ses affections se concentrent sur Christ. Une fois que nos âmes savent et apprécient ce que Dieu est et ce qu'il a fait pour nous, nous sommes amenés non-seulement à nous réjouir du pardon de nos péchés, mais à élever nos cœurs à ce Dieu d'amour, en actions de grâce et en louanges, en lui rendant culte.

Combien l'amour dont nous sommes aimés unit le cœur à Dieu. Il nous aimera toujours du même amour dont il nous a aimés. O quelle félicité ! Le fidèle rencontre beaucoup de tribulations dans le monde, mais il a la certitude de l'amour parfait de Christ ; et il peut être sans crainte, quelle que puisse être l'amertume de la tribulation, du moment qu'il sait que Christ a passé à travers tout avant nous et pour nous ; et que ni mort, ni vie, ni aucune autre créature ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu, qui est dans le Christ Jésus, notre Seigneur.

Telle est, chers jeunes amis, la manière dont Dieu se fait connaître. Il fait tout pour attirer les âmes, et Christ est le chemin pour aller au Père. — Avez-vous rencontré Christ en grâce ? — Ce qui est réservé à ceux qui ne sont pas sauvés, c'est le jugement. Les mé-

chants seront jugés *alors*, non pas seulement pour avoir transgressé la loi, mais pour avoir méprisé la bonté de Dieu qui les pousse *maintenant* à la repentance. Être insensible à l'amour divin qui cherche les pécheurs et les sollicite à venir, c'est mépriser un Sauveur mourant; et un tel mépris aura, comme Dieu le dit dans sa Parole, des conséquences éternellement funestes.



Sans merci.

(Suite de la page 192.)

Seul avec son oncle, Léon oublia un peu sa timidité; M. de Sarez demandait des nouvelles de sa sœur, de son beau-frère, de Marguerite et de son mari. Il semblait avoir un fond d'affection pour sa famille; il parut même ému en rappelant les souvenirs de sa jeunesse, lorsqu'il vivait avec sa sœur et leur mère veuve dans un vieux petit château au fond de l'Anjou.

— Dans ce temps-là, nous ne nous doutions guères que mon oncle de Sarez me laisserait cette propriété, dit-il; ma pauvre mère eût autrement arrangé ma vie, si elle avait pu deviner...

Il soupira et se tut.

Léon se souvint, en écoutant son oncle, qu'il avait entendu raconter par sa mère comment on avait embarqué son frère très jeune, sur un navire marchand,

et qu'il avait horriblement souffert de la dureté et de l'injustice de son capitaine. L'héritage du vieux comte de Sarez était venu l'enlever à la marine et à l'esclavage qu'il subissait à bord, mais l'amertume était entrée dans son âme, et les injustices qu'il avait souffertes, comme les faveurs dont il avait été témoin, avaient engendré en lui cette rigidité d'idées et de sentiments, qui faisaient trembler sous lui tous ceux qui l'approchaient.

Vaguement, et sans s'en rendre compte, Léon comprenait un peu l'histoire de la vie de son oncle, tout en causant avec lui sous les grands arbres du parc.

Il était neuf heures, et l'on approchait du château. Léon mourait de faim. Son oncle rentra dans son cabinet, et l'écolier monta quatre à quatre pour trouver dans sa chambre une tasse de chocolat un peu froid, un petit pain et du beurre. Les plateaux des déjeuners circulaient dans la maison à huit heures du matin ; Dominique était entré chez Léon à l'heure dite, et son déjeuner attendait depuis lors. Léon se précipita sur son chocolat.

Il mangeait encore lorsqu'il entendit frapper à la porte, et son cousin Henri entra. Il avait l'air mal à son aise.

— Mina, dit-il en hésitant, ... Mina... vous prie de ne pas parler devant mon père de votre rencontre de ce matin ; elle était allée voir une pauvre femme.

— Et qu'est-ce que cela pourrait faire à mon oncle ? demanda Léon fort étonné et ne comprenant rien à tous ces mystères.

— C'est la femme d'un homme qui a déplu à mon père, répondit Henri. Et il sortit aussitôt.

Quand Léon descendit, tout le monde était réuni dans la bibliothèque. On causait de choses et d'autres, lorsqu'au bout d'un moment M. de Sarez, sans regarder sa fille, se mit à dire tout haut :

— Les âmes charitables qui s'intéressent à la femme Luchet, seront obligées de renoncer à leurs visites : elle vient de quitter la maison qu'elle habitait.

Mina devint très pâle ; Edmond ouvrit la bouche pour parler, puis se contint par un violent effort de respect.

— Il est à espérer qu'elle rencontrera ailleurs des âmes charitables, dit Pierre.

— Je n'y ai point d'objection, pourvu que ce ne soit pas chez moi, dit son père d'un ton bref. Je ne prétends pour mon compte qu'à la justice, et la femme ira rejoindre le mari.

— Pas en prison, mon père ? dit Edmond à demi-voix, mais d'un air suppliant.

— Luchet a été acquitté, dit M. de Sarez. Puis il donna le signal de passer à la salle à manger en s'y rendant le premier.

Mina étouffait ses larmes, Edmond la regardait comme pour l'encourager, personne ne disait un mot.

— Ce n'est plus de la justice, se répétait Léon pour apaiser quelques doutes qui commençaient à s'élever dans son esprit ; c'est de la dureté.

Il pensait à la libre gaieté, à la confiance parfaite

qui régnaient chez ses parents, et son cœur se retournait vers eux avec un élan auquel il n'était pas sujet.

Dès qu'on fut hors de table, Mina allait s'enfuir quand son père la rappela.

— Les chevaux vont être à la porte, dit-il.

Un instant après, les yeux rouges de la jeune fille étaient cachés sous le voile de son chapeau rond, et elle sautait légèrement en selle, avec le secours de Pierre. Edmond seul n'était pas là.

— Il m'a demandé la permission de sortir, dit son père.

Et Léon était trop occupé de débrouiller ses brides pour s'inquiéter de l'absence de son cousin.

— Ce n'est pas trop mal pour un garçon qui n'a été qu'une douzaine de fois au manège, dit M. de Sarez, après un galop dont Léon s'était assez bien tiré ; et l'écolier se redressait déjà d'un air fier, lorsque son cheval fit un écart et Léon, passant par-dessus la tête de l'animal, alla tomber sur le gazon. Il ne s'était fait aucun mal, et se releva aussitôt ; Pierre et Henri riaient à gorge déployée. M. de Sarez souriait d'un air moqueur.

— Voilà qui est moins bien, dit-il, je m'étais trop pressé.

Et Léon, tout honteux, remonta à cheval, sans que personne lui eût demandé s'il ne souffrait pas de sa chute.

La promenade se prolongea assez longtemps ; au retour on trouva Edmond sur le perron.

— Eh bien ! as-tu réussi dans tes charitables efforts ? lui cria son père dès qu'il l'aperçut.

— Oui, mon père, dit Edmond d'un air satisfait. M. Maret abritera la femme et les enfants, et il tâchera de trouver au loin de l'ouvrage pour Luchet.

— A la bonne heure. S'il lui plaît d'être volé, cela ne me regarde pas, dit M. de Sarez, en descendant de cheval ; il ne viendra pas demander de l'ouvrage ici pour cet homme ; tout le monde sait que je ne pardonne jamais.

Il y avait une expression de profonde et douloureuse tendresse dans le regard qu'Edmond jeta sur son père en aidant Mina à descendre de cheval.

— Me direz-vous ce que signifie tout ceci ? demanda Léon à son cousin en rentrant dans le château. Qu'est-ce que ce Luchet et sa femme ?

— Luchet est un bûcheron qui a travaillé dans la forêt, et qui, dit-on, a souvent volé mon père sans qu'on pût le prendre sur le fait. Il a été arrêté dernièrement par nos gardes et mené à la ville ; on l'a d'abord mis en prison, puis il a été acquitté, mais mon père le croit coupable.

— Et sa femme ?

— Sa femme habitait dans une maison appartenant à mon père ; il l'a renvoyée.

— Et qu'est-ce que ma cousine Mina allait faire chez elle ?

— Ah ! elle vous a dit qu'elle y allait ? dit Edmond d'un air étonné.

— Non, mais je l'ai rencontrée ce matin à six heu-

res, dans le parc, et Henri m'a dit depuis den'en pas parler.

— Elle portait des secours à la pauvre Luchet qu'elle aime beaucoup; c'est ce qui a déplu à mon père.

— Et comment avez-vous osé la recommander à d'autres personnes?

— J'en avais demandé la permission, dit Edmond. Et la conversation en resta là.

(La fin prochainement.)

Les incurables.

Dans une ville au nord du Devonshire, en Angleterre, demeurait une pauvre femme, la veuve E. Elle avait bien de la peine à gagner sa vie et celle de ses quatre enfants, au moyen d'un travail laborieux; et, sauf le dimanche, elle n'avait pas un seul instant qui ne fût rempli par des ouvrages pénibles. Outre cela, elle ne savait pas lire.

Malgré ces circonstances désavantageuses, elle était très préoccupée du salut de son âme : bien des heures de la nuit se passaient pour elle dans une grande angoisse d'âme, car elle se sentait pécheresse et elle craignait la colère de Dieu. Souvent la pensée que si elle venait à mourir, elle serait précipitée en enfer avant le matin, l'empêchait de s'endormir. Alors elle se jetait à genoux à côté de son lit et

implorait la miséricorde de Dieu. Elle se trouvait dans cet état de détresse un jour qu'elle était occupée à écurer le vestibule d'une maison où elle venait régulièrement travailler ; alors la dame de la maison pria un chrétien, M. X., de parler à cette pauvre femme, et il entra comme suit en conversation avec elle :

— On m'a dit que vous étiez fort en peine du salut de votre âme. Je m'en réjouis, et je désire en parler avec vous.

Elle, se relevant de son ouvrage les yeux pleins de larmes :

— Oui, vraiment, dit-elle, je suis dans une telle inquiétude que je ne sais plus où j'en suis. A peine puis-je continuer mon ouvrage. Mes péchés sont si grands et je crains que Dieu ne m'envoie tout droit en enfer... j'ai tant péché.

— Mais n'avez-vous pas entendu parler de Jésus-Christ comme étant le Sauveur ? Ne savez-vous pas qu'il est venu chercher et sauver ce qui était perdu ? Pourquoi ne pas vous confier en lui ? Ne peut-il pas ou ne veut-il pas vous sauver ? N'est-il pas mort précisément dans ce but, et sa mort n'est-elle pas suffisante ?

— Je sais tout cela, monsieur, mais j'ai tant péché que je crains d'être trop mauvaise pour être sauvée. Je ne suis pas en état de me présenter à Jésus ; vraiment je ne le suis pas. Je n'ai aucun droit d'aller à lui.

— N'êtes-vous pas une très pauvre femme ?

— Oh ! oui, monsieur, je suis veuve ; j'ai quatre

enfants en bas âge, et rien absolument que ce que je gagne par mon travail.

— Supposons que vous soyez malade, que feriez-vous pour avoir un médecin ? Je ne pense pas que vous ayez de quoi en payer un.

— Non, assurément pas, mais j'enverrais chercher M. le docteur de la paroisse.

— Pourquoi viendrait-il, puisque vous ne pouvez payer ni lui ni ses médecines ?

— Oh ! monsieur, je sais qu'il viendrait. Il est très bon pour les pauvres ; et puis, il est obligé d'aller chez eux lorsqu'ils sont malades, parce qu'il est engagé et payé pour cela par la paroisse.

— D'après cela, je comprends que si vous étiez malade, ce serait une raison suffisante pour l'envoyer chercher, et lui-même se sentirait obligé de venir et de vous donner des soins et des remèdes gratuits, puisqu'il est engagé et payé pour cela. Votre maladie et votre pauvreté vous donnent ainsi un droit sur lui.

— Justement, monsieur, je sais qu'il viendrait volontiers, et vraiment il faut qu'il vienne, car il est payé pour le faire.

— C'est ainsi que votre état de maladie et votre pauvreté vous donnent droit aux soins du médecin de la paroisse. Si vous étiez en santé, ou si vous aviez de quoi le payer, vous ne l'emploieriez pas.

Eh bien, madame E., je vous ai parlé ainsi afin que vous vous adressiez à Jésus de la même manière. Jésus est le médecin que Dieu a donné pour toutes les maladies de l'âme. Sa paroisse, c'est le monde

entier. « Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. » (Jean III, 16.) Dès qu'on se confie en lui, il ne manque jamais de guérir. « Je ne mettrai point dehors celui qui vient à moi. » (Jean VI, 37.) « Il peut sauver entièrement ceux qui s'approchent de Dieu par lui. » (Hébreux VII, 25.)

Si vous étiez malade, cela serait une raison suffisante pour envoyer chercher le médecin. Vous ne diriez pas : Je suis trop malade pour me présenter au docteur ; au contraire, plus vous vous sentiriez mal, plus vous désireriez qu'il vint ; et s'il apprenait que vous êtes dangereusement malade, il n'en viendrait que plus vite. Pensez de même du Seigneur Jésus ; lui seul peut vous guérir. C'est son affaire de *sauver* ceux qui sont *perdus*. Son nom — Jésus — Sauveur — lui a été donné par Dieu son Père, parce que c'est là l'œuvre qu'il a à faire. Vous dites que vous avez peur d'être *trop mauvaise* pour lui. Le danger de ceux qui se croient *trop bons* pour avoir besoin d'un tel Sauveur est grand en effet. Hélas ! le grand nombre croit n'être pas assez mauvais, ils croient n'avoir pas commis assez de péchés, ou des péchés trop insignifiants, pour qu'il vaille la peine de s'en occuper. Mais que dit Jésus : « Ceux qui sont en santé n'ont pas besoin de médecin, mais ceux qui se portent mal. Je ne suis pas venu appeler des justes, mais des pécheurs à la repentance. » (Luc V, 31-32.)

Si vous aviez une fois besoin du docteur, essaye-

riez-vous de lui démontrer que votre mal est très peu sérieux ? Ne lui diriez-vous pas plutôt tout ce que vous ressentez, tous les symptômes qui vous paraissent alarmants ? Plus vous ferez connaître à ce divin médecin, Jésus, vos meurtrissures, vos plaies, plus vous lui montrerez combien vous avez besoin de son secours, et plus il sera heureux de vous montrer son amour et sa puissance pour vous guérir. Loin que vos péchés vous rendent trop mauvaise pour le Sauveur, ils sont votre vrai titre devant lui ; et parce que vous ne pouvez vous guérir vous-même, ni payer quelqu'un qui puisse vous guérir, Dieu, dans son amour et sa miséricorde, a donné son Fils bien-aimé, afin que celui-ci laissât sa vie et qu'il devint « l'Éternel qui te guérit. » (Exode XV, 26.) De plus, Jésus ne serait pas là où il est, — dans la gloire, à la droite de Dieu, — s'il n'était pas capable et n'avait pas la volonté de sauver même les plus grands pécheurs. Mais comme il est plein de compassion et qu'il a donné sa vie pour ses brebis, Dieu l'a ressuscité d'entre les morts pour être le grand Berger, qui a cherché et sauvé les brebis perdues. Jamais un pauvre pécheur n'a crié à lui, dans sa détresse, sous le poids du péché, sans que sa voix ne parvint au cœur du Seigneur. Avant que la brebis perdue ait jeté son cri d'angoisse pour demander du secours, le bon Berger l'a cherchée et trouvée. — Voici ce que je désire que vous fassiez : représentez-vous le cas le plus désespéré que vous puissiez imaginer ; dites à Christ tous les péchés dont vous pouvez vous souvenir ; le plus sera le

mieux ; et plus ils seront graves, plus vous trouverez Jésus prêt à répandre sur vous l'huile et le vin qui guérissent. Je ne mets pas même en question qu'il ne se soit déjà réjoui sur vous, comme sur un des siens perdu et retrouvé ; et bientôt, si vous vous confiez en lui, vous pourrez vous réjouir de son grand salut.

Supposons, madame, que je sois un homme riche, et que j'aie bâti un hospice sur la porte duquel j'aurais mis en grandes lettres l'inscription suivante : « Pour les incurables. » Supposons encore que j'aie donné l'ordre au portier de n'admettre, en fait de malades, que ceux qui peuvent prouver clairement que leur mal est complètement incurable. Eh bien ! chacun qui désire profiter de cet hôpital doit produire un certificat montrant que son mal n'a pu être guéri par personne.

Plus la maladie du patient sera sérieuse, plus volontiers le portier ouvrira la porte ; si le cas laisse quelque espoir de guérison, certainement le malade ne sera pas admis.

Le Seigneur Jésus est la ressource que Dieu offre au pécheur incurable. Dès que vous reconnaîtrez que, par le péché, votre âme est atteinte d'une maladie mortelle, vous pourrez être assurée que Christ vous recevra, vous êtes justement dans l'état convenable pour être sauvée par lui ; son précieux sang est suffisant, — il purifie de tout péché. « Venez à moi, dit Jésus, vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et moi je vous donnerai du repos. » (Matthieu XI, 28.) Mettez le fardeau de vos péchés sur lui. Croyez que Dieu a mis sur Jésus, à la croix, tout le

poids de nos péchés. « Lui-même a porté nos péchés en son corps sur le bois. Il a souffert une fois pour les péchés, le juste pour les injustes, afin qu'il nous amenât à Dieu. » (1 Pierre II, 24 ; III, 18.) « Cette parole est certaine et digne de toute acceptation, que le Christ Jésus est venu dans le monde pour sauver les pécheurs. » (1 Timothée I, 15.) Vous pouvez démontrer aisément que vous êtes pécheresse ; quant à Lui, il est fidèle, et son témoignage est bien digne d'être accepté par vous. Jésus-Christ est venu dans le monde pour vous sauver, vous, aussi bien que quiconque croit en Lui.

Peu de temps après cette conversation avec M. X., la veuve E. fut amenée, par la grâce de Dieu, à se réjouir en Christ, avec la certitude pleine et entière que Jésus l'avait réellement sauvée. Aujourd'hui, elle continue à bénir le Seigneur de la grande miséricorde dont il a usé envers elle, en ce qu'il l'a sauvée par le précieux sang de son Fils.

Cher lecteur, êtes-vous dans l'anxiété au sujet de votre âme, ou bien pensez-vous peut-être que vos intérêts éternels ne sont pas tellement importants, qu'il faille que vous vous en occupiez avant tout autre chose ? Ah ! si vous êtes dans la détresse à cause de vos péchés, rien de plus heureux pour vous. Prenez courage ; ne craignez pas ; allez à Jésus, et vous trouverez le repos.

Écoutez : « Voici, c'est *maintenant* le temps agréable ; voici, c'est *maintenant* le jour du salut. » (2 Corinthiens VI, 2.)



Jeunesse.

Il y a vraiment quelque chose de délicieux dans l'enjouement et l'entrain de la jeunesse. Le cœur, au premier âge, est rempli d'ardeur et d'espérance; on est alors tout plein d'espoir, et les illusions de toutes sortes occupent l'imagination.

Lorsque j'étais encore un jeune enfant,
Tout au début du terrestre voyage,
Gâité, plaisir, avenir souriant
M'éblouissaient de leur brillante image.

Mais, avec le temps, viennent les expériences d'un monde où tout n'est que passager, en sorte que l'écrivain des vers ci-dessus peut ajouter :

Bientôt je vis mes beaux rêves d'azur
S'évanouir au souffle de l'orage ;
Rien n'est stable ici-bas, rien n'est sûr :
Qu'est-ce, la vie ? Un court songe, un nuage.

Nous ne voudrions point, cependant, arrêter l'ardeur enfantine quand elle est sincère et bien dirigée. De même que dans les saisons variées de l'année, il y a ce qui distingue chacune d'elles, ainsi il y a, dans notre existence, ce qui convient à ses diverses étapes. La fraîcheur est l'apanage du printemps ; la vive chaleur appartient à l'été ; la maturité à l'automne ; enfin l'hiver, au ton sévère, apporte la salubrité. Mais le printemps a des charmes qui lui sont particulièrement propres ; et, des quatre saisons, c'est évidemment la plus attrayante. Et quand la période du jeune âge est caractérisée non-seulement par cette gâité qui lui est si naturelle, mais encore par l'action de la grâce de Dieu dans le cœur, c'est alors que la jeunesse revêt son véritable charme, un charme qui procure une joie pleine de fraîcheur et d'encouragement à ceux qui, tout en participant à la même grâce, ont été déjà mûris par les années.

Je lisais, il n'y a pas longtemps, sur la tombe d'un jeune homme, mort à l'âge de vingt ans, ces

lignes qui réveillèrent dans mon esprit une foule de réflexions :

Sa voix résonnait en accents joyeux,
 Le bruit de ses pas nous rendait heureux.
 Maintenant sa voix, le bruit de ses pas,
 Sont silencieux, à toujours, hélas !
 Mais nous entendrons, autour de l'Agneau,
 Sa voix jointe aux voix du concert nouveau ;
 Car, nous le savons, auprès de Jésus
 Il a pris sa place, avec les élus.

.....
 Pourrions-nous donc pleurer, gémir dans la douleur,
 Sachant qu'il est heureux au ciel, vers son Sauveur !

Ces quelques mots rapportent, dans toute sa solennelle réalité, un fait bien propre à attirer notre sérieuse attention. C'est la courte histoire d'un aimable jeune homme, bien doué, faisant le bonheur des siens dont il était l'espoir, et que la mort vint moissonner à la fleur de ses jours. Les jolies qualités qu'on trouvait en lui, ne purent point le mettre à l'abri de la visitation meurtrière qui vint le conduire au tombeau, à l'âge où chacun veut vivre. Je ne sais rien d'autre de ce jeune homme, que ce que l'inscription dit de lui ; mais si ceux qui ont fait cette épitaphe ont pu l'écrire en toute vérité, sans se faire illusion à eux-mêmes, alors ce jeune homme avait le bonheur d'être un croyant, un racheté de Jésus. Car, en effet, il n'y a que ceux qui ont été lavés de leurs péchés dans le précieux sang de Christ et qui sont, par conséquent, acceptés en Lui, le bien-aimé de Dieu, qui pourront chanter les louanges de Dieu, dans le ciel, autour du trône de Dieu et de l'Agneau ; ceux-

là seront capables d'adresser, pendant l'éternité, leurs cantiques d'adoration et d'actions de grâce à Celui qui a été immolé et qui vit aux siècles des siècles.

« Jeune homme, réjouis-toi en ton jeune âge, et que ton cœur te rende gai aux jours de la jeunesse, et marche comme ton cœur te mène, et selon le regard de tes yeux; mais sache que, pour toutes ces choses, Dieu t'amènera en jugement. » (Ecclésiaste XII, 1.) Telles sont les paroles de la sagesse de Dieu, prononcées par Salomon. Elles témoignent de ce triste fait que « tout est vanité et rongement d'esprit, » et que « l'homme n'a aucun avantage de ce qui est sous le soleil. » Le royal prédicateur considère ici le jeune homme poursuivant sa carrière « sous le soleil; » il l'envisage dans son état naturel, et cet examen conduit Salomon à l'avertir que s'il persévère à vivre selon ses propres pensées, en se complaisant dans la vigueur et dans les forces de sa jeunesse, en se laissant mener par les trompeuses suggestions de son propre cœur, d'un cœur rusé, vide de la crainte de Dieu, qui ne poursuit que la satisfaction des convoitises de la chair et des yeux, la fin certaine, inévitable, d'un tel train de vie, c'est le jugement de Dieu. Il est aussi écrit, en Romains II, 2, « que le jugement de Dieu est selon la vérité. » Job dit encore (chap. IX, 32 de son livre) : « Dieu n'est pas un homme comme moi, pour que je lui réponde, et que nous allions ensemble en jugement. »

Cependant Salomon, ou plutôt l'Esprit de Dieu qui était en lui, ne s'arrête pas là; mais, après avoir

montré la fatale issue d'une jeunesse passée dans l'accomplissement « des volontés de la chair et des pensées, » il continue le sujet en montrant un autre genre de vie qui a sa source dans la crainte du Seigneur, cette crainte dont il est dit qu'elle « est le commencement de la sagesse. » Il dit donc aux versets 3 et suivants : « Souviens-toi de ton Créateur aux jours de ta jeunesse, avant que les jours mauvais viennent, et avant que les années arrivent desquelles tu dises : Je n'y prends point de plaisir.... Crains Dieu, et garde ses commandements, car c'est là le tout de l'homme. »

Hélas ! combien n'oublie-t-on pas trop souvent Celui duquel nous tenons non-seulement l'existence, mais toutes les bénédictions et les faveurs qui nous sont accordées durant cette vie ; Celui qui a veillé sur nous et nous a comblés de ses soins depuis notre tendre enfance jusqu'à maintenant. Bien plus que cela, Il est le Dieu-Sauveur ; « il ne veut pas qu'aucun périsse, » et à cause de cela, il travaille constamment par sa Parole et par son Esprit, cherchant à vous amener à Lui, vous, chers lecteurs qui n'êtes pas déjà sauvés ; il vous invite, vous sollicite, tandis que vous êtes encore jeunes, à vous reposer dans son amour qu'Il a montré d'une manière si éclatante dans le don de son cher Fils.

Oh ! vous qui n'êtes pas convertis, venez ! Répondez à son appel miséricordieux, afin que, étant justifiés par la foi, vous ayez la paix avec Dieu par notre Seigneur Jésus-Christ. (Romains V, 1.) Ainsi, étant nés de Dieu, vous serez rendus capables, par sa

grâce, de vous employer au service de Christ, consacrant tout votre être aux intérêts de Sa gloire, sous la douce étreinte de son amour. Ah ! gardez-vous d'écouter les insinuations mensongères de Satan qui voudrait vous persuader qu'une vie dépensée pour Christ est une vie décolorée, sans attrait, quand c'est justement le contraire. Ceux-là seuls sont véritablement heureux, qui ont trouvé le pardon de leurs péchés dans le sang de la croix, et qui savent, en se laissant enseigner de Dieu à ce sujet, qu'ils ont en Christ une portion éternelle, et que la main fidèle du bon Berger les soutient, les fortifie et les conduit pendant qu'ils traversent le désert de ce pauvre monde, afin qu'ils puissent y marcher saintement et joyeusement, d'une manière digne du Seigneur.

« LA PIÉTÉ EST UTILE A TOUTES CHOSES, AYANT LA PROMESSE DE LA VIE PRÉSENTE ET DE LA VIE QUI EST A VENIR. » (1 Timothée IV, 8.)

Sans merci.

(Suite et fin de la page 214.)

Plus Léon vivait chez son oncle, plus il se sentait disposé à se révolter contre la règle inflexible qui gouvernait la maison. Habituellement la règle était juste et les ordonnances suivies, mais l'impossibilité

d'y rien changer, l'inflexibilité du maître de la maison devant les prières ou les désirs d'autrui irritaient son neveu. Il voyait, Pierre extérieurement soumis, mais intérieurement amer et indigné; Henri alternativement étourdi et violent, Mina opprimée et tournant sans cesse vers son père des regards timides, pour savoir ce qu'il exigeait d'elle; Edmond seul semblait obéir sans effort, Edmond seul semblait aimer et respecter son père. Les sarcasmes irrités de Pierre, les accès de colère de Henri, les murmures comprimés de Mina n'effleuraient point les lèvres d'Edmond, et cependant il était le seul qui osât demander à son père quelque sacrifice apparent de ses suprêmes volontés.

— Dites-moi donc comment Edmond s'y prend pour tout supporter sans se plaindre, dit Léon un matin, après avoir vu le cheval de son cousin ramené à l'écurie, comme punition d'une version latine incorrecte.

— Edmond ne se plaint jamais, dit Henri; il a des idées à lui qui me sembleraient terriblement dures, mais il dit qu'elles le rendent heureux; ce qu'il y a de sûr, c'est que c'est un bon garçon.

L'explication ne suffit pas à Léon, il adressa la même question à Mina.

— Edmond vous dirait qu'il est *chrétien*, dit Mina en rougissant.

— Est-ce que nous ne sommes pas tous chrétiens? demanda Léon avec étonnement.

— Il dit que non; il dit que pour être chrétien il faut croire au Seigneur Jésus-Christ dont le sang

lave les péchés ; en sorte que Dieu peut pardonner au pécheur qui croit.

— Ah ! je vois, il est comme mon beau-frère Paul ; je croyais pourtant que mon beau-frère était seul de son espèce, reprit Léon d'un air méditatif.

— Précisément, c'est depuis que votre beau-frère est venu ici, et.... et il voudrait bien que je fusse comme lui... mais je ne puis pas croire. Et les yeux de Mina se remplirent de larmes.

Un jour nouveau s'était fait dans l'esprit de Léon ; il regardait Edmond avec un mélange de respect et de crainte dont le jeune homme ne se doutait pas. On avait besoin de distraction au château de Sarez, et Léon s'amusait à examiner ses cousins, leur conduite à l'égard de leur père et les sentiments dont celui-ci semblait animé à leur égard.

— Encore s'il a des sentiments, se disait Léon, car je ne suis pas bien sûr qu'il ne soit pas aussi insensible que la statue du commandeur.

Les courses à cheval étaient le grand plaisir de Léon ; là on se sentait un peu indépendant, même sous les regards de M. de Sarez, et il n'était pas toujours de la partie. Ce jour-là, entre autres, il avait été retenu à la maison par des affaires, et tous ses enfants caracolaient avec leur cousin sur la route de Douai.

Il y avait déjà un certain temps qu'ils se livraient à leur exercice favori, lorsqu'ils entendirent derrière eux le galop précipité d'un cheval.

— C'est mon père qui vient nous rejoindre, dit Edmond.

Mais au même instant on aperçut un des palefre-

niers, en costume d'écurie, pressant le pas de son cheval. Mina s'élança à sa rencontre.

— Mon père ? lui demanda-t-elle avec anxiété.

— Il est bien malade ! mademoiselle ; on dit au château que c'est le choléra ; je cours à Douai chercher le médecin. Et le domestique reprit le galop, tandis que les jeunes gens retournaient à bride abattue du côté de Sarez.

Ils étaient tous silencieux ; on n'entendait que le galop des chevaux, égal et rapide. Edmond priait de toute son âme. En arrivant vers le perron, il se précipita à bas de cheval, et sans attendre les autres il s'élança dans la maison. Les autres se regardaient en hésitant.

— Je n'ose pas entrer chez mon père, dit Mina tout bas, il ne m'a pas demandée.

— Et il souffre trop, sans doute, pour que nous puissions lui être bons à quelque chose, ajouta Pierre.

Henri et Léon ne disaient rien ; ils étaient saisis d'effroi.

Edmond n'avait point hésité ; entrant tout droit chez M. de Sarez, il s'était doucement approché du lit où son père, inflexible devant la souffrance comme devant la vie, supportait sans se plaindre les tortures du choléra. Il leva les yeux vers son fils.

— Ceci ne peut durer, dit le moribond, et après ?

— Après, mon père ? dit le jeune homme, après nous avons la miséricorde de Dieu, pour l'amour de son Fils Jésus, notre Sauveur.

— Qui me pardonnerait, à moi qui n'ai jamais pardonné ? murmura avec angoisse M. de Sarez.

Le cœur d'Edmond débordait; il se jeta à genoux, et soit en lisant dans le livre des livres, soit en priant, il répandit devant ce lit de mort en la présence de Dieu, ses espérances et ses supplications. Tantôt il répétait les consolations de l'évangile, l'amour de Dieu, le pardon de la croix, les promesses de la vie éternelle; tantôt il conjurait son divin Maître et son Seigneur de sauver le mourant, de le couvrir de sa justice parfaite, de lui donner sa paix.

Pierre avait entr'ouvert la porte, il écoutait sans rien dire; Mina, tombée à genoux, priait avec Edmond; Henri sanglotait; Léon regardait les traits de son oncle contractés par la souffrance morale plus encore que par les tortures physiques. Ses yeux imploraient un pardon qu'il n'avait point trouvé; son âme, naguère si fière de sa propre justice et de sa vie irréprochable devant les hommes, entrevoyait quelque chose de la justice céleste.

« O Dieu! tu as les yeux trop purs pour voir le mal, disait Edmond dans sa prière, mais tu as donné Jésus qui a pris sur lui tous nos péchés. Il est l'Agneau qui ôte le péché du monde. O Dieu, mon Dieu! pardonne à mon père, sauve mon père, pour l'amour de ton Fils unique que tu as donné! »

Un éclair de bonheur parut dans les yeux du mourant.

— Pardon! dit-il à demi-voix; et avec ce mot qu'il n'avait jamais prononcé durant sa vie, son âme entra dans la présence de Dieu.

Cette scène se grava d'une manière ineffaçable dans l'esprit de Léon: il venait, lui aussi, d'apprendre à

connaître la vraie justice, celle d'un Dieu qui a horreur du péché, mais qui a compassion du pécheur à cause de l'œuvre de Jésus, duquel l'obéissance parfaite et le sacrifice volontaire à la croix ont pleinement satisfait aux exigences de la justice divine contre le péché et répondu pour le pécheur, devant Dieu, d'une manière parfaite, en sorte que quiconque croit est justifié à tout jamais.

C'est à cette justice-là que, par la grâce de Dieu, le cœur de Léon demeura attaché désormais.

Avez-vous la foi ?

Aujourd'hui, je désire examiner avec vous, chers petits lecteurs, un sujet d'une importance capitale, puisqu'il embrasse l'avenir éternel de votre âme. Je m'adresse à vous aussi, lecteurs qui êtes plus âgés, parce que la question que je pose aux plus jeunes est tout autant sérieusement solennelle pour vous. Cette question est relative à LA FOI. L'avez-vous ou ne l'avez-vous pas ? De là dépend tout votre avenir. Si vous n'avez pas encore la foi, Dieu veuille se servir de ces lignes, par sa puissante grâce, pour amener votre âme à écouter sa parole et à croire le témoignage que cette parole rend de Jésus, le Sauveur. « Écoutez, et votre âme vivra. » (Ésaïe LV, 3.)

L'Évangile a été prêché aux Israélites, aussi bien qu'à nous ; « mais la parole qu'ils entendirent ne leur servit de rien, n'étant pas *mêlée avec de la foi* dans

ceux qui l'entendirent. » (Hébreux IV, 2.) Je suis bien sûr qu'ils mêlaient cette « parole » avec leurs larmes, leurs sentiments, leurs pensées; mais en la mêlant de cette manière, elle ne leur servit de rien, c'est pourquoi ils périrent dans le désert. Ainsi vous voyez que pour profiter de la « parole, » soit qu'on la lise, soit qu'on l'entende prêcher, il faut qu'elle soit « mêlée avec de la foi. »

Il y a bien des personnes qui, en entendant parler de Jésus, ou en lisant ce que la Parole dit de lui, sont touchées jusqu'aux larmes; elles prient, elles prennent la résolution d'être bonnes; mais, chers enfants, ce n'est pas de mêler notre bonté propre, nos prières, nos fréquentations des services religieux ou de l'école du dimanche, avec la « parole, » qui nous rendra bons. Oh ! non; il faut que la « parole » soit mêlée avec de la foi. Croyez simplement au Fils bien-aimé de Dieu, et vous connaîtrez les immenses et précieuses choses qu'il a faites pour vous.

« Sans la foi, il est impossible de plaire à Dieu. » (Hébreux XI, 6.) — Est-ce que vous tâchez, mes jeunes amis, de plaire à Dieu? Il me semble entendre plusieurs d'entre vous répondre : — Oui, je tâche de Lui plaire. — Mais, vous demanderai-je, est-ce avec la foi ou sans la foi?

Je voudrais vous parler de deux hommes qui essayèrent de plaire à Dieu *sans* la foi. Le premier était Caïn, dont vous pouvez lire l'histoire au chapitre IV de la Genèse, et en Hébreux XI, 4. Caïn cultivait péniblement la terre, en la bêchant et en la labourant; elle ne lui procurait que du tourment, car Dieu avait

maudit la terre, à cause du péché et de la culpabilité d'Adam. (Genèse III, 17-19.) Caïn prit du fruit d'une terre déchuée et maudite, et l'offrit en sacrifice à Dieu; ce fruit lui avait coûté beaucoup de travail et de peine, mais le Dieu saint ne voulut pas l'accepter. Il fallait à Dieu un « agneau égorgé, » car l'homme était pécheur, et ne pouvait venir à Dieu autrement qu'en reconnaissant la mort comme étant due à l'homme, car les gages du péché, c'est la mort. » (Romains VI, 25.)

Caïn pensait en lui-même : « Je travaillerai jusqu'à ce que la sueur coule de mon front; puis, j'offrirai à Dieu le fruit de mon pénible travail. » Mais Dieu ne veut pas sauver un pécheur à cause du fruit de son travail; Dieu ne peut le sauver qu'en vertu de l'*œuvre accomplie de Christ*. Abel, le frère de Caïn, avait compris qu'il ne pouvait pas satisfaire la justice divine en apportant le fruit de son propre travail; c'est pourquoi il offrit un agneau en sacrifice à Dieu, et son offrande plut à Dieu, parce que l'agneau immolé sur l'autel d'Abel faisait directement allusion à la croix où Jésus, l'Agneau de Dieu, devait être mis à mort pour des pécheurs coupables et perdus.

« Sans la foi, il est impossible de plaire à Dieu. » Oh ! puisse ce mot *impossible* demeurer gravé dans vos jeunes cœurs, pour être rappelé chaque fois que vous seriez tentés de faire valoir vos propres efforts, vos bonnes résolutions, vos meilleures œuvres, dans la question de votre salut !

L'autre homme qui essaya de plaire à Dieu *sans* la foi, était un homme très religieux, un Pharisien. Il est

parlé de lui dans l'évangile de Luc, au chapitre XVIII. Cet homme priait très souvent ; deux fois par semaine, il se privait de nourriture, peut-être la journée entière ; il donnait joliment d'argent pour les pauvres, mais toutes ces choses ne pouvaient point plaire à Dieu, car le Pharisien n'avait pas la foi.

Pourtant c'est une fort bonne chose de prier, et j'aime à croire que chacun des lecteurs de « la Bonne Nouvelle » prie Dieu, au moins le matin et le soir. Il y a aussi certaines occasions où il convient de jeûner, et c'est un devoir de secourir les pauvres autant que nous le pouvons ; mais toutes ces choses *sans la foi* ne sont rien, — elles ne vous serviront absolument de rien. Ni Caïn, ni le Pharisien ne croyaient qu'ils étaient pécheurs ; ils n'avaient pas foi en Dieu *comme étant un Dieu Sauveur, un Sauveur pour les perdus.*

OR, QU'EST-CE QUE LA FOI ?

La foi, c'est croire ce que Dieu *dit*, et ce que Dieu a *fait*. — Qu'est-ce que Dieu a fait ? — « Il a ressuscité d'entre les morts Jésus, notre Seigneur, lequel a été livré pour nos fautes et a été ressuscité pour notre justification. » (Romains IV, 24-25.) — Est-ce que vous croyez que Dieu a fait *cela* ? Le croyez-vous *dans votre cœur* ? Le croyez-vous sérieusement, de manière à pouvoir dire en toute sécurité et vérité : « Je crois que Dieu a livré Jésus pour *mes* fautes, et l'a ressuscité d'entre les morts pour *ma* justification ; Dieu lui-même a fait cette grande œuvre, afin que moi, pauvre pécheur, je pusse être éternellement béni et sauvé ? » Alors, cher jeune ami, *tu es sauvé*. Vous

tiendrez-vous en arrière, en disant peut-être : « Oh ! mais je ne puis pas le dire, car je ne le sens pas ? » Ce n'en est pas moins vrai, cependant, puisque Dieu a dit : « Si tu confesses de ta bouche Jésus comme Seigneur, et que tu croies dans ton cœur que Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, *tu seras sauvé.* » (Romains X, 9.) Ah ! mes chers petits amis, je vous sollicite de toute mon âme à confesser le Seigneur Jésus de vos bouches, et à croire dans votre cœur que Dieu *l'a ressuscité* d'entre les morts ; en faisant cela, *vous serez sauvés.* — Comment sais-je que Jésus a été livré pour mes fautes, et a été ressuscité d'entre les morts pour me libérer de toute culpabilité et de toute condamnation ? Parce que Dieu le dit ainsi en Romains IV, 24-25. — Comment sais-je qu'en croyant la parole de Dieu, je suis sauvé, je suis juste devant Dieu ? — Parce que Dieu le déclare en Romains X, 9-10.

Maintenant croyez la parole de Dieu ; recevez le témoignage qu'elle rend de Jésus et de ce qu'il a fait pour de pauvres pécheurs, et soyez assurés qu'en croyant en Lui, vous *êtes* sauvés. Cherchez à comprendre toujours plus pleinement la valeur du précieux sang du Sauveur.

En terminant, je veux vous montrer six choses que le sang de Jésus-Christ peut faire et *a faites* :

- 1° Il purifie de *tout* péché. (1 Jean I, 7.)
- 2° Il purifie la conscience. (Hébreux IX, 14.)
- 3° Il approche l'homme de Dieu. (Éphésiens II, 13.)
- 4° Nous avons la rédemption par lui. (Éphésiens 1, 7.)
- 5° La paix a été faite par son moyen. (Colossiens I, 20.)

6^o Par lui, nous entrons dans les lieux saints. (Hébreux X, 19.)

Les porteurs d'eau en Orient.

Parmi les cris que font entendre les crieurs de rue dans les bourgades de l'Orient, il n'en est pas de plus frappant que celui du porteur d'eau. « Za-aatee Allah ! » s'écrie celui-ci en passant avec ses outres pleines sur les épaules. Ces mots, tout laconiques et simples qu'ils soient, sont fort expressifs dans leur signification ; cela veut dire : « Le don de Dieu. » Aussi ne peut-on entendre ce cri sans penser involontairement aux paroles que le Seigneur Jésus adressait à la femme Samaritaine, lorsqu'il lui disait : « Si tu connaissais le don de Dieu, et qui est celui qui te dit : Donne-moi à boire, toi, tu lui eusses demandé, et il t'eût donné de l'eau vive. » (Jean IV, 10.)

Vu son extrême rareté, l'eau était une chose si précieuse et si estimée dans ces pays chauds, qu'on l'appelait, alors comme aujourd'hui : « Le don de Dieu. » Mais, dans la bouche du Seigneur, cette expression avait une signification bien différente et bien autrement élevée. En parlant du don de Dieu à la Samaritaine, il faisait allusion à lui-même ; il était, lui, le vrai don de Dieu, descendu en grâce dans ce monde, de la part de Dieu, pour apporter à toute âme altérée quelque chose d'infiniment plus précieux que l'eau du puits de Jacob, savoir « l'eau vive » que Lui

seul peut donner. Il dit à la femme : « Quiconque boit de cette eau-ci, aura de nouveau soif; mais celui qui boira de l'eau que je lui donnerai, moi, n'aura plus soif à jamais; mais l'eau que je lui donnerai sera en lui une fontaine d'eau jaillissant en vie éternelle. » (Vers. 13-14.)

Jeunes amis qui lisez ces lignes, connaissez-vous le don de Dieu, le don que Dieu a fait de son Fils unique pour le salut des pécheurs ? Ce précieux Sauveur vous offre *maintenant* de « l'eau vive. » Si vous acceptez son offre, en le recevant lui-même comme le don de Dieu pour vous, vous posséderez au dedans de vous cette eau qui sera une fontaine jaillissant en vie divine et éternelle. Et quelle est cette eau vive que Jésus donne ? Il le dit lui-même au chapitre VII du même évangile : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive. Celui qui croit en moi, selon ce qu'a dit l'écriture, des fleuves d'eau vive couleront de son ventre. Or il disait cela de l'Esprit qu'allaient recevoir ceux qui croyaient en lui. » (Vers. 37-39.)

« ET QUE CELUI QUI A SOIF, VIENNE; QUE CELUI QUI VEUT, PRENNE GRATUITEMENT DE L'EAU DE LA VIE. » (Apocalypse XXII, 17.)

« ET L'ÉTERNEL TE CONDUIRA CONTINUELLEMENT; IL RASSASIERA TON AME DANS LES GRANDES SÈCHESSES; IL ENGRAISSERA TES OS, ET TU SERAS COMME UN JARDIN ARROSÉ ET COMME UNE SOURCE DONT LES EAUX NE DÉFAILLENENT POINT. (Ésaïe LVIII, 11.)



La vraie joie.

Oh ! qu'heureuse est ma vie,
 Jésus, mon bon Sauveur !
 Qu'elle est douce et bénie
 Par ta riche faveur.
 Oui, c'est dans ta clémence,
 Dans ton constant amour,
 Que ma paisible enfance
 S'écoule jour à jour.

Si j'étais sur la terre
 Sans l'appui de ta main,
 J'y serais sans un père
 Comme un pauvre orphelin ;
 Mais cette main fidèle
 Garde et conduit mes pas,
 Et mes jours sous ton aile
 Se passent ici-bas.

Mon âme est donc contente,
 Contente d'être à toi,
 Et dans ta paix, je chante
 Et répète avec foi :
 Oh ! qu'heureuse est ma vie,
 Jésus, mon bon Sauveur !
 Qu'elle est douce et bénie
 Par ta riche faveur.



TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Les flocons de neige	11
Simple histoire	15, 32
Un lieu de repos pour le petit enfant.	20
Explication de passages	38
Le pont	41
Le petit Neddie et sa Bible	51
Le secours dans la détresse	56
Je vais à Jésus.	59
Un voiturier russe	61
Ce n'est que pour un temps	72
Hélène.	73
Que puis-je faire pour Jésus?	76
Sans délai	79
Désobéissance.	81
Riche et pauvre	82
Simplicité de la foi	89
Le buisson d'épines	90
La petite Alice.	99
La Bible cachée	101
Ayez pitié d'un pauvre aveugle.	105
Le petit évangéliste	109
Deux lits de mort.	117, 122
C'est bien simple.	136
Un jeune roi	140
L'abeille et l'araignée	141
L'enfant perdu.	151
La charge d'un frère.	158
J'ai fait de même.	162

	Pages
Sans merci	165, 187, 209, 226
Les deux soleils	177
La poste en Orient	178
La brebis perdue	181
De qui êtes-vous l'enfant ?	197
Le fils de la veuve et son Nouveau Testament	201
Les incurables.	214
Jeunesse.	221
Les porteurs d'eau en Orient	236

ÉTUDES BIBLIQUES

Qui est l'Éternel?	4
Les noms sous lesquels Dieu se fait connaître	23
Le Père	45, 67
Ézéchias montrant ses trésors	94
La ville du grand Roi	111
Ce que Jésus a fait	130
Ce que Jésus fait maintenant	143
Ce que Jésus fera bientôt	171
Dieu visitant le monde en grâce	193, 204
Avez-vous la foi?	231

POÉSIES

A l'occasion de la nouvelle année	3
Oui, Jésus reviendra!	10
L'enfant de Dieu	60
Le soir de la vie	71
Ses mains et son cœur.	80
Voix matinales.	100
La venue du Seigneur	120
C'est le Seigneur	121
Le bon souhait.	160
Jésus aime les petits	161
La vraie joie.	238